

DELLY

# La douloureuse victoire



BeQ

**Delly**

**La douloureuse victoire**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*

Volume 274 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélyls aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **La douloureuse victoire**

Il a suffi d'un jour de trouble et de folie  
Pour que mon cœur s'éloigne et que je  
[vous oublie.

Robert VALLERY-RADOT.

## I

La chaude brise de juin entrait par les trois portes-fenêtres dans la grande salle longue qu'assombrissaient un peu les marronniers proches. L'ombre mouvante des feuillages dansait sur le bois verni des placards, sur la table couverte de morceaux d'étoffes, de ciseaux, de boîtes à fil, sur les visages des travailleuses et les cheveux bruns, blonds, grisonnants. Elles étaient là douze – quelques-unes âgées, comme M<sup>me</sup> Augé qui atteignait quatre-vingts ans ; d'autres très jeunes, telle Claire Fervières, dont la légère chevelure châtain clair entourait une ronde et rieuse figure qui n'accusait pas plus de dix-huit ans. Veuves, femmes mariées, jeunes et vieilles filles se réunissaient ici, chaque samedi, et travaillaient pour les pauvres sous la présidence de M<sup>me</sup> Fervières, la femme du notaire.

Elle était assise au bout de la table. La

cinquantaine proche n'altérait qu'à peine ses traits délicats et laissait à la taille toute sa finesse, toute sa juvénile souplesse. Élisabeth Fervières possédait ce charme discret, tout en demi-teintes, qui fait de certains automnes de femmes la revanche d'une jeunesse au cours de laquelle elles ont passé inaperçues, ignorées, près d'autres plus brillantes dont l'âge, ensuite, ternira l'attrait. Rien en elle ne forçait l'attention, tout la retenait : la grâce tranquille des mouvements, le pli de bonté douce que la bouche gardait à demeure, la sérénité pensive des yeux couleur de noisette, le sourire fugitif qui, des lèvres, montait jusqu'au regard, et la voix pure, doucement vibrante.

Cet extérieur ne trompait pas sur la valeur morale. L'intelligence affinée s'unissait, chez M<sup>me</sup> Fervières, à une bonté que rien ne lassait et à la plus discrète charité. Sur cette réunion hebdomadaire qui se tenait au rez-de-chaussée d'un pavillon dépendant de la maison notariale, elle exerçait, par son tact et ses vertus, une influence dont la réputation du prochain retirait maints avantages. Car elle ne laissait passer aucun propos qui eût allure de médisance et, avec

une fermeté tranquille, coupait net le commérage. Toutes ces dames de l'ouvroir Sainte-Clotilde le savaient. Aussi les incorrigibles gardaient-elles pour une meilleure occasion les racontars abhorrés de leur présidente.

Une jeune femme venait de terminer la lecture spirituelle faite à chaque réunion et choisie par M<sup>me</sup> Fervièrès dans les œuvres maîtresses de la littérature catholique. De nouveau, les conversations reprenaient : des réflexions sur la lecture d'abord, puis des échanges d'idées plus profanes.

– La Hermellière va être habitée. Le saviez-vous, chère amie ? demanda M<sup>me</sup> Augé à une de ses voisines.

– Mais non ! Par les héritiers de ce bon M. de Glamont ?

– Oui, des Parisiens, les Jarlier. Cela va faire du mouvement dans la contrée. On les dit très mondains.

La voix fraîche de Claire Fervièrès s'éleva :

– M. Jarlier a écrit à papa qu'ils arriveraient



dans huit jours.

– Tout est-il donc en état à la Hermellière ?

– Mais oui. Papa avait été chargé par M. Jarlier des quelques arrangements nécessaires.

La jeune femme qui venait de faire la lecture déclara :

– Une de mes amies a vu quelquefois les Jarlier à Paris, chez des relations communes. D'après elle, ils n'ont qu'une fortune médiocre, mais dépensent beaucoup. Les jeunes filles se font remarquer par des allures très libres...

M<sup>me</sup> Fervières interrompit un moment l'agile mouvement de ses doigts fins pour diriger son calme regard vers celle qui parlait.

– Attendons de les voir pour en juger, ma chère Louise. Et même alors, ne nous pressons pas.

M<sup>me</sup> Augé, tout en se penchant pour choisir un peloton de fil dans une boîte posée devant elle, fit observer :

– Vous serez une des premières à recevoir leur visite, Élisabeth, comme femme de leur notaire.

– Probablement. Je voudrais qu'ils ne se pressent pas trop, car les nouvelles connaissances ne m'enthousiasment guère. Celles-ci, d'ailleurs, seront vraisemblablement des connaissances de passage.

– En effet, il est peu probable que cette jeunesse s'enterre l'hiver à la Hermellière. À moins que ce soit par économie...

– M. de Glamont a laissé une assez jolie fortune, dit une petite brune vive et alerte – M<sup>me</sup> Harte, la femme du principal médecin de Sargé. Près d'un million, prétend-on ?

– Oui, l'excellent homme ne dépensait guère et a fait des économies pour ces cousins qui devaient peu se soucier de lui, car ils ne sont jamais venus à la Hermellière.

M<sup>me</sup> Fervières faisait de nouveau courir l'aiguille dans la percale noire d'un tablier d'enfant. Les feuillages, en se déplaçant sous un coup de brise plus vif, mirent un instant en pleine lumière son teint légèrement mat, qui prit sous cette subite clarté une nuance ambrée. Les cheveux châtons, sans éclat, furent parsemés de

points d'or. Et dans les yeux qui se levèrent une seconde, toute cette lumière parut se réfugier.

À 5 heures, les travailleuses abandonnèrent leur ouvrage et prirent congé de M<sup>me</sup> Fervières. Une grande jeune fille blonde, un peu forte, partit la dernière après avoir embrassé affectueusement M<sup>me</sup> Fervières et Claire. C'était Marthe Loberel, la fiancée de Louis Fervières, fils aîné et futur successeur du notaire.

La mère et la fille, dans la grande salle d'où le soleil se retirait, s'attardèrent à ranger au fond des placards profonds les pièces d'étoffe et les fournitures de mercerie. M<sup>me</sup> Fervières avait des mouvements précis et doux, sans lenteur. De temps à autre, pour mieux voir une étoffe, elle penchait un peu la tête et son profil se découpait, jeune encore et très fin, sur le bois jaune foncé de l'armoire.

– Je crains que ce lainage ne soit pas solide, Claire.

– Vous croyez, maman ?

Claire s'approchait, regardait de près à son

tour. Les deux visages se trouvaient tout proches. Près des traits un peu forts et du teint brun de la jeune fille, la figure de la mère semblait plus affinée encore, et d'une plus délicate pâleur. Claire ne tenait de M<sup>me</sup> Fervièrès que la nuance des yeux. Mais la différence d'expression effaçait presque cette ressemblance. Claire, vive et gaie, très remuante, n'avait rien de la nature pondérée de sa mère, et tous les sentiments s'exprimaient chez elle, par le regard ou la parole, avec une intensité que tempéraient seulement une éducation sérieuse et une distinction naturelle.

Des pas firent grincer le gravier, une ombre s'interposa entre la lumière du dehors et les deux femmes.

– Ah ! c'est Bruno ! dit Claire.

Une voix masculine au timbre sonore et doux répliqua :

– Mais oui, c'est Bruno, petite sœur.

M<sup>me</sup> Fervièrès sourit à l'arrivant. Il vint à elle, lui prit la main et la porta à ses lèvres. Il y avait, dans ce geste, bien mieux qu'une déférence

conventionnelle. L'affection profonde s'y affirmait – comme elle se lisait dans le regard que le jeune homme attachait sur M<sup>me</sup> Fervières.

– Je ne pensais pas que tu aurais fini si vite toutes tes courses à Angers, mon cher enfant.

– Mais si, maman. J'ai été vite, pour rentrer plus tôt.

Le regard de M<sup>me</sup> Fervières l'enveloppait d'un rayonnement de tendresse grave. Sur ce visage de jeune homme, elle retrouvait ses propres traits, à peine un peu virilisés, et dans toute la personne de Bruno, ce charme fin qui la distinguait elle-même. Toutefois, lui non plus n'avait pas son regard. Dans les yeux bleus, très beaux, où se reflétait une âme sérieuse, pure et bonne, un peu de rêve flottait toujours, et l'on n'y retrouvait pas la profondeur lumineuse qui éclairait ceux de M<sup>me</sup> Fervières.

– Vous avez bien travaillé, je vois cela, dit-il, souriant à sa mère et à sa sœur, en désignant les vêtements et le linge soigneusement pliés sur la table.

– N’est-ce pas ? Tes pauvres ont-ils besoin de quelque chose ?

– Ils ont toujours besoin, ma bonne Claire.

– Alors, tu m’indiqueras ce qu’il faut, j’irai le leur porter.

M<sup>me</sup> Fervières avait ouvert un autre placard. Les étagères en étaient garnies de pots de confitures, de bouteilles de vin, de petits paquets étiquetés. Bruno s’approcha.

– Chère mère, je voudrais bien des confitures pour ma vieille Margerine.

– Je lui en porterai demain, mon enfant.

M<sup>me</sup> Fervières ferma le placard et glissa la clef dans un petit sac posé sur la table. Claire, avec des mouvements alertes, rangeait les sièges. M<sup>me</sup> Fervières prit le bras de son fils et tous deux se dirigèrent vers une des portes-fenêtres.

– J’ai ramené Jacques d’Angers. Nous nous sommes croisés devant l’évêché d’où il sortait. Vous recevrez sa visite tout à l’heure, maman.

– Tant mieux. J’ai un renseignement à lui demander au sujet de cet homme à qui s’intéresse

M. de Marges.

Ils descendaient lentement les deux degrés de pierre qui, du rez-de-chaussée, menaient au jardin. La mère et le fils avaient la même taille, à peine au-dessus de la moyenne, mais qui semblait plus élevée parce qu'elle était svelte, très souple, et bien mise en valeur par la coupe simple mais sans défaut de la robe de voile marron, chez M<sup>me</sup> Fervièrès, et du complet gris foncé de Bruno. Ils avaient aussi la même allure élégante, la même absence de mouvements trop vifs et cette pareille façon de pencher la tête, quand ils restaient silencieux et quand ils pensaient.

Le pavillon était proche de la maison. Jusqu'au seuil de celle-ci, les marronniers formaient voûte. M. Fervièrès avait dit plus d'une fois : « Il faudra abattre ceux qui sont trop près. » Mais il ne pouvait s'y décider, et ses enfants le suppliaient de ne pas toucher aux arbres superbes qu'ils appelaient « les ancêtres ».

M<sup>me</sup> Fervièrès s'arrêta pour montrer à son fils un rosier grimpant, le long de la façade.

– Vois, il jaunit, il s'étirole. Cette ombre le tue.

– Il faut sacrifier le rosier ou les arbres, maman.

M<sup>me</sup> Fervières dit pensivement :

– Il faut toujours sacrifier quelque chose, dans la vie.

Et elle ajouta, avec une nuance de fermeté tranquille dans la voix :

– Le devoir seul ne doit jamais l’être.

Une femme de chambre apparut au seuil de la maison. Elle annonça :

– M. et M<sup>me</sup> de Marges attendent Madame au salon.

M<sup>me</sup> Fervières regarda son fils.

– Viens-tu, Bruno ?

– Mais oui. Je n’ai pas de travail particulièrement pressé pour le moment.

Ils se dirigèrent vers une des portes vitrées du rez-de-chaussée, que M<sup>me</sup> Fervières ouvrit. Dans le petit salon où l’on ne recevait que les intimes, Henry de Marges et sa femme, assis sur un canapé, causaient à mi-voix. Lui, âgé d’une



trentaine d'années, offrait le type accompli du gentilhomme de vieille race, ayant su se conserver sain d'âme et de corps et gardant intacts les traditions d'énergie, de distinction physique et morale, de foi profonde léguées par les ancêtres, ces nobles angevins qui, aux jours de la Révolution, s'étaient mêlés à leurs paysans pour la défense de leur religion et de leur roi. Elle, fille d'un Français et d'une Grecque, avait à peine vingt ans. De beaux yeux noirs, voilés de cils blonds comme les cheveux, répandaient un doux éclat sur le visage délicat, d'une fine blancheur. Élevée par des parents irréligieux, elle avait été convertie par M. de Marges. Leur parfaite union pouvait se résumer en cette phrase dite un jour par Henry : « Nous n'avons qu'une pensée et qu'une âme. »

Tandis que M. de Marges s'entretenait avec M<sup>me</sup> Fervières, Bruno causait littérature avec la jeune femme. Celle-ci, esprit fin et ouvert, avait profité des conseils de son mari et les hommes les plus intelligents trouvaient en elle une interlocutrice très cultivée, qui savait réfléchir et observer.

Elle parlait à Bruno de l'ouvrage qu'il venait de faire paraître. Brillant élève de la Faculté d'Angers, récemment reçu docteur ès lettres, il se sentait très attiré par la carrière littéraire. Son père le poussait à opter pour le professorat. Cependant, le succès de cette première œuvre, *L'ombre qui vient*, roman mystique d'une grande délicatesse de style et d'une observation très pénétrante, semblait changer quelque peu sur ce point les idées de M. Fervières, ainsi que Bruno l'expliquait à M<sup>me</sup> de Marges.

La jeune femme dit en souriant :

– Oui, monsieur votre père prévoit de ce côté une illustration pour sa famille. Je crois qu'il n'a pas tort. Cet ouvrage annonce un beau talent que l'étude et l'expérience fortifieront. Ainsi, nous compterons parmi nos écrivains catholiques un grand nom de plus.

Bruno resta un instant songeur, puis dit pensivement :

- C'est un très bel apostolat que celui-là.
- Un des plus beaux, de nos jours.

- Vous pensez que je pourrais y réussir ?
- Je le crois. C'est aussi l'avis de mon mari. M<sup>me</sup> Fervières vous y encourage-t-elle ?
- Oui, de même que l'abbé. Ils disent comme vous, madame, que les bonnes plumes ne doivent pas se rouiller dans l'écritoire et que chacun est tenu de combattre selon ses moyens.

Claire entra, apportant des rafraîchissements. La conversation devint générale. Puis apparut l'abbé Jacques Rivors, un neveu de M<sup>me</sup> Fervières, depuis un an vicaire à Sainte-Cécile, la principale paroisse de Sargé. M. de Marges l'emmena à l'écart pour lui demander des renseignements sur un de ses protégés. La tête de l'abbé arrivait à peine à l'épaule d'Henry, son ancien camarade de collège, auquel l'unissait toujours une ferme amitié. Dans le visage au teint brun, les yeux foncés pétillaient de vie et de fine intelligence. Ce petit homme, sec et alerte, semblait toujours infatigable. Rien n'arrêtait son zèle et ne lassait sa patience. Il savait, avec un tact extrême, discerner et retenir ce qui, dans les méthodes adverses, pouvait être utilisé avec fruit

dans son ministère. Son vieux curé disait : « Moi, je ne puis plus changer. Mais l'abbé Rivors est le prêtre du moment. Il a l'audace et la jeunesse. Le dogme, la morale sont immuables, mais la manière de les prêcher aux foules varie. Aux temps nouveaux, il faut des hommes nouveaux. »

Bruno se rapprocha de l'abbé et d'Henry. Plus jeune qu'eux, il se disait leur disciple. De fait, Jacques et M. de Marges avaient orienté son âme, dès l'adolescence, vers les œuvres de charité et l'apostolat des humbles. Il allait visiter les pauvres, faisait des conférences aux grands jeunes gens du patronage, menait une vie exemplaire et se montrait peu dans le monde. On disait de lui : « Il entrera au séminaire. » Mais il venait d'atteindre vingt-cinq ans sans que cet événement se fût produit.

– On ne te voit plus beaucoup à Varlaumont, Bruno, fit observer M. de Marges.

– J'ai été fort occupé par des recherches dans les archives pour le nouvel ouvrage que je projette.

– Un ouvrage historique ?

– Oui, des épisodes se rattachant à l’histoire de notre Anjou.

– Très bien, cela ! Que chacun fasse connaître sa province, chante les vieilles gloires de notre France et défende nos traditions. Tu seras un de ces chevaliers de la plume, mon cher Bruno.

La belle physionomie virile de M. de Marges s’éclairait d’un sourire. Bruno dit, avec une nuance d’enthousiasme dans la voix :

– C’est mon rêve !

L’abbé lui frappa sur l’épaule.

– Tu peux le réaliser, cousin. Tu as assez de talent pour cela. Emploie-le pour le bien, car autrement, mieux vaudrait que tu sois Jeannet l’idiot.

Bruno dit gravement :

– Tu sais qu’il n’y a rien à craindre de ce côté.

– Oui, nous le savons, mon ami. La vieille moelle de la race est en toi ; tu as puisé à leur source notre morale catholique, nos traditions françaises. De tout ce patrimoine, tu seras le champion.

Les trois dames parlaient de la Hermellière. Hélène de Marges disait son ennui de voir habitée par des étrangers cette demeure si proche de Varlaumont, la propriété de M. de Marges.

– ... Le bon M. de Glamont était un si agréable voisin ! Avez-vous, chère amie, quelques renseignements sur ces Jarlier ?

– Bien peu. Le père occupait une assez belle situation dans l'industrie. Pris de neurasthénie grave, il a dû tout abandonner pour se soigner. Il y a deux jeunes filles, dont l'une de santé délicate, et un fils, avocat à Paris. On dit ces dames mondaines. Mais je n'en sais pas plus long sur ce sujet.

– Nous verrons donc par nous-mêmes, quand le moment sera venu... Henry, il serait temps de regagner Varlaumont. Notre petit Robert doit attendre sa maman avec impatience.

L'abbé Rivors fit observer en souriant :

– Vous aussi avez grande hâte de le retrouver, madame. Vous êtes tout dévouement maternel, nous le savons.

Hélène dit avec une sorte de ferveur :

– Il est si doux de donner tout ce qu'on peut de soi-même à son enfant !

– Oui, c'est doux. C'est un de nos bonheurs.

Le clair regard de M<sup>me</sup> Fervièrès se posait sur Claire, s'arrêtait plus longuement sur Bruno. Celui-ci avait été longtemps de santé délicate et sa mère lui avait donné davantage d'elle-même, de son temps, de sa santé – peut-être aussi de son cœur.

Claire et Bruno reconduisirent leurs hôtes jusqu'à la voiture qui les attendait à la porte de la maison notariale. Bruno rentra seul dans le salon où sa mère causait avec l'abbé Rivors, prêt à partir, lui aussi.

– Toujours charmants, nos jeunes châtelains, dit le prêtre avec un sourire. M<sup>me</sup> de Marges, si attachée à ses devoirs d'épouse et de mère, fait par son exemple le plus grand bien dans le pays.

M<sup>me</sup> Fervièrès eut un geste approbateur, en ajoutant :

– Oui, elle est un vivant exemple pour toutes

nos jeunes femmes.

Bruno dit pensivement :

– C’est une tâche magnifique, pour un homme, d’amener ainsi son épouse à la connaissance de la vérité.

L’abbé secoua la tête.

– En effet, mais elle n’est pas sans danger. Il y faut des natures d’exception, telles que les leurs. Il faut la confiance, la droiture, la pureté du cœur chez la jeune femme, et, chez l’homme, la foi profonde, réfléchie, pratiquante, avec du tact et une énergie morale qui lui permette de s’élever au-dessus des faiblesses du cœur pour voir avant tout dans sa compagne l’âme dont il est responsable. Henry et sa femme réalisent toutes ces conditions. Mais en thèse générale, je ne connais guère d’apostolat plus périlleux que celui-là.

M<sup>me</sup> Fervières, d’une main légère, rangeait des verres sur un plateau. Le soleil, s’insinuant entre les volets demi-clos, frappait le cristal, faisait étinceler l’argent des petites cuillers, enveloppait



de clarté les roses blanches qui s'alanguissaient dans un vase à long col. M<sup>me</sup> Fervièrès se pencha pour atteindre une carafe de vin d'Espagne. Ses cheveux, son fin visage se trouvèrent un instant en pleine lumière. Bruno, qui la regardait, dit vivement :

– Oui, il est beaucoup plus sûr, pour un croyant, de rechercher une femme ayant mêmes convictions que lui, une femme comme vous, maman.

Elle se détourna et le considéra, debout devant elle, jeune et charmant, avec son beau regard sans ombre. Les yeux de la mère s'éclairèrent d'un sourire tendre, qui parut se refléter dans ceux de Bruno.

– Désires-tu te marier, mon enfant ?

– Mais non, je n'y songe pas. Je ne sais même si j'y songerai jamais.

– Tu n'as que vingt-cinq ans. Tu as le temps.

Bruno répéta avec un tranquille sourire :

– Oh ! oui, j'ai le temps !

## II

5 heures sonnèrent à l'horloge de Sainte-Cécile. Maintenant que le soleil s'abaissait, l'ombre envahissait le petit bois de hêtres et la clarté du jour s'adoucissait dans le sentier où Bruno marchait d'un pas vif, en causant avec un de ses protégés rencontré tout à l'heure. Celui-ci était un grand garçon déhanché, à la face rousselée. Les paupières molles laissaient voir, en se soulevant, des yeux sans nuance précise, très mobiles. Bruno l'admonestait, d'un ton de sévérité patiente. L'autre mâchonnait :

– Je ne dis pas, monsieur Fervières... je ne dis pas...

Mais un pli d'obstination barrait son front sur lequel tombaient des mèches de cheveux roux.

– Promets-moi de t'amender, Pierre ? Sans quoi, nous ne pourrons te garder au patronage.

Le garçon eut un balancement de son grand corps maigre et ses paupières demi-closes clignèrent.

– Le patronage, monsieur Fervières, c'est plus pour moi. J'aurai vingt ans à la Saint-Michel.

– Qu'importe ! Nous vous gardons tous jusqu'à votre mariage, maintenant que nous avons fondé le cercle des anciens.

Un léger rictus souleva la lèvre épaisse de Pierre. Mais il ne répliqua rien. Sous le silence sournois, Bruno comprit cependant. Il retint un geste découragé. Celui-là encore désertait ! Il avait tant soigné, pourtant, si bien entouré de son zèle le jardin en friche que lui représentait cette âme d'adolescent ! Et l'herbe maudite étouffait de nouveau les pâles fleurs si difficilement écloses.

Le sentier, en sortant du bois, se continuait entre des jardins fruitiers, puis, s'élargissant, devenait un chemin étroit encore que bordaient les premières maisons de Sargé, petites villas claires essaimées dans la verdure et les fleurs des enclos. Pierre, en arrivant là, prit congé de Bruno,

gauchement, avec une précipitation où il essayait de mettre de l'insolence. Bruno dit avec calme, tentant de rencontrer les yeux qui se dérobaient sous les paupières sans cils :

– Au revoir, Pierre. Si tu as besoin de moi, tu me trouveras toujours prêt à t'aider.

Le garçon murmura un vague « adieu », enfonça sur ses rudes cheveux roux le chapeau qu'il venait de soulever d'une main molle et s'éloigna dans un sentier transversal.

Bruno continua sa route entre les villas blanches. Des bruits de voix, des rires venaient des jardins et derrière les grilles passaient des silhouettes d'enfants et de femmes. Dans l'air chaud flottaient des parfums de fleurs. Le soleil caressait maintenant la cime des arbres et sa lumière arrivait un peu pâlie sur les pelouses, les corbeilles de géraniums et d'héliotropes, les façades claires des maisons.

Bruno ne regardait rien. Il songeait à l'âme de ce jeune homme, naguère enlevée au vice, et qui y retournait. Il se disait : « J'ai lu de la défiance, presque de la haine dans ses yeux. »

Son cœur impressionnable éprouvait une souffrance subtile. Il apportait dans son œuvre d’apostolat un enthousiasme fervent, donnait sans compter son temps et les forces de son âme ; mais l’insuccès le blessait cruellement.

Absorbé dans ses pensées, il atteignit la place de l’Église. L’ombre la gagnait, se glissait sous les arcades de pierre qui longeaient la vieille maison du D<sup>r</sup> Harte, envahissait la façade ogivale de Sainte-Cécile. Le fin clocher, seul, plongeait dans la lumière du soleil couchant.

Bruno gravit les trois degrés de pierre noircie. Sous le porche, la grand-porte, ouverte, laissait voir le vaisseau obscur au fond duquel étincelaient les vitraux du XV<sup>e</sup> siècle, la merveille de Sainte-Cécile. Bruno entra. Il s’engagea dans une des nefs latérales, longea les chapelles qui s’enfonçaient dans l’ombre. Une silhouette de statue, la longue forme blanche d’un mausolée s’estompaient dans cette demi-ténèbres. En ces fins d’après-midi, l’obscurité prenait possession de ce collatéral et l’on ne distinguait plus aucun détail des sculptures, ni des peintures

anciennes placées au-dessus des autels. Mais la lumière déclinante, par les trois verrières de l'abside, se répandait dans le chœur en une clarté somptueusement voilée de pourpre, de safran, de vert profond. Le maître-autel de marbre rose, le tabernacle ouvragé par la main pieuse d'un artiste d'autrefois, le dallage du sanctuaire semblaient recevoir le rayonnement d'énormes gemmes ardentes. La mystérieuse et magnifique lumière se glissait jusqu'à la nef, jusqu'au sommet des piliers, jusqu'aux chapiteaux où un imagier inconnu avait ciselé dans la pierre d'étranges petites figures au regard d'extase. Mais son voisinage laissait plus enténébrées les chapelles profondes, sous la voûte abaissée des collatéraux, derrière les larges colonnes supportant un triforium à la balustrade évidée de si délicate manière qu'elle semblait quelque merveilleuse dentelle de pierre tendue au-dessus des arcades en ogive.

Plus douce, plus mystique était la clarté qui, du haut de la verrière représentant sainte Cécile et son époux Valérius, tombait sur la chapelle de la Vierge occupant le fond du transept septentrional.

Elle s'harmonisait avec les vieux ors des boiseries, mettait discrètement en valeur les sculptures naïves et charmantes du retable et de l'autel de bois, tous deux du XI<sup>e</sup> siècle. Dans cette lumière presque céleste se dressait une Vierge au mince visage, aux yeux d'enfant – une Vierge de bois tenant dans ses bras un Enfant-Jésus menu et grave, au geste bénisseur, vieille œuvre d'une beauté primitive, naïvement délicieuse, dont l'auteur demeurait inconnu. Un reflet azuré teintait une partie de la robe de la Mère, dont les siècles avaient patiné la nuance brune. L'Enfant, lui, semblait plongé dans un bain de pourpre – la pourpre sanglante du Calvaire. La tête de la Vierge restait dans l'ombre. On la distinguait cependant, si fine, d'une teinte de vieil ivoire très jauni, avec ses grands yeux de candide innocence un peu baissés vers la terre, pour voir les pauvres de ce monde qui venaient implorer l'Avocate toute-puissante.

Bruno s'arrêta là. Il n'entra pas dans la chapelle, mais s'agenouilla contre la balustrade. Ces haltes dans la paix du sanctuaire, ces minutes de plus intime recueillement étaient une habitude

chez lui. Mais jamais il n'en éprouvait autant le besoin qu'à l'instant où une désillusion venait de l'atteindre. C'était chose fréquente dans le genre d'apostolat auquel il s'adonnait. Ces âmes d'adolescents, entre les sollicitations de la rue, l'ambiance trop souvent hostile, en tout cas si indifférente du foyer familial et les mille influences venant battre en brèche leur mince acquis moral et religieux, vacillaient, tombaient souvent. L'abbé Rivors, avec son énergique bonté, en relevait un certain nombre. Mais quelques-uns s'enfonçaient dans la chute. Pierre Milon était de ceux-là.

Près de l'autel, quelques cierges se consumaient avec un léger grésillement. Leur flamme tremblait et jetait des clartés mouvantes sur le visage aux traits fins, au teint d'ambre pâle, sur les yeux qui priaient. Bruno, en ces instants de recueillement, interrogeait le ciel sur l'orientation qu'il devait donner à sa vie. Enfant, adolescent, il n'avait jamais, en ses moments de plus grande ferveur, songé au sacerdoce. Il se contentait d'être un enfant très pieux, très bon, le modèle de sa paroisse. Mais depuis deux ans, il



lui semblait entendre l'appel divin. Rien, dans sa vie, ni autour de lui, ne s'opposerait à cette vocation. Son père l'approuverait, sa mère dirait avec allégresse : « Dieu m'a mille fois bénie en un de mes fils. » L'initiation à l'existence nouvelle serait facile. Déjà, il vivait presque en dehors de toutes contingences mondaines. Les labeurs de l'apostolat lui étaient familiers, et sa parole facile, la science acquise à la Faculté trouveraient une prompte utilisation. Son talent d'écrivain lui-même ne serait pas sacrifié ; il s'épanouirait au souffle ardent de la religion dont Bruno serait un des ministres.

Ainsi songeait le jeune homme sous les yeux candides de la Vierge de bois. Son âme se soulevait en un élan mystique vers le Dieu dont il aspirait à devenir l'apôtre. Comme André, comme Simon, les pêcheurs galiléens, il se sentait prêt à tout quitter pour suivre le Christ. Dans le cœur resté pur, l'appel s'était fait entendre. Mais parce qu'il ne le trouvait pas assez distinct, parce qu'il craignait de se tromper, Bruno interrogeait encore.

Quand il sortit de l'église, l'ombre avait envahi toute la place. Le soleil caressait les vieux toits et les étages supérieurs des maisons. La tranquillité de l'après-midi chaud prenait fin, un semblant de fraîcheur faisait sortir les habitants des logis où les fenêtres, une à une, s'ouvraient toutes grandes sous leurs stores relevés. Le vieux curé, qui s'en allait à l'église, donna au passage une amicale chiquenaude sur le bras de Bruno.

– Ça va, chez toi, mon petit ?

– Ça va, merci, monsieur le curé. Et vos rhumatismes ?

– Ah ! les scélérats ! Ne m'en parle pas, tiens ! Si je les tenais !

La bonne figure essayait de prendre un air terrible et s'épanouissait dans un sourire. Il pardonnait toujours, le cher abbé Mimont, même à ses rhumatismes, dénommés souvent par lui ses pires ennemis.

Le petit D<sup>r</sup> Harte, qui rentrait chez lui, serra au passage la main de Bruno. Celui-ci demanda :

– Avez-vous été voir ma vieille Margerine,

docteur ?

– Oui, oui. Mais il n’y a rien à faire, c’est la vieillesse qui la tient, mon ami. Contre cette maladie-là, je ne puis rien.

Il eut son petit rire narquois qui relevait si drôlement les deux coins de la bouche. Puis, secouant de nouveau la main de Bruno, il s’engouffra sous les arcades de sa demeure.

« Insupportable individu ! » pensa le jeune homme moitié riant, moitié agacé, car le D<sup>r</sup> Harte, sauf lorsqu’il se trouvait en présence d’un malade, avait toujours cet air de se moquer des gens.

Tout au bout d’une rue bordée de vieilles demeures, la maison Fervièrès dressait sa façade grise sur laquelle couraient de minces traînes de lierre. Le soleil qui l’éclairait à cette heure tardive de la journée, faisait jaillir quelques étincelles de l’or terni des panonceaux. Devant la porte stationnait une élégante conduite intérieure. Bruno, qui connaissait toutes les voitures de la contrée, songea : « Je n’ai jamais vu celle-là. Des étrangers, vraisemblablement. »

Dans le vestibule, par la porte du salon seulement poussée, des bruits de voix parvinrent à ses oreilles. Il interrogea la femme de chambre qui passait :

– Qui est là, Eugénie ?

– Les nouveaux maîtres de la Hermellière, monsieur.

– Ah ! les Jarlier ! dit-il avec indifférence.

Dix minutes plus tard, ayant quitté ses vêtements de sortie, il gagnait le jardin, un buvard sous le bras. Ce soir, il se sentait très en disposition de travailler à l'ouvrage commencé. Une foule de pensées lui venaient. Mais sa chambre, dont la servante avait négligé de clore les volets, était encore étouffante. Il se réfugia dans le coin de jardin qu'il aimait, un long berceau couvert de clématites géantes, dont les tons se dégradèrent du violet presque noir au blanc pur. Des sièges, une table, restaient là à demeure. Bruno s'y installa, ouvrit un cahier devant lui et commença d'écrire.

Des abeilles attardées bourdonnaient sous le

berceau. D'infatigables moucheron frôlaient le front et les mains de Bruno. À travers les rameaux serrés des clématites, le soleil se glissait, répandant ses derniers rayons sur les soyeux cheveux bruns. À la fin de ce jour si chaud, l'air se saturait des parfums qui s'échappaient des corolles alanguies. Bruno les aspirait avec un inconscient plaisir. Les senteurs délicates, les sons harmonieux, les teintes fines, les belles lignes séduisaient cette nature de poète, très affinée, vibrante à toutes les impressions intellectuelles de la beauté.

Dans le jardin silencieux, un rire de femme, léger et doux, fusa tout à coup. Bruno prêta l'oreille. Ce n'était pas le rire de Claire. Ce n'était pas sa voix non plus qui prononçait ces mots :

– Elles sont admirables !

À l'entrée du berceau apparut Claire. Près d'elle se tenait une autre jeune fille, plus grande, vêtue de mauve, coiffée d'une capeline de paille légère qui couvrait d'ombre son visage rosé. Bruno, en se levant, rencontra un regard

aucunement gêné, mais très intéressé.

– Ah ! pardon, je ne te savais pas ici, dit Claire. Je venais montrer à M<sup>lle</sup> Jarlier nos clématites. Mademoiselle, voici mon second frère, Bruno Fervières.

M<sup>lle</sup> Jarlier fit quelques pas vers Bruno qui s'inclinait.

– Je regrette beaucoup de vous déranger sans le vouloir, monsieur.

La voix était douce, étrangement captivante, musique suave pour l'oreille.

– ... Je serais au regret si je vous avais interrompu dans la mise au point de quelqu'une de ces pensées exquisés que j'ai tant goûtées dans *L'ombre qui vient*.

Elle le regardait en face, sans le moindre embarras. Ses yeux étaient d'une nuance indéfinissable – verts ou bruns, on ne savait. De longs cils châains les voilaient d'une ombre mouvante. Une vie ardente paraissait dans ces prunelles qui caressaient, qui frôlaient l'interlocuteur et donnaient à la physionomie de

Floriane Jarlier un charme singulier dont Bruno fut frappé.

Il dit avec un sourire :

– Quoi, mademoiselle, me faites-vous l'honneur d'apprécier quelque peu cette œuvre d'un débutant ?

– Un débutant qui sera bientôt un maître. J'ai trouvé l'autre jour votre livre dans la bibliothèque de la Hermellière, je l'ai lu sans arrêt d'un bout à l'autre. Notez cependant que je ne partage pas vos idées, au point de vue des croyances. J'aime mieux vous le dire aussitôt, bien franchement, puisque nous sommes vraisemblablement destinés, de par le voisinage, à nous rencontrer quelquefois : ma sœur et moi, quoique baptisées, vivons dans une entière indépendance sous le rapport religieux.

Elle disait cela sans bravade, très nettement. Et cette franchise simple plut à Bruno, qui avait cependant en grande défiance les femmes libres penseuses.

– Je le déplore pour vous, mademoiselle. Mais

cette circonstance donne en effet un intérêt particulier au jugement porté par vous sur cet ouvrage qui est l'œuvre d'un croyant, d'un catholique convaincu et très pratiquant.

Bruno jugeait bon de faire lui aussi, dès l'abord, sa petite profession de foi. De cette façon, il n'existerait pas d'équivoque. Les Jarlier sauraient qu'il y avait un abîme entre leurs idées et celles de la famille Fervières.

Un sourire, très fin et charmant, entrouvrit les lèvres de Floriane, qui étaient d'un beau rouge vivant, sans fard.

– J'espère que nous nous entendrons quand même ? Mon père nous a donné l'habitude de respecter toutes les opinions. Dans cet ouvrage, vous avez fait des vôtres une peinture idéale – tellement idéale que je me demande si jamais ont existé des âmes de cette sorte.

– Mais oui, mademoiselle, des âmes de saints.

– Il y en a encore aujourd'hui ?

– Oui, grâce à Dieu !

– Vous, peut-être ?



Elle riait, et ses yeux s'éclairaient d'une lumière gaie, éblouissante.

– Non, hélas ! Je suis loin de prétendre à ce titre. Je ne suis qu'un pauvre homme très imparfait.

– Mais qui sait admirablement décrire des choses très parfaites. Quand vous viendrez à la Hermellière, nous causerons de tout cela. Mademoiselle votre sœur m'a dit que vous n'appréciez guère le tennis, que vous préférez à tout la musique et la littérature. Comme j'ai précisément les mêmes goûts, nous nous entendrons très bien.

– Je suis au regret de devoir vous dire, mademoiselle, que mes occupations me laissent très peu de temps libre pour aller dans le monde.

– Mais ce ne sera pas dans le monde, chez nous ! À cause de la santé de ma sœur, qui demande beaucoup de tranquillité, nous vivons très simplement. La Hermellière ne verra que quelques petites réunions sans prétention, où chacun sera libre de se distraire à sa guise. Nous comptons sur toute la famille Fervières, sans

exception.

Le regard de Floriane se tournait vers Claire, puis revenait à Bruno et s'attachait à lui, avec une câline prière.

Claire dit avec sa spontanéité habituelle :

– Vous êtes trop aimable, mademoiselle. Je serai certainement fort heureuse de répondre à votre invitation.

Bruno hésitait. Son amour-propre se trouvait quelque peu chatouillé par le vif désir qu'exprimait très simplement le regard de M<sup>lle</sup> Jarlier. C'était à lui, en particulier, que s'adressait l'invitation. On souhaitait voir, à la Hermellière, le jeune écrivain de talent qui serait peut-être l'un des maîtres de demain. Et cette charmante Parisienne le lui demandait comme une grâce.

« Je ne puis refuser », songea-t-il.

À son tour, il répondit :

– Je ferai mon possible pour accompagner ma mère et ma sœur à leur prochaine visite, mademoiselle.

– Ah ! c’est très bien ! Nous causerons de mille choses... Maintenant, je me retire, car je ne vous ai déjà que trop longtemps dérangé.

Il protesta courtoisement :

– Mais non ! Ma sœur vous montrait nos clématites ?

– Oui. Je n’en ai jamais vu d’aussi belles. Quelles nuances admirables !

– Je vais vous en cueillir une, dit Claire.

Elle étendait la main pour atteindre une fleur d’un mauve très pâle, presque blanc. Floriane l’arrêta du geste.

– Si vous voulez bien me permettre de vous dire mon goût, je vous demanderai plutôt celle-ci... oui, là. Ce violet foncé, d’un ton si chaud, est adorable.

Elle désignait une fleur énorme au-dessus de la tête de Bruno.

Claire demanda à son frère :

– Peux-tu l’avoir ?

Il leva le bras, cueillit la clématite et la

présenta à Floriane. Elle le remercia d'un mot gracieux, avec ce sourire enchanteur qui donnait à son regard un charme étincelant. Ses doigts fins se mirent en devoir d'attacher la fleur à l'ouverture très décolletée qui découvrait un épiderme satiné. Elle avait des mouvements vifs, mais son corps mince et souple gardait toujours une grâce un peu nonchalante. Sa robe de crêpe de Chine mauve la drapait de plis légers. Quelques ondulations couleur d'or fauve apparaissaient sous les bords transparents de la grande capeline noire, dont la forme eût donné à tout autre une apparence excentrique, mais qui lui seyait à merveille.

– Là, c'est fait ! Est-elle bien ainsi ?

La question s'adressait à Bruno.

– Elle est un peu développée pour cet usage, il me semble.

– Pas du tout ! C'est la mode, et c'est du reste très joli. Vous ne trouvez pas ?

Un mouvement de Floriane venait de mettre son visage sous le rayon de lumière qui perçait la

voûte du berceau. Le teint apparut d'une superbe blancheur vivante, la pourpre des lèvres sembla s'aviver. La jeune fille renversait un peu la tête et ses yeux resplendirent sous la clarté blonde qui les inondait.

Bruno répondit avec une sorte de vivacité machinale :

– Oui, c'est très joli.

Floriane eut un nouveau mouvement, son visage rentra dans une ombre relative. L'éclat de ses prunelles s'adoucit et ses lèvres s'entrouvrirent encore en un sourire qui découvrit de fines dents blanches. Elle tendit la main à Bruno.

– Maintenant, nous vous laissons. Nous ne vous avons déjà que trop importuné ! Mais je prendrai une revanche quand vous viendrez à la Hermellière.

Bruno, debout, suivit des yeux les deux jeunes filles qui s'éloignaient. Floriane semblait plus mince encore, plus élégante, près de Claire, un peu forte. Sa démarche avait une grâce souple,

très frappante. Quand elle fut à l'extrémité du berceau, elle se détourna, embrassa du retard l'ensemble. Sa voix charmeuse prononça :

– C'est délicieux !

Et Bruno vit étinceler doucement, en s'attachant une dernière fois sur lui, les yeux caressants sur lesquels palpitaient les cils légers.

Il essaya de reprendre son travail. Mais c'était fini, maintenant, les idées se trouvaient en fuite. Avec un mouvement de mauvaise humeur, il referma son cahier. Cette étrangère lui faisait perdre toute une heure, pendant laquelle il eût avancé son travail. En outre, il avait dû promettre d'aller à la Hermellière. Évidemment, il ne pouvait s'y refuser sans impolitesse, et une visite serait chose vite faite. Après quoi, il se déroberait à toute invitation. Sa mère agirait probablement de même. Ce milieu était certainement trop différent de ceux qu'ils étaient accoutumés de fréquenter et ces jeunes mondaines libres penseuses ne devaient avoir aucun point de contact avec la société catholique de Sargé.

Bruno appuya son front contre sa main. De la

courte apparition de l'étrangère, il lui restait comme un petit agacement. Il songea : « Cette jeune personne doit être une coquette consommée. Elle a une façon de regarder les gens... »

Mais un instant après, tandis que son regard rêveur errait le long du berceau où se mouvaient encore, dans l'ombre envahissante, quelques points de lumière, il évoqua la grâce indolente et sans apprêt d'une forme féminine aux souples attitudes et crut voir étinceler, entre les retombées de clématites, les yeux aux changeantes nuances, les yeux éblouissants qui reflétaient tant de vie, avec un peu de troublant mystère.

### III

M<sup>me</sup> Fervières, Claire et Bruno se rendirent la semaine suivante à la Hermellière. M. Fervières, empêché par ses occupations, ne les accompagnait pas. D'ailleurs il se trouvait, ainsi que son fils Louis, en constants rapports d'affaires avec les Jarlier, au sujet d'une vente de terrain qui présentait quelque difficulté. Tous deux ne dissimulaient pas que le nouveau propriétaire de la Hermellière leur était peu sympathique. Ce type de jouisseur sur le retour n'avait rien qui pût les attirer. Par contre, ils louaient fort l'intelligence et l'entente des affaires dont témoignait Floriane. Celle-ci semblait diriger toute la maison et son père prenait conseil d'elle à propos des moindres choses. M. Fervières déclarait que, si peu qu'il l'eût vue, elle lui paraissait une femme remarquable.

– Et mieux que jolie, ajoutait-il. Bien des



papillons ont dû se brûler à cette dangereuse séduction, à cette coquetterie tranquille, sûre d'elle-même, et qui paraît très naturelle.

Claire, que la nouvelle venue avait charmée, se récriait à ce jugement. M<sup>me</sup> Fervières et Louis approuvaient le notaire. Bruno ne se prononçait pas. L'apparition de Floriane sous le berceau de clématites laissait en son cerveau de poète très sensitif le souvenir d'une vision enchanteresse, un peu troublante. Il ne s'y arrêtait pas. Une forte discipline morale l'accoutumait à éloigner les impressions de ce genre. Mais une curiosité subtile, tout intellectuelle, croyait-il, lui faisait désirer de revoir l'étrangère, d'entendre à nouveau cette voix aux intonations un peu basses, et si profondes.

Les averses tombées depuis deux jours détrempaient l'avenue de la Hermellière. Sur les feuillages des vieux hêtres, des gouttes de pluie glissaient encore, dénoncées par l'étincellement irisé qu'un rayon de soleil faisait jaillir. La cour de la Hermellière apparut très nette, bien pavée, débarrassée des vieilles futailles, de la niche à

chien hors d'usage, des divers objets hétéroclites tolérés par M. de Glamont, qui laissait faire sa domesticité restreinte et négligente. La grille était repeinte, le lierre qui naguère couvrait la façade d'une luxuriante végétation, s'étendait en cordons disciplinés. Dès l'abord, avant même de franchir le seuil de la vieille demeure basse, un peu longue, la présence d'un cerveau directeur ferme et entendu se devinait.

M. Jarlier, un gros homme à la mine fatiguée, les reçut dans le grand salon. Celui-ci apparaissait transformé. Les vieux meubles, assez beaux, étaient toujours là, mais disposés avec art ; les tentures fanées se trouvaient remplacées par d'autres, plus claires, bien harmonisées à l'ameublement. Tous les détails – le groupement des fleurs dans un vase ancien, la façon dont était posée une statuette, le choix des nuances – dénotaient qu'une main d'artiste avait passé par là. Et le petit salon, aperçu par une porte ouverte, avait reçu sa part de cette transformation.

Bruno fut présenté à M<sup>me</sup> Jarlier, une grande femme brune insignifiante, et à Ismène, la sœur

cadette de Floriane. Petite, frêle, très brune de teint et très fardée, possédant une magnifique chevelure sombre, des traits fort irréguliers et des petits yeux bleus toujours rieurs, elle était, ainsi que l'avait déclaré M. Fervièrès après l'avoir vue une première fois, la plus gracieuse et la plus endiablée des femmes laides. Il semblait qu'elle ne pût tenir en place et, à peine Bruno assis, lui parla tennis, équitation, canotage. Involontairement, il regardait les mains diaphanes, les frêles poignets, le visage amaigri. La vie mondaine, les sports, l'agitation à outrance épuisaient Ismène. On essayait de lui imposer le calme de la Hermellière. Mais elle devait être de ces créatures qui, dans un désert, font surgir le mouvement et l'animation.

– Ma sœur m'a dit, monsieur, que vous aviez ses goûts, non les miens. Est-ce vrai ?

– Tout à fait vrai, mademoiselle.

– Tant pis ! Heureusement, monsieur votre frère aime le tennis. Mais il nous faudra découvrir d'autres jeunes gens encore.

M<sup>me</sup> Jarlier objecta mollement :

– Tu sais que le tennis t’est défendu.

Ismène eut un rire moqueur.

– Oui, maman, je sais. Mais j’aime mieux mourir que d’y renoncer.

– Voyez donc quelle sœur raisonnable j’ai là !

Floriane entra, arrivant sans bruit par le petit salon.

Elle était vêtue de blanc. Deux nœuds de parme ornaient sa chevelure ondulée, d’un blond changeant, dorée, rousse ou fauve, selon les variations du jour ou de la lumière.

Elle vint adresser une gracieuse phrase de bienvenue à M<sup>me</sup> Fervières et à Claire, puis tendit la main à Bruno en disant :

– C’est très bien d’avoir laissé vos travaux pour venir visiter les solitaires de la Hermellière.

Il eut un fugitif éblouissement devant la caresse étincelante de ces yeux souriants qui s’attachaient sur lui, longuement. D’une voix mal assurée, il répondit un mot banal. Puis aussitôt, mécontent de lui-même, il se reprit, recouvra sa présence d’esprit pour se mêler à la conversation

qu'Ismène et Floriane menaient brillamment.

Une femme de chambre apporta dans le petit salon voisin les cocktails et le thé – celui-ci, concession aux habitudes des Fervièrès. Les deux sœurs servirent leurs hôtes. La vivacité de mouvements chez la cadette, son rire un peu trop éclatant faisaient ressortir l'harmonieuse et calme élégance de l'aînée, ce charme indéfinissable, et très enveloppant, qui émanait de toute sa personne.

Floriane s'arrêta devant Bruno et dit en souriant :

– Je m'étais promis de causer littérature avec vous. C'est un sujet que déteste ma sœur. Venez donc, nous allons faire bande à part.

Il se leva et la suivit dans le petit salon. Cette désinvolture ne laissait pas que de le choquer. Bien que dans le monde fréquenté par sa mère et sa sœur n'existât plus toute la réserve d'autrefois, il en subsistait cependant quelque chose encore chez la plupart des jeunes filles. Floriane lui indiqua dans un angle un petit canapé et s'assit près de lui, son verre de cocktail à la main. Elle

l'interrogea sur ses travaux littéraires, de façon discrète, avec un intérêt profond. Bruno comprit aussitôt qu'il avait affaire à une intelligence très cultivée, fort peu banale. Sur tous les sujets, Floriane énonçait des aperçus originaux, avec une aimable simplicité. Elle écoutait Bruno d'un air de souriante attention, tout en buvant par petites gorgées, avec un joli mouvement des lèvres pourpres. Son regard exprimait mille choses : il approuvait, souriait, s'émouvait, parlait réellement, et toute une vie intense semblait s'en échapper, se répandre sur le visage dont la fine blancheur s'avivait à peine d'un léger rose artificiel.

Le salon en rotonde était discret et charmant, avec ses tentures d'un blanc crémeux où couraient de pâles guirlandes et ses meubles vieillots. Un petit lustre de cristal descendait du plafond peint de colombes et de fleurs. Quelques verveines mouraient dans une coupe de jade. Une Diane toute blanche se dressait sur la cheminée, entre deux amphores de marbre rouge.

Floriane appuyait au dossier du canapé son

bras fin et blanc, sur lequel retombait une large manche de soie légère. Son buste mince s'abandonnait sur la soie brochée des coussins. Ses cheveux, dans la clarté atténuée du petit salon, avaient des teintes d'or pâle. De nouveau, elle redisait à Bruno le plaisir délicat éprouvé à la lecture de son premier ouvrage. Les mots précis, fins, élégants, venaient naturellement à ses lèvres en empruntant un charme plus grand au timbre rare de la voix qui les prononçait.

– Je vous ai appris, l'autre jour, que je ne partageais pas vos croyances. Qu'en avez-vous pensé ?

La question était faite avec simplicité. Les yeux très doux interrogeaient tranquillement, franchement.

– J'en ai éprouvé une grande tristesse, mademoiselle. Il est toujours pénible de voir autrui privé du bien inappréciable que l'on possède soi-même, du bien au-dessus de tous les biens.

– On m'a appris que toutes les croyances étaient inutiles ou fausses.

– Vous en jugerez autrement, à certaines heures de votre vie.

Elle murmura pensivement :

– Je ne sais.

Ses paupières s'abaissaient un peu, très blanches, sur les yeux pleins de pensées. Sa joue, à peine rosée, s'appuyait sur les doigts fins, repliés. Une senteur légère, mélange d'ambre et de violette, flottait autour d'elle, imprégnait l'air frais qui venait du dehors par les fenêtres ouvertes.

Une compassion émue saisissait le cœur de Bruno. Cette âme de femme, privée de la foi qui était à ses yeux le bonheur même et un puissant soutien, lui donnait l'impression d'une épave ballottée, destinée à atterrir au hasard du caprice des flots – sur quels rivages ? Il dit à mi-voix, avec une gravité attendrie :

– Comme je vous plains !

Les paupières se soulevèrent, les yeux à l'insaisissable nuance furent éclairés d'un reflet de douceur ardente.



– Vous êtes très bon. Et j’aimerais vous entendre parler de votre religion.

Il s’étonna de cette parole. Que voulait-elle dire ? S’agissait-il d’une curiosité tout humaine, ou bien éprouvait-elle le désir, l’attrait de la vérité ?

Elle poursuivit, de la même voix calme, aux vibrations prenantes :

– Dans votre livre, vous en notez si bien toute la beauté que vous donnez envie de la connaître et de se mettre à votre école. Savez-vous qu’en lisant cela j’ai, à certains instants, regretté de n’avoir pas cette foi, et presque pleuré de me sentir une âme isolée dans la vie ?

Une joie subtile fit tressaillir Bruno. L’idée qu’il avait pu, par la pensée sortie de son cerveau, produire une impression de ce genre sur une âme incroyante, lui était infiniment douce. Il dit avec vivacité, relevant un mot de la dernière phrase de Floriane :

– Isolée ? Vous sentez donc que l’absence d’une croyance laisse dans l’existence un vide

impossible à combler ?

– Je sens ce vide. J’ignore ce qui le produit.

– C’est que Dieu vous manque. Vous ne le connaissez pas. Vous êtes une plante sans tuteur.

Elle répéta :

– Je l’ignore...

Pendant un moment ils gardèrent le silence. Une pendulette de marbre rose, sur une table, faisait entendre son tic-tac léger. Dans la pièce voisine, la conversation se poursuivait, animée entre les deux jeunes filles, languissante entre les parents. À tout instant, le rire un peu strident d’Ismène résonnait. Bruno songea qu’il était mieux ici, dans le calme harmonieux que Floriane répandait autour d’elle.

Un brillant sourire anima subitement les yeux pensifs.

– Quelle grave conversation nous avons ! J’aime cela. Et vous ?

Tout en parlant, elle se levait. Bruno l’imita en répondant spontanément :

– Moi aussi.

– Décidément, nous avons tout à fait les mêmes goûts !

Elle fit quelques pas, s'arrêta et prit entre ses doigts, dans la coupe de jade, une des verveines qui se mouraient.

– Cette fleur, l'aimez-vous aussi ?

– Beaucoup.

– Comme moi encore.

Elle rit doucement, des yeux et des lèvres. Ses doigts se refermèrent sur la verveine, la pétrirent pendant quelques secondes et la jetèrent au loin, par la fenêtre. Elle approcha sa main de ses narines et aspira un instant.

– J'adore ce parfum !

Elle se dirigea vers le grand salon, suivie de Bruno. Toux deux y entrèrent au moment où la femme de chambre introduisait M. et M<sup>me</sup> de Marges qui, eux aussi, rendaient la visite faite par les Jarlier à leurs voisins et aux notoriétés de Sargé. Les jeunes châtelains de Varlaumont se montrèrent d'une politesse un peu

froide, car ils se réservaient, les nouveaux habitants de la Hermellière ne leur ayant pas été sympathiques de prime abord. Cependant les Jarlier leur témoignaient un empressement très flatteur, comme aux gens les plus importants du pays. Seule Floriane restait indifférente. Assise entre Hélène de Marges et Claire, elle parlait peu et semblait observer discrètement les nouveaux venus. L'attention de Bruno était sans cesse, instinctivement, ramenée vers elle. Aucun de ses jeux de physionomie ne lui échappait. Sans en avoir conscience, il étudiait avec une curiosité intense ce visage de femme. Il remarquait que, même près de la rare beauté de la jeune comtesse, Floriane ne perdait rien de son charme – ce charme qui émanait de son regard, de son sourire, de la splendeur changeante de sa chevelure, de tout elle-même, comme un parfum doucement grisant. Il essaya de les comparer, mais il y renonça bientôt. Presque du même âge, probablement, élégantes toutes deux, l'une et l'autre douées d'une intelligence très cultivée et d'une grâce très captivante, elles apparaissaient tellement dissemblables pourtant que Bruno

songea : « Il y a un monde entre elles. Pourquoi ? »

La réponse lui vint très vite. La pure lumière qui rayonnait dans les beaux yeux noirs d'Hélène n'éclairait pas le regard de Floriane. La douceur ardente de celui-ci laissait une impression troublante et se voilait d'une énigme. Bruno se surprit à désirer d'en connaître le mot. Et il pensa : « Elle souffre peut-être de ne pas croire. »

M. et M<sup>me</sup> de Marges prirent congé en même temps que les Fervières. En revenant de les accompagner jusqu'à leurs voitures, Floriane rentra dans le petit salon. À la main, elle tenait trois roses qu'elle venait de cueillir au passage. Elle s'arrêta devant une glace et les piqua dans les ondes de sa chevelure, avec des gestes lents, un peu distraits.

Ismène entra et vint lui mettre son bras autour du cou.

– Pour qui cette parure, ma belle coquette ? Ton flirt aux yeux superbes est parti... Car ils sont superbes, c'est incontestable.

Floriane se dégagea d'un mouvement ferme, sans brusquerie. Elle riposta avec un léger mouvement d'épaules :

– Il n'est pas du bois dont on fait les flirts. Mais...

Elle s'interrompit, pencha un peu la tête pour juger de l'effet des roses dans les ondulations légères, dont la teinte rousse avait des reflets de soie.

– Eh bien, quoi ? dit Ismène, voyant qu'elle ne continuait pas.

– Il est très intéressant.

– Ah ! dans quel sens ?

– C'est un homme intelligent... et un croyant convaincu.

– Cela te change, Flory ? Mais papa prétend avoir entendu dire qu'il entrerait au séminaire.

– Au séminaire ?

Floriane se détournait vivement. Une surprise fugitive passa dans son regard. Puis, presque aussitôt, un rire s'échappa de ses lèvres – un rire

bas, étrange, d'une ironie douce. Elle éleva la main jusqu'à ses cheveux, enleva une des roses, en aspira lentement la senteur. Un sourire mystérieux emplissait de clarté ses yeux qui semblaient contempler quelque agréable vision. Elle dit d'une voix rêveuse :

– Au séminaire ? Oh, non !

## IV

L'abbé Rivors occupait au presbytère de Sainte-Cécile une grande chambre lambrissée, un peu sombre dès que le soleil levant ne l'atteignait plus. De vieux meubles l'ornaient, de beaux vieux meubles en noyer poli à la fois par les ans et par les énergiques frottées de M<sup>lle</sup> Célestine, la sœur du curé. Dans ce cadre austère, l'abbé recevait tous les quinze jours les hommes et les jeunes gens qui s'occupaient, sur la paroisse, d'œuvres de charité ou d'œuvres sociales. On causait, on échangeait des vues, on demandait conseil. L'abbé Rivors était le trait d'union nécessaire entre ces bonnes volontés un peu diverses et ces opinions qui, se rencontrant sur le terrain de la foi, variaient entre elles quant aux moyens d'apostolat, quant aux formes différentes de la charité. L'intelligence lucide et peu aisément influençable du jeune prêtre mettait vite au point l'idée fautive, enlevait à l'utopie ses



voiles chatoyants, devinait le faux zèle qui ne cherche dans les œuvres qu'un profit personnel de considération ou d'argent. Cette dernière catégorie n'osait plus affronter l'abbé Rivors. Il s'était fait ainsi, sans parler des mauvaises dévotes dont il était la terreur, des ennemis féroces qui essayaient de le salir, vainement, car la belle droiture du jeune vicaire n'avait d'égales que sa prudence et son habile clairvoyance pour reconnaître les pièges tendus.

À ces réunions de quinzaine, il se sentait à l'aise au milieu de ces hommes, élite de la paroisse, qui l'aimaient et le soutenaient dans la rude tâche dont presque tout le poids retombait sur lui, le curé, de par son âge et ses infirmités, n'exerçant plus qu'un ministère restreint. Henry de Marges venait souvent, apportant, avec sa grâce courtoise de gentilhomme, la ferme décision de son esprit si droit, la flamme ardente d'un cœur très vibrant, la vive clarté d'une intelligence supérieure. Bruno, lui, était toujours là – Bruno, le disciple, aimé d'une tendresse de prédilection et pour qui, chaque jour, l'abbé Rivors demandait à Dieu l'entrée de cette voie

royale du sacerdoce sur laquelle lui-même cheminait avec une austère allégresse.

En ce soir d'été, les fenêtres étaient ouvertes et quelques-uns des hôtes du jeune prêtre se groupaient près des embrasures profondes pour profiter d'une relative fraîcheur. Dans le crépuscule, la masse sombre de Sainte-Cécile se profilait, à droite, tel un vaisseau immobile. À ses pieds s'étendait le jardin que voilait l'ombre claire du soir. La voix monotone de M<sup>lle</sup> Célestine, causant avec son frère sous la tonnelle, se faisait seule entendre. Mais tous les parfums concentrés en cette chaude journée dans la corolle des fleurs s'en échappaient maintenant, montaient jusqu'aux fenêtres, se répandaient dans la grande chambre où dix hommes causaient sans éclat et conspiraient pour sauver des âmes.

Bruno venait de tourner un commutateur. Il descendit la lampe placée au milieu de la pièce, au-dessus d'une grande table ronde, recouverte d'un tapis de velours vert. Tous se rapprochèrent. Quelques-uns s'assirent, la plupart restèrent debout, tandis que l'abbé lisait le compte rendu

des œuvres diverses. Il y eut des questions posées, des explications demandées. La lumière éclairait intensément le brun visage si vivant de l'abbé Rivors, le beau profil énergique d'Henry de Marges assis près de lui. Bruno, debout derrière eux, se tenait dans la pénombre. Il jetait comme de coutume son mot dans l'entretien et, sur une question d'Henry, parla de la récente désillusion due à Pierre Milon. Sa voix avait des intonations émues. À un moment, il avança la tête et la lumière éclaira fugitivement son visage sérieux, ses yeux qui exprimaient toute la tristesse dont ce naufrage d'une âme pénétrait son cœur de croyant.

À 9 heures, les hôtes de l'abbé s'éloignèrent. Il ne resta près de lui que M. de Marges et Bruno, qui s'attardaient à causer. Henry racontait que les demoiselles Jarlier étaient venues cet après-midi voir sa femme et que ces relations plaisaient peu à Hélène.

– Je te concède que la cadette semble une petite folle, dit Bruno. Mais je crois l'aînée sérieuse, et très intelligente.

– Intelligente, oui. Sérieuse... pas dans le sens que nous attribuons à ce mot, je le crains. Pas dans le sens chrétien.

– Elle n'a pas de croyance. L'exemple, les discrets conseils de ta femme pourraient lui faire du bien.

– Je ne crois pas.

– Pourquoi ?

Henry fit quelques pas, s'accouda un instant à la balustrade forgée de la fenêtre, en plongeant son regard dans la nuit qu'éclairait mélancoliquement la lueur diffuse d'un croissant de lune voilé. Puis il se détourna et Bruno rencontra son regard loyal et ferme.

– Mon cher, je n'ai jamais aimé juger les gens sur une impression première, surtout quand celle-ci se présente plutôt mauvaise. J'attendrai, pour te dire mon avis sur nos voisins et particulièrement sur cette jeune fille, de les mieux connaître.

L'abbé approuva :

– C'est très juste. Ma tante n'en est pas non

plus enthousiaste, du reste. Je ne connais pas ces personnes, mais d'après ce que ta mère m'en dit, Bruno, je ne crois pas que ce soient de bonnes relations pour Claire.

Bruno dit avec une légère impatience :

– Claire est sérieuse.

– Elle aime l'amusement, la nouveauté. Peut-être se laisserait-elle influencer par les habitudes d'indépendance, les façons libres de ces jeunes filles. J'ai fortifié ma tante dans sa résolution de n'entretenir que des rapports très espacés avec la Hermellière.

Bruno ne répliqua rien. Il se pencha pour réunir quelques papiers épars sur la table, les plia et les posa sur le bureau de son cousin.

– Viendras-tu demain à la promenade du patronage ? demanda l'abbé, tout en rangeant prestement les chaises en désordre.

– Je le pense. Je l'ai promis à ces enfants.

– Ils t'aiment tant, les pauvres gamins. Mais tu ne les tiens pas assez ferme, laisse-moi te le redire une fois de plus, mon cher ami. Ils abusent

de ta bonté. Il faut te faire craindre un peu.

Bruno secoua la tête en souriant.

– Oh ! la crainte, non ! Ce procédé de gouvernement n'est pas dans mon caractère.

– Tu dois l'y mettre. Un homme ne sachant pas s'imposer à qui se trouve sous sa dépendance est désarmé dans la vie. Pour ceux qui ont reçu un mandat de direction, la seule bonté, sans la fermeté, ne servira qu'à faire d'eux des dupes et des malheureux.

Il posa ses mains sur les épaules de Bruno et enveloppa d'un long regard cette physionomie fine et sérieuse, sur laquelle les yeux pensifs répandaient une grâce attirante.

– Allons, bonsoir, mon ami. Retourne à ton travail d'écrivain.

Un coup fut frappé à la porte. L'abbé alla ouvrir et se trouva en face du large visage couperosé de M<sup>lle</sup> Célestine.

– On vient vous demander de chez les Vinailler, monsieur l'abbé. Le vieux monsieur est très mal, et ses filles l'ont tout doucement décidé

à se confesser.

– Ah ! Dieu soit loué ! Dites que j’y vais, mademoiselle.

M. de Marges demanda :

– Veux-tu que je te conduise en voiture ?

– Non, merci, mon cher ami, c’est si près !

Les trois hommes descendirent rapidement l’escalier aux marches de pierre usées. Il faisait frais et sombre dans le vestibule très large, très haut de voûte, dont les épais murs de pierre contemporains de Sainte-Cécile ne laissaient jamais passer la chaleur. L’abbé et les jeunes gens prirent leurs chapeaux à un portemanteau, puis Bruno ouvrit le vantail qui grinça longuement. Au-dehors, la voiture de M. de Marges attendait. Le prêtre et Bruno prirent congé du jeune châtelain et s’éloignèrent d’un pas allongé. Ils traversèrent la place. La vague clarté répandue dans la nuit enveloppait de mystère la façade de Sainte-Cécile. Tous les détails de sculpture, toutes les délicatesses d’ornementation s’estompaient en touches légères

sous le voile de cette nuit claire. Les ténèbres se réfugiaient dans la profondeur du porche et, en face, sous les arcades de la maison du D<sup>r</sup> Harte. Des lumières se montraient encore à de nombreuses fenêtres, des ombres se penchaient, demeuraient accoudées. Sur le pas des portes, quelques servantes prenaient l'air, se réunissaient, deux ou trois, pour bavarder. Un éclat de rire traversait l'espace, de temps à autre. Des groupes de promeneurs cherchant un peu d'air rafraîchi passaient en flânant, las de toute la chaleur de cette journée.

Les deux cousins marchaient vite, sans parler. Dans une rue en pente bordée par les plus vieilles maisons de la petite ville, ils s'arrêtèrent devant une porte ouverte qui laissait voir la profondeur éclairée d'un vestibule.

Une femme, sur le seuil, semblait guetter. Elle eut un geste de soulagement et s'exclama :

- Ah ! il est temps, monsieur l'abbé !
- A-t-il encore sa connaissance ?
- Oui, mais il peut être enlevé d'un moment à



l'autre.

L'abbé serra la main de son cousin et entra à la suite de la femme, qui referma la porte derrière eux. Par une rue transversale, Bruno se dirigea vers sa demeure toute proche. Maintenant, il marchait d'un pas plus lent. Dans la nuit douce, parfumée de l'innombrable senteur des floraisons invisibles, il songeait à son rêve d'apostolat, à l'appel divin vers une destinée d'exception. Il se figurait son cousin penché sur ce mourant, pardonnant au nom du Christ les fautes qui souillaient, comme une boue fétide, l'âme du vieux pécheur. Il s'imaginait toutes les âmes pour lesquelles le jeune prêtre, en cinq années de sacerdoce seulement, avait été l'instrument vaillant et fidèle de la miséricorde infinie. Un enthousiasme mystique le soulevait à cette pensée. Il se redit la parole mélancolique du Maître : « La vigne est grande, et il y a peu d'ouvriers. » Il se souvint de toutes les négations, de tous les blasphèmes entendus au cours de ses visites charitables, de tous les vices qui s'étaient ou qui se cachaient, de toutes les détresses connues ou insoupçonnées – de toute

l'immense misère humaine. Un frisson de pitié fervente courut en lui. Il dit intérieurement :

– Mon Seigneur et mon Dieu, si vous avez besoin de moi pour les âmes, me voici.

Dans le jardin, la famille Fervières prenait le frais, assise devant les fenêtres du petit salon. Les lampes allumées à l'intérieur éclairaient le profil pensif de M<sup>me</sup> Fervières, la physionomie mobile de Claire, le visage maigre de M. Fervières et, plus loin, celui de son fils aîné, presque semblable, un peu plus osseux encore peut-être. Ils causaient sans animation, par petites phrases détachées. Claire, d'un doigt distrait, caressait le chien de chasse de Louis. M. Fervières tirait quelques bouffées espacées d'un cigare. Bruno, en apparaissant au seuil du salon, fit observer avec un sourire :

– On voit que la chaleur a été anormale, aujourd'hui. Pour que Claire soit silencieuse...

La jeune fille se leva avec vivacité et vint prendre le bras de son frère.

– Je pensais à des choses très sérieuses,

monsieur. M'en croyez-vous incapable ?

Il caressa les cheveux châtons qui s'ébouriffaient en répliquant gaiement :

– Mais pas du tout ! Je te crois très raisonnable à certains jours.

– Et ce n'est pas le cas aujourd'hui, dit M<sup>me</sup> Fervièrès. Elle me tourmente pour entrer en relations suivies avec les Jarlier. Cette petite cervelle folle d'Ismène lui plaît.

– Elle est si amusante !

– Je ne t'ai pas élevée à rechercher l'amusement dans la vie, au détriment du bien de ton âme.

Claire leva vers Bruno son visage où se dessinait une petite moue.

– Penses-tu aussi, toi, que la fréquentation de ces demoiselles serait un mal pour moi ?

– Je ne puis me prononcer, je ne les connais pas assez.

– Tu as causé un certain temps l'autre jour avec M<sup>lle</sup> Floriane.

M. Fervières fit observer :

– Cet aparté montre un peu trop de désinvolture à l'égard des convenances, étant donné surtout qu'elle voyait Bruno seulement pour la seconde fois. Je ne me soucierais pas que tu l'imites sous ce rapport, car, à la base de ton éducation, nous avons mis la réserve qui est la parure d'une vraie jeune fille.

Claire eut un rire léger, tout en retirant sa main de dessous le bras de son frère pour chasser un petit papillon de nuit qui lui frôlait le visage.

– Mais ils ont causé de choses très sérieuses, papa !... même de religion, paraît-il.

M. Fervières sourit, en regardant son fils avec un mélange d'amusement et de complaisance.

– Le voilà bien, notre apôtre ! Il faut qu'il exerce son ministère même dans un salon, près d'une jolie femme.

– Je n'ai pas commencé. La conversation est venue sur ce sujet à propos de mon livre. J'ai cru comprendre que cette jeune fille souffrait, presque inconsciemment peut-être, du vide de

son âme.

– Ce n'est pas impossible. Elle est loin d'être follasse comme sa sœur ; je la crois même très réfléchie, très pondérée. Évidemment, en tant que facultés intellectuelles, elle n'est pas la première venue. Mais le reste, le fond moral qui se cache sous cette séduisante apparence, demeure encore inconnu pour moi. Puis il y a cette éducation très libre...

– Il existe des âmes honnêtes et droites qui résistent à toutes les influences défavorables.

Sur ces mots, Bruno descendit les deux marches qui séparaient le jardin du seuil du salon, et s'approcha de sa mère.

– Je vais vous dire bonsoir, chère maman, car j'ai à travailler.

Elle leva sur lui son regard qui souriait doucement.

– J'ai lu ce que tu as écrit déjà. C'est très bien, très bien. Tu mets là toute ton âme, et ton cœur, et ta foi. C'est ainsi qu'il faut toujours faire, mon enfant.

Il se pencha et lui prit la main.

– Maman, je n'écrirai jamais un mot que vous puissiez désapprouver. Vous êtes ma seconde conscience, vous le serez toujours.

Il se courba plus profondément. Sur le front qui s'offrait à elle, M<sup>me</sup> Fervièrès mit un long baiser. Les yeux de la mère et du fils se rencontrèrent, graves et tendres. Comme chaque soir, M<sup>me</sup> Fervièrès vit qu'aucune ombre inquiétante ne ternissait le regard de son enfant.

## V

Les jeunes garçons du patronage avaient tout l'après-midi couru et joué dans la forêt. À 6 heures, un peu las, ils revenaient vers la ville sous la surveillance de Bruno et de deux autres jeunes gens. La lumière sans éclat du jour finissant se répandait sur les coteaux où la vigne se pressait, couvrant les pentes d'une parure verte qui s'avivait sous le bleu léger du ciel. Les hautes cheminées, les toits imposants du château de Varlaumont – une belle demeure du temps de Louis XIII bâtie à flanc de coteau – les cimes des arbres centenaires de son parc bondissaient dans cette clarté douce. Plus bas, la Hermellière se devinait entre les saules bordant la rivière, les saules clairs qui frissonnaient un peu en recevant la caresse des derniers rayons.

Bruno aimait ces fins de jour. Leur luminosité reposante pénétrait de calme sa nature trop

sensible. En marchant derrière les enfants qui s'éparpillaient le long de la route, il se complaisait à la vue de ce paysage simple et charmant, vrai paysage de France, d'une grâce claire et fine. Il le chérissait, son vieux pays d'Anjou, et il voulait que le second ouvrage dû à sa plume fût consacré à en célébrer quelques-unes des beautés et des gloires.

– Vous rêvez, Fervières ? lui dit en riant un de ses compagnons.

– Un peu, en effet. Voyez donc, Romieu, comme cette lumière près de disparaître donne du charme aux moindres choses. Cette mesure, là... sous un ciel gris, elle est sordide ; sous le soleil de midi, elle semble un misérable débris calciné. En ce moment, au contraire, elle prend un attrait de mystère, et les digitales qui rougissent les crevasses de ses murs ont une nuance plus fraîche, des corolles plus vivantes, ce soir.

– Vous oubliez, mon cher, que je ne suis pas poète.

– C'est vrai. Moi, je le suis peut-être un peu trop.



À droite, un chemin se montrait, s'enfonçant dans l'ombre semée de lumière d'une allée de très vieux châtaigniers. Bruno demanda :

– Puis-je vous laisser ici ? Je voudrais aller jusqu'au Prieuré.

– Mais certainement. Nous suffirons bien à ramener nos gamins à bon port.

Bruno serra la main des deux jeunes gens, jeta un bonsoir amical aux enfants et s'engagea dans le chemin. Celui-ci montait légèrement. Bruno déboucha dans un bois de châtaigniers clairsemés. Puis, au delà, il se trouva devant les ruines du prieuré de Saint-Jean.

Des pans de murs, l'abside de l'église, un côté du cloître, voilà tout ce qui subsistait de la vieille maison bénédictine. Une végétation touffue se pressait dans les espaces déserts, étreignait les pierres mutilées que la lumière du couchant enveloppait. L'ombre s'étendait sur le cloître, gagnait le mur roux qui avait jadis enserré le réfectoire des moines. De grandes crevasses s'y montraient, que les longues traînes des plantes parasites ne parvenaient pas à cacher. Bientôt,

sous les attaques de la pluie, du vent, sous la morsure du soleil, il s'écroulerait comme les autres, le vieux mur témoin des agapes religieuses. Et elle tomberait aussi, l'abside à la délicate rose de pierre, enveloppée dans son manteau de lierre où nichaient les corneilles. Il ne resterait plus que le souvenir, bientôt évanoui sans doute, des fils de saint Benoît chassés par la Révolution.

Bruno venait souvent ici, surtout à cette heure tardive où l'apaisante clarté de la fin du jour répandait sur les vieilles pierres un charme mélancolique. Il se plaisait aux retours méditatifs vers le passé, il songeait aux âmes qui avaient vécu ici – âmes de saints, âmes ferventes, âmes repentantes, âmes tièdes ou tourmentées. Des fronts de savants et de penseurs s'étaient penchés sur les manuscrits, des intelligences profondes avaient enrichi le patrimoine intellectuel de l'humanité. Les noms de ces hommes restaient pour la plupart inconnus ; ils s'étaient perdus dans le même anonymat glorieux dont s'enveloppaient humblement les artisans de génie qui conçurent nos cathédrales et les artistes

ignorés qui, au fond des cloîtres, exécutèrent les enluminures des livres d'Heures dont quelques spécimens admirables sont parvenus jusqu'à nous.

Bruno ne trouvait jamais personne dans les ruines. Ce qui subsistait des bâtiments autrefois si vastes était trop peu de chose pour tenter la curiosité des touristes. Quant aux habitants de Sargé, ils n'appréciaient guère ce lieu d'aspect un peu triste et le déclaraient dangereux à cause des pierres qui se détachaient de temps à autre pour aller rejoindre celles dont le sol était déjà encombré.

Aussi Bruno eut-il un léger mouvement de surprise et de contrariété en voyant qu'aujourd'hui les ruines avaient une visiteuse. Elle était assise sur un bloc de pierre et dessinait. Sa tête se redressa en entendant le pas de Bruno. Celui-ci reconnut alors Floriane Jarlier.

– Ah ! monsieur Fervières !

La voix avait une intonation de plaisir. Floriane se leva et fit quelques pas vers Bruno qui se découvrait.

– Vous venez jouir de cette adorable poésie des vieilles pierres que le soleil auréole et semble revivifier ?

Elle lui tendait la main. Il rencontra ses yeux souriants, qui resplendissaient à la lumière du soir.

– Je venais rêver un peu, je l’avoue.

– Comme je comprends cela ! Mais vous devez être très mécontent de me trouver là ! Je vais partir tout de suite pour ne pas gêner votre méditation poétique.

– Mademoiselle, vous plaisantez ! C’est vous qui allez me chasser, en me disant cela. Car pour rien au monde je ne voudrais vous déranger... Vous dessiniez ?

Elle éleva sa main gauche qui tenait un album.

– Tenez ! Êtes-vous connaisseur ? Saurez-vous me dire si cela est passable ?

Elle approcha l’album des yeux de Bruno. Il vit un dessin fait de traits légers qui rendait tout le charme mélancolique du vieux cloître ruiné. Très sincèrement, il déclara :

– Comme c’est cela ! Vous avez un réel talent, mademoiselle.

– Savez-vous à qui je pensais quand vous êtes apparu ? Je cherchais à me représenter ce cloître tel qu’il fut avant sa dévastation.

– Nous avons la reproduction d’une vieille estampe qui le montre en cet état. Si cela peut vous être agréable, je vous la ferai voir.

– Certes oui ! Apportez-la-moi un de ces jours. Vous me trouverez toujours au début de l’après-midi. Je sors peu, d’ailleurs. Quand vous disposerez de quelques instants, venez donc faire de la musique avec moi. Mon violon demande un accompagnateur.

– Je suis un pianiste très imparfait, mademoiselle.

– Je n’en crois rien. Vous devez être artiste en tout. Venez donc m’en faire juger bientôt.

Le soleil la gênait. Elle recula un peu vers les arcades du cloître. La lumière, maintenant, n’éclairait que sa robe mauve, la même qu’elle portait pour sa première visite chez

M<sup>me</sup> Fervières. La tête restait dans l'ombre. Contre la colonne noircie qui supportait un chapiteau délicatement ouvragé, son visage apparaissait d'une blancheur palpitante. Ses cheveux – car son chapeau gisait plus loin sur l'herbe haute – avaient des teintes de blé brûlé. Les yeux brillaient doucement à l'ombre des cils légers.

– Si vous me racontiez l'histoire des hommes qui vécurent ici, monsieur ? Je suis certaine que vous en connaissez tous les détails.

Oui, Bruno n'ignorait rien de la chronique du prieuré de Saint-Jean. Il en refit l'historique à Floriane, en érudit et en poète. Il dit les vertus des religieux, leurs pénitences, leurs travaux, et l'empreinte dont ils avaient marqué la France d'autrefois. Il parlait avec enthousiasme, avec une ardeur que soulevait l'attention profonde des yeux fixés sur lui. Il se disait : « Si je pouvais lui faire comprendre la beauté de la religion ! » Et il décrivait les cérémonies liturgiques qui s'étaient célébrées ici, il évoquait les ombres des moines disparus, il exaltait la pérennité de cette croyance,

aujourd'hui encore combattue comme aux premiers siècles de l'Église.

La lumière pâlisait de plus en plus. Maintenant l'ombre couvrait tout le vieux mur roux et s'étendait sur les arbrisseaux échevelés qui envahissaient l'ancien préau des moines. Floriane appuyait au pilier son corps souple, qui pliait comme une tige. Le crêpe de sa robe, sous la caresse du soleil déclinant, avait des tons de fleur. La vie palpitait sur son visage, sur ses lèvres, dans ses yeux. Et Bruno sentait s'insinuer en lui comme une vague ivresse, qui l'étourdissait.

– J'aime vous entendre, dit la voix basse et doucement ardente. Vous me faites du bien.

Elle s'interrompt. Une ombre de mélancolie vint voiler le rayonnement du regard, rendant celui-ci plus attirant encore.

– ... Je ne suis pas accoutumée à ce qu'on m'entretienne de pareils sujets. Dans le monde on m'entoure beaucoup, mais tous ces jeunes gens sont tellement insignifiants... ou si hardis ! Rien de sérieux, rien qui élève le cœur. Vous, au

contraire, vous me dévoilez des horizons magnifiques... et vous êtes une âme.

Bruno eut un frémissement d'émotion heureuse.

– Quoi, mademoiselle, aurais-je vraiment le bonheur de vous avoir touchée ?

Elle répéta pensivement :

– Vous me faites du bien.

La lumière devenait rose, comme une aurore. Elle étendait sur les murs, sur les piliers du cloître, sur les arbrisseaux, de grandes taches claires où se jouait l'ombre vacillante des feuillages. Le ciel avait une teinte de lavande pâlie. Sur ce fond pur, la rose de l'abside s'enlevait nettement, se dessinait comme un joyau superbe ouvré avec un art patient. Des oiseaux pépiaient sous l'ombre des noisetiers et les corneilles, sortant de leurs retraites, se poursuivaient avec des cris perçants.

Floriane dit à mi-voix, du même ton pensif :

– J'aurais besoin qu'on me parlât souvent ainsi. (Elle s'interrompt, parut hésiter. Ses yeux



s'adoucirent jusqu'à la caresse et prièrent.)... Si vous vouliez, quelquefois... nous causerions comme cela. Je souhaite connaître votre foi. Et je vous sens très loyal, très fervent aussi. J'ai confiance en vous, instinctivement.

Il dit avec élan :

– Mademoiselle, je serais trop heureux si je pouvais vous être utile et vous apprendre à apprécier nos croyances.

– Eh bien, alors, venez à la Hermellière, toutes les fois que vous le pourrez. Nous ferons de la musique et nous causerons. Puis, ici, par les beaux jours comme celui-ci, je viendrai m'asseoir à cette heure, vous tâcherez de votre côté d'avoir un moment de liberté et nous parlerons de cette religion que vous aimez. Nous serons bien tranquilles, dans ce cadre disposé à souhait pour de si graves entretiens.

– Je ferai tout mon possible... et je vous remercie de la confiance que vous m'accordez.

– Oh ! elle m'est bien facile, je vous assure !

Elle eut son éblouissant sourire des yeux.

Lentement, elle se redressa, en un mouvement d'une grâce indolente.

– Il est temps pour moi de regagner la Hermellière. Et vous, monsieur, rentrez-vous ?

– Oui, car il ne doit pas être très loin de 7 heures.

– En effet. Comme je vous ai dérangé !

Il protesta encore, chaleureusement. Ses yeux avaient une flamme de jeunesse et de sincérité, tandis qu'il parlait. Et Floriane souriait encore en le regardant.

– C'est très bon à vous de me dire cela. J'essayerai de ne pas trop vous ennuyer, quand vous viendrez à la Hermellière.

Elle fit quelques pas dans l'intention de reprendre son chapeau. Bruno la prévint et le lui apporta. Elle dit gaiement, en le lui prenant des mains :

– J'agis ici en campagnarde, comme vous voyez. C'est charmant, cette liberté !

La lumière rose l'enveloppait. Ses cheveux, maintenant, semblaient faits d'or ardent, et sa

nuque, son cou, éclairés par les derniers rayons, avaient la blancheur douce des pétales de lis. Elle leva les bras, lentement, pour se coiffer de la paille légère. Celle-ci projeta son ombre sur le visage souriant. Bruno pensa : « Comme ce chapeau lui va bien ! »

Floriane se pencha pour prendre l'album déposé sur une pierre. Elle dit du même ton gai :

– Ce dessin sera un souvenir de notre rencontre. J'adore ce vieux cloître ! J'y reviendrai souvent.

Elle jeta un long regard autour d'elle. D'un ton bas et ardent, elle murmura :

– Comme tout est beau, ici ! Comme l'heure est exquise ! Comme on vit !

Ses lèvres frémirent. Une vie passionnée animait son regard, faisait courir un sang plus vif sous l'épiderme palpitant. Toute la clarté du soir l'entourait, comme une gloire triomphale. L'éclat troublant des prunelles s'avivait dans l'ombre légère de la paille souple. Bruno eut un frisson d'émoi émerveillé. Il lui sembla qu'un souffle

brûlant passait sur lui et qu'une soif inconnue pénétrait en son cœur.

– Oui, tout est beau, dit-il ardemment. Tout est beau de ce qui est l'œuvre de Dieu.

Elle sourit encore en lui tendant la main.

– Poète et croyant ! Vous êtes parfait. Et j'aime les gens parfaits.

Un rire, léger et frais comme un rire d'enfant, s'échappa de ses lèvres.

– ... À bientôt, n'est-ce pas ?

Il répondit, en serrant la main moite et douce qui s'attardait dans la sienne :

– À bientôt, oui, mademoiselle.

Elle s'éloigna, passant habilement entre les obstacles que formaient partout les pierres tombées, les débris amoncelés, la végétation touffue qui rampait sur le sol. Quand elle eut disparu, Bruno prit à son tour le chemin de Sargé. La lumière mourait lentement, l'horizon pâlisait et, tout au fond, prenait des tons de lilas passé. Le clocher de Sainte-Cécile se découpait avec une grâce aérienne sur ce ciel du soir ; il se dressait

comme le symbole de la prière, de l'appel vers Dieu jeté par les âmes souffrantes ou tentées. L'air fraîchissait, un soupçon de brise apportait la senteur des luzernes et des trèfles, des blés mûrs, des terres chauffées, des bois que le soleil quittait, des petites plantes aromatiques cachées au bord des fossés. Entre ses peupliers, la rivière était rose comme le ciel.

« Quelle fin de journée merveilleuse ! » songea Bruno. Mais il ne jouissait pas de la beauté environnante avec l'enthousiasme très simple et très fervent qui lui était habituel. Il avait l'impression singulière d'une griserie subtile, qui changeait un peu à ses yeux l'aspect des choses et qui se dissipait lentement. Il pensait à Floriane, il se disait : « Comme elle m'écoutait bien ! Elle sent le vide de son âme et la frivolité de sa vie. Elle cherche la vérité. Il serait doux, il serait beau d'amener cette âme à Dieu. »

Il se remémorait ses paroles, l'expression de sa physionomie. Était-elle sincère ? Oui, il avait vu sur ce visage le grand frisson de l'émotion vraie, et dans ses yeux tant de vivant désir !

Il eut un frémissement étrange. Pourquoi ? Il ne savait. Tout était calme autour de lui, et en lui, qu'y avait-il ? Seulement l'allégresse du croyant qui entrevoit une âme inclinée vers la vérité, et l'appelant.

Ce soir-là, au cours du dîner, Bruno dit :

– J'ai rencontré au prieuré M<sup>lle</sup> Floriane Jarlier. Elle m'a demandé d'aller faire de la musique avec elle.

M. Fervières déclara :

– Elle joue admirablement. Je l'ai entendue ce matin en sortant de chez son père. Si tu avais plus de temps, et si la jeune personne était autre, tu pourrais profiter de l'occasion pour faire de bonne musique. Mais ce milieu-là n'est pas pour te plaire.

M<sup>me</sup> Fervières approuva, du regard et d'un mouvement des paupières.

Bruno se versa de l'eau, reposa la carafe et dit avec une hésitation légère :

– Je ne puis faire autrement que d'y aller quelquefois. Je n'avais pas de raison pour refuser.

Ce sont des gens honorables.

Louis fit observer :

- Tu pourrais alléguer tes occupations.
- Elle sait très bien qu’elles me laissent une certaine liberté.
- C’est vrai.

Claire demanda :

- Avait-elle son chapeau qui lui va si bien, son grand chapeau noir ?

Bruno fit un signe affirmatif. Il regardait sa mère. Pourquoi ce pli sur son front, et cette expression attentive, un peu inquiète au fond des yeux ?

- Je l’adore avec ce chapeau-là ! s’exclama Claire.

Les yeux couleur de noisette devinrent un peu sévères en se fixant sur la jeune fille.

- Je t’engage, Claire, à ne pas adopter ces expressions exagérées. On « adore », ou on « a en horreur ». Il n’y a pas de milieu. C’est ridicule et tout à fait disproportionné.

Louis dit avec un sourire malicieux qui plissa son maigre visage :

– M<sup>lles</sup> Jarlier parlent comme cela.

M<sup>me</sup> Fervières riposta d'un ton de fermeté tranquille :

– Je ne permettrai jamais à Claire de se modeler sur ce genre de jeunes filles.

Bruno, pendant la fin du repas, ne parla plus que par monosyllabes, lorsqu'on s'adressait à lui. Il se sentait nerveux, mécontent ; il trouvait sa mère sévère dans ses appréciations sur des jeunes personnes si peu connues d'elle encore. Ces jugements hâtifs n'étaient pas dans ses habitudes. Pourquoi ne pas penser que sous les allures trop libres dues à leur éducation se cachaient des vertus qui ne demandaient qu'à s'épanouir, pour peu que la lumière les touchât ?

Après le dîner, Bruno ne s'attarda pas dans le jardin. Son travail l'attendait, après tout cet après-midi passé au-dehors. Il vint comme de coutume offrir son front aux lèvres maternelles. Le baiser se fit plus long, plus tendre, ce soir.



Bruno, à ce contact, sentit s'évanouir toute sa contrariété. Mais il ne s'aperçut pas de l'angoisse qui traversait le regard de M<sup>me</sup> Fervièrès. Pour la première fois la mère venait de voir, dans les yeux de son fils, l'ombre toujours guettée.

## VI

Avec l'été, les châteaux et maisons de campagne des environs de Sargé se peuplaient. On se visitait beaucoup, on organisait des sauteriers, des pique-niques, des promenades. Mais les jeunes filles de la Hermellière n'y prenaient point part. Ismène était malade ; Floriane refusait les invitations en disant qu'après un hiver trop mondain elle avait besoin de calme et de recueillement.

M<sup>me</sup> de Marges donnait chaque saison deux ou trois réunions, dans le superbe décor du vieux Varlaumont. Les Jarlier reçurent, vers le milieu d'août, une carte les invitant à une garden-party pour la fin du mois.

– Irez-vous ? demanda Floriane à Bruno.

Ils se promenaient à pas lents dans le jardin de la Hermellière, où M<sup>lle</sup> Jarlier avait emmené le jeune homme afin de lui montrer d'énormes

pavots roses d'une particulière beauté. Tous deux venaient de faire de la musique ensemble, pour la quatrième fois depuis le jour où ils s'étaient rencontrés au prieuré. Bruno demeurait encore sous l'impression produite par le jeu de Floriane. L'archet de la jeune fille savait tout exprimer, avec des nuances innombrables. Il passait des sonorités douces, tendres, câlines, aux accents de passion ardente. Et toujours il caressait, comme les yeux de la musicienne.

Quand ils ne jouaient plus, Bruno et Floriane causaient. Floriane laissait entrevoir sa lassitude du monde, son goût pour les plaisirs intellectuels et les émotions de l'art. Elle disait : « Parlez-moi de vous, de vos opinions, de la façon dont vous envisagez la vie. » Et elle l'écoutait avec une ferveur souriante, en tenant attachés sur lui ces yeux où il croyait revoir l'appel d'une âme cherchant la vérité.

Il ne découvrait pas de coquetterie en elle. Son charme lui semblait très naturel et le fond sérieux de sa nature lui apparaissait chaque fois plus indéniable. Il pensait : « Aurais-je le bonheur

d'aider à l'évolution de cette âme ? » Et une joie lui venait, en songeant ainsi. Déjà il voyait Floriane croyante, Floriane s'agenouillant pour prier sous les voûtes de Sainte-Cécile. Quelle chrétienne elle ferait, avec cette nature ardente et réfléchie, cette belle intelligence lucide, ce désir de la vérité !

Il venait à la Hermellière avec cette pensée d'apostolat, et il s'enivrait d'elle. Il ne voulait pas s'arrêter au trouble éprouvé parfois près de Floriane, ni à cette griserie dont elle le pénétrait par sa voix, son regard, son sourire. Il se disait : « C'est la jeunesse. Ce n'est rien. Je suis fort. Et je fais du bien à son âme. »

Deux fois déjà, en dehors des séances à la Hermellière, ils s'étaient rencontrés au prieuré, à l'heure où le soleil se couche. Leurs entretiens ne s'écartaient jamais de la note sérieuse, élevée qui avait été celle de leur première causerie. Mais en quittant Floriane, Bruno emportait dans son regard ébloui un reflet de cette lumière brûlante qui éclairait les yeux de M<sup>lle</sup> Jarlier.

À la question qu'elle lui posait, aujourd'hui, il

répondit :

– Oui, je vais toujours aux réunions de Varlaumont. M. de Marges est pour moi un ami très cher et un conseiller.

– Oh ! un conseiller ! Vous n'en avez pas besoin, sérieux comme vous l'êtes.

Elle riait doucement en le regardant.

– Nous en avons tous besoin, à certaines heures.

– Il est très bien, M. de Marges. Un vrai type de gentilhomme. Quant à sa femme, elle est d'une beauté rare. C'est un excellent ménage, dit-on ?

– Admirable.

Floriane se pencha, cueillit un iris jaune. De petits points lumineux, qui perçaient en cet endroit l'ombre de l'allée, dansèrent un instant sur sa nuque et sur ses cheveux fauves.

– Il l'a convertie, vraiment ?

– Oh ! tout à fait !

– C'est très beau.

Elle dit ces mots d'un ton pensif. Son regard devenait clair et rêveur.

– ... Un homme doit être fier de cette victoire !

– N'est-ce pas ? dit vivement Bruno. C'est magnifique, de pouvoir se dire qu'en même temps que le cœur de sa compagne, on a conquis une âme. Henry est un homme heureux.

– Vous l'enviez ?

– De cela, oui.

– De cela, seulement ? Pas d'autre chose ?... pas d'avoir une femme charmante, qu'il aime et dont il est aimé ?

Bruno balbutia :

– Je ne sais... Non, je ne crois pas...

Floriane se tut. Du bout des doigts, elle caressait délicatement la corolle jaune de l'iris. Bruno, un peu oppressé, regardait droit devant lui. Il se demandait avec angoisse pourquoi tant de trouble l'avait saisi, en répondant. Quelque chose s'était-il donc transformé en lui depuis le jour où, sans efforts, sans regrets, il offrait à Dieu son cœur, son être tout entier pour le servir dans

la voie du sacerdoce ?

Floriane reprit :

– Je crois que nous irons aussi. Ismène va mieux et dans quinze jours elle sera complètement remise, nous l’espérons.

Ils continuèrent de causer, dans une lente flânerie à travers le jardin ombrageux. Des abeilles, ivres du suc des fleurs, bourdonnaient autour d’eux. Bruno les écartait de sa compagne. Dans ce geste, sa main frôlait sans cesse les cheveux couleur de vieil or qui s’ébouriffaient un peu, et qui sentaient l’ambre mêlé de violette. Floriane riait, protestait gaiement :

– Laissez-les, elles ne me feront rien.

Ils revinrent s’asseoir dans le petit salon, sur le canapé où étaient épars des coussins de soie vieux rose brodés de nuances multicolores. Les stores baissés interceptaient l’ardeur du jour. Dans la demi-obscurité Floriane apparaissait plus blanche et ses yeux avaient un éclat très doux. Sur sa demande, Bruno lui parla de son ouvrage en voie d’exécution. Il lui en dévoila le plan, les

détails, et lui demanda conseil sur un point qui le laissait perplexe. Elle l'interrogeait, l'approuvait, discutait. Lui admirait la fermeté de cette intelligence, sa culture brillante et cette façon d'exprimer les choses qui donnait au moindre mot un charme expressif très particulier.

– Comme vous me comprenez ! dit-il.

Elle sourit. Entre ses doigts, elle balançait l'iris jaune. Son regard ne quittait pas Bruno.

– Je suis heureuse de vous l'entendre dire. Je voudrais vous comprendre mieux encore.

Elle ajouta, après un court silence :

– Un point de contact manque entre nous.

Bruno dit avec un élan ému :

– Il me semble que vous entrevoyez déjà la lumière !

Les cils légers s'abaissèrent. Un éclair de passion fulgura sous leur voile.

Floriane murmura :

– Oui... peut-être.

Ses doigts laissèrent échapper la fleur. Bruno



se pencha pour la ramasser. Mais elle l'arrêta en posant sa main sur son bras.

– Laissez cela. Elle se fane. Je n'aime que les fleurs fraîches, les fleurs vivantes. Celle-ci a déjà vécu.

– Elle était superbe.

– Très belle. Mais il y en a d'autres... Quoi, vous partez déjà ?

– Déjà ? Mais, mademoiselle, je me suis attardé, très indiscretement !

– Oh ! indiscret, vous ne le serez jamais !

Elle se leva à son tour. Sa robe blanche tomba en longs plis moelleux autour d'elle.

– Vous verrai-je demain au prieuré ?

– À mon grand regret, je ne le pourrai. Je me trouverai retenu par une réunion au sujet de mon patronage.

– Quel dommage ! Tout cela doit bien vous ennuyer !

Bruno sourit :

– La tâche est un peu aride, parfois. Mais je

m'intéresse à ces enfants, à ces jeunes gens. Je suis heureux lorsqu'il m'est possible de leur faire un peu de bien.

– Faire du bien... c'est votre fonction.

Un doux regard de reconnaissance enveloppa Bruno. Il tressaillit d'une joie secrète, qui rayonna sur sa physionomie.

– Est-ce que vraiment, mademoiselle, je puis penser que pour vous ?...

Elle fit deux pas et lui prit la main. Sous son fin soulier blanc, la fleur encore fraîche s'affaissa avec un bruit léger de chose meurtrie.

– Pouvez-vous en douter ? Croyez-vous qu'un cœur désillusionné de tout et qui peut vivre pourtant, n'éprouve pas l'influence bienfaisante d'une âme telle que la vôtre ? Vous êtes très modeste, monsieur, mais malgré tout, il faut vous dire que vous êtes d'un immense secours à une âme lasse, qui souffre d'un vide que rien encore n'a pu combler.

Sa main brûlante serrait celle de Bruno. Il eut un de ces éblouissements qui devenaient de plus

en plus fréquents, chaque fois qu'il se trouvait en présence de Floriane.

– Vous me donnez là une des plus grandes joies de ma vie ! dit-il avec une chaleur qui fit trembler sa voix.

– Oh ! il faut espérer que vous en aurez d'autres, plus belles encore !

Le rire de Floriane résonna, léger, aérien, avec des sonorités très douces. Elle s'écarta un peu, en laissant aller la main de Bruno. D'un mouvement distrait, son pied écarta la fleur méconnaissable. Bruno, en se dirigeant vers la porte, la rencontra sous son talon et l'écrasa.

En sortant, il alla saluer M. et M<sup>me</sup> Jarlier et Ismène, installés sous un des tilleuls du jardin. Mais il ne s'attarda pas près d'eux. Ces autres membres de la famille ne lui étaient pas, à beaucoup près, aussi sympathiques que Floriane. Il éprouvait même à l'égard des parents une sorte de ressentiment, quand il songeait que cette jeune fille, par ailleurs si bien douée, leur devait le dénuement de son âme, l'absence de cette incomparable couronne de la femme : la foi, la

piété.

En quittant la Hermellière, il revint rapidement vers Sargé. Près de Floriane, il oubliait l'heure. L'abbé Rivors lui avait confié une enquête à faire sur une famille indigente nouvellement établie dans le pays, et il lui restait à peine le temps nécessaire pour y procéder avant le dîner.

En traversant la place de l'Église, il vit sa mère qui sortait de Sainte-Cécile avec Marthe Loberel, la fiancée de Louis. M<sup>me</sup> Fervièrès avait une robe gris argent, et elle semblait ainsi très jeune. Mais une brume demeurait sur ses yeux, une pensée absorbante plissait son front. Un sourire s'esquissa sur ses lèvres, comme appelé de très loin, à la vue de Bruno qui venait vers elle.

Le jeune homme serra la main de Marthe, échangea quelques mots avec elle. Puis M<sup>lle</sup> Loberel s'éloigna pour regagner sa demeure.

Bruno demanda :

- Vous rentrez, maman ?
- Oui. Et toi ?

– Moi, je vais rue des Halles. Une course pour Jacques. Je me suis retardé.

Ils s'avancèrent sur la place, toute blanche sous la clarté brûlante d'un soleil d'orage. Les maisons avaient des mines grillées. Un rosier, le long d'un mur, laissait pendre ses fleurs jaunes, demi-mortes. M<sup>me</sup> Fervièrès ouvrit son ombrelle.

– Qu'as-tu fait cet après-midi, Bruno ?

– De la musique à la Hermellière.

Elle dit :

– Ah !

Ses paupières battirent légèrement. Elle tourna un peu la tête et regarda Bruno qui marchait près d'elle. Le fin profil du jeune homme se dessinait très fermement dans la lumière ardente qui dorait la claire matité de son teint. Le corps svelte avait une allure élégante toute naturelle et les mouvements gardaient toujours une aisance souple, sans recherche. La mère songea : « Il est charmant. » Mais aucun orgueil ne gonfla son cœur. Quelque chose cependant frémit sur sa physionomie.

– Qu’avez-vous joué ?

– Beethoven et Schumann. M<sup>lle</sup> Floriane est décidément une admirable artiste, maman.

– Cela doit être, pour que tu te déranges ainsi, toi qui jusqu’ici repoussais toutes relations mondaines.

Elle souriait. Lui ne vit pas la contrainte de ce sourire et ne perçut pas l’anxiété légère de l’accent.

– Oui, je l’avoue, c’est un plaisir délicieux de l’accompagner et de l’entendre. Je ne connais pas ici de musicienne possédant à ce degré l’art d’exprimer tous les sentiments.

– Et vous causez aussi !

– Oui, de choses très sérieuses. Je la crois attirée vers notre foi, maman.

– Elle te l’a dit ?

– Elle me le laisse entendre. C’est une belle âme sincère.

M<sup>me</sup> Fervières dit avec un peu d’ironie :

– Depuis si peu que tu la connais, te voilà déjà

fixé là-dessus ? Il faut plus de temps pour juger une âme, et surtout une âme de femme...

Bruno murmura pensivement :

– C’est vrai. Une âme de femme... oui, c’est toujours un peu d’énigme.

Ils passaient du soleil aveuglant dans l’ombre d’une rue. Bruno regarda sa mère et sourit tendrement aux yeux clairs un peu levés sur lui.

– ... Pas la vôtre, maman. Je crois que les âmes des mères n’ont pas de mystère pour les enfants.

Elle eut un léger mouvement de tête :

– Si. Mais c’est un autre mystère.

Elle laissa passer un silence et ajouta :

– Celui-là ne cache pas de danger.

D’autres mots étaient sur ses lèvres. Ils ne les franchirent pas. Mais tout au fond du regard serein, l’inquiétude demeura, comme une lampe voilée que son cœur de mère n’osait découvrir encore, mais qui veillait.

## VII

Le vieux parc de Varlaumont s'égayait de claires toilettes, en cet après-midi qui était celui de la garden-party offerte par les châtelains. Des rires s'élevaient sous les épaisses frondaisons qui baignaient dans l'or ardent de la lumière d'été. Hélène de Marges, vêtue de blanc, allait de l'un à l'autre, admirée de tous. Floriane dit à la petite cour masculine très empressée qui l'entourait :

– M<sup>me</sup> de Marges est vraiment idéale !

Un jeune officier s'exclama :

– C'est admirable d'entendre avouer cela par une jolie femme !

Elle riposta :

– Il y a des jolies femmes qui sont sincères, monsieur.

– Mais je m'en aperçois, mademoiselle. Et c'est pour elles un charme de plus.



Elle sourit, en effleurant d'un regard indolent ses admirateurs. Bruno ne se trouvait point parmi eux. Arrivé un peu en retard, il était venu la saluer, puis, la voyant ainsi entourée, il s'était écarté. Maintenant, il causait au milieu d'un groupe d'hommes – ou plutôt il jetait çà et là dans l'entretien quelques monosyllabes. Son attention, malgré lui, ne quittait pas cet autre groupe où, de temps à autre, cascadaient le rire délicieux de Floriane. Une sorte d'irritation montait en lui. Ces jeunes gens complimenteurs étaient de ceux dont elle lui avait dit naguère qu'ils l'ennuyaient. Cependant, elle ne faisait rien pour se soustraire à leurs hommages. Elle souriait, causait brillamment, les éblouissait tous par son charme subtil. Aujourd'hui, sa sœur et elle avaient quitté le demi-deuil. L'aînée portait une robe de voile blanc à grandes fleurs couleur d'émeraude. Sur ses cheveux ondulés, un petit chapeau de paille verte formait comme deux ailes qui se balançaient à chacun de ses mouvements. Elle était le point de mire de tous les regards et les invitées de M<sup>me</sup> de Marges ne se faisaient pas faute de critiquer cette toilette – d'autant mieux

qu'elle seyait admirablement à Floriane.

De la voir ainsi l'objet de l'attention générale, Bruno ressentait une souffrance aiguë. Il devinait les réflexions qui se faisaient et dont quelques-unes, d'ailleurs, étaient déjà parvenues à ses oreilles. Sa pensée se reportait vers les quinze jours qui venaient de s'écouler. Cinq fois, il était allé à la Hermellière, trois fois, il avait rencontré Floriane au prieuré. Quelles conversations charmantes, si élevées ! Quel échange de pensées tout intimes ! Il lui semblait voir, chaque jour, cette âme faire un pas vers la vérité. Il lui semblait qu'il la tenait, qu'il allait la conduire à Dieu. Elle lui disait : « Parlez encore ! Il m'est si doux de vous entendre ! » Elle l'écoutait avec une sorte de ferveur avide, qui éclairait ses yeux comme une flamme brûlante. Et lui sentait le zèle le dévorer un peu plus chaque jour. Cette âme, il la voulait. Quelle précieuse conquête elle serait !

Mais aujourd'hui, cette Floriane-là semblait s'être évanouie. Il n'avait plus devant les yeux qu'une coquette à la mise osée qui, tout à l'heure, l'avait à peine regardé lorsqu'il s'était incliné

devant elle. Mensonge, alors, sa prétendue lassitude de la vie mondaine ? Mensonge, ses aspirations vers une existence sérieuse, et son intérêt en apparence chaque jour plus vif pour les questions religieuses ? Mensonge aussi, tous ces mots, tous ces soupirs, toutes ces confidences ?... Tout, tout ? Elle n'avait vu là qu'un amusement de plus, un petit amusement de dilettante. Aujourd'hui, elle en était lasse. Avec un tranquille dédain, elle mettait Bruno de côté.

Il essayait de se dire : « Non, non, ce n'est pas possible ! Elle était vraiment sérieuse, quand elle me parlait ainsi. » Il se remémorait les heures passées près d'elle, dans l'intimité du petit salon où flottait le parfum de Floriane, ses jeux de physionomie, ses regards, ses sourires. De tout cela, qui l'endormait en une lente et progressive ivresse à chacune de ses rencontres avec Floriane, il se grisait de nouveau par le souvenir en la regardant, tandis que tout son être moral tressaillait sous l'étreinte d'une souffrance inconnue.

– Tu me parais bien distrait, mon cher ami !

lui dit Henry de Marges, tandis que tous deux, un peu plus tard, se trouvaient un instant seuls.

– Non... oui, c'est possible.

Le pénétrant regard d'Henry l'enveloppa.

– Qu'as-tu ?

– Mais rien.

Henry eut un geste qui signifiait : « Je n'en crois pas un mot. » Mais il n'insista pas. Bruno s'éloigna, alla errer sur les pelouses, arrêté par des amis, causant quelques minutes avec le même air absent et toujours regardant vers ce point où les ailes vertes s'agitaient doucement sur des cheveux fauves.

Il finit par aller s'asseoir près de sa mère, au moment où les domestiques circulaient avec les plateaux garnis de rafraîchissements. Elle ne lui demanda pas comme Henry de Marges : « Qu'as-tu ? », mais elle le regarda avec un émoi voilé.

– C'est charmant, toutes ces toilettes élégantes au milieu de cette verdure, dit-elle.

– Tout à fait charmant.

Le silence tomba entre eux. Trop de pensées occupaient leur cœur ; les phrases banales mouraient avant d'avoir été prononcées. M<sup>me</sup> Fervièrès gardait pourtant son air de sérénité lumineuse. Entre ses doigts, elle froissait doucement un fin mouchoir brodé. C'était le seul signe de son émotion cachée.

Henry venait de se rapprocher du groupe qui entourait Floriane. Celle-ci l'appela, et ils causèrent pendant quelques instants. La physionomie de M<sup>lle</sup> Jarlier témoignait d'un intérêt très vif. Elle se leva tout à coup avec un geste qui voulait dire : « Allons. » En compagnie du châtelain, elle s'éloigna vers une allée du parc.

– M. de Marges va sans doute montrer à M<sup>lle</sup> Jarlier le petit lac des Fées, dit M<sup>me</sup> Fervièrès.

Bruno murmura :

– Sans doute.

Il suivait des yeux les deux silhouettes élégantes qui se mouvaient dans la lumière ombrée. La robe blanche fleurie de vert ondulait en plis harmonieux au rythme lent de la marche.

Les ailes vertes, à cette distance, prenaient des tons plus doux près de l'or ardent des cheveux. Floriane et M. de Marges causaient. À tout instant, Henry, plus grand que sa compagne, penchait vers elle sa taille souple. Ou bien la jeune fille levait la tête, et alors son profil apparaissait pendant quelques secondes, avec sa bouche attentive et l'ombre des cils autour de l'œil.

Bruno les regardait et ne voyait plus qu'eux. Une amertume irritée s'insinuait en lui. Il songeait : « C'est à moi qu'elle aurait dû demander de lui montrer le lac. C'est moi qui lui en ai conté la légende, l'autre jour. Mais non, elle aime mieux avoir pour cicérone le comte de Marges, ce grand seigneur très séduisant. »

Jamais de telles pensées n'étaient venues à l'esprit de Bruno. Il avait trop l'habitude de surveiller sa conscience pour ne pas se reprendre aussitôt et s'émouvoir de pareil écart. Avec stupéfaction, il se demanda : « Pourquoi ce mécontentement contre elle, contre lui ? Il est très naturel qu'Henry, le maître de maison, montre à

une invitée son domaine, et M<sup>lle</sup> Jarlier devait s'adresser à lui plutôt qu'à un autre, sachant qu'un propriétaire est toujours flatté de l'attention apportée par ses hôtes à ce qui lui appartient. »

Sous un bosquet, des musiciens préludaient à un air de danse. Une sauterie s'organisait. Louis passa, ayant à son bras sa fiancée. Il souriait. La même joie tranquille était sur son front et dans les yeux sérieux de Marthe.

Bruno ne dansait pas. D'un regard vague, il suivait les couples qui se formaient. Sa pensée se trouvait ailleurs. Elle cherchait la signification du malaise dont son âme était atteinte depuis un moment.

M. de Marges et Floriane reparurent dans l'allée. Ils marchaient lentement en causant toujours. La courte promenade avait fait monter une teinte très rosée aux joues de Floriane. Henry semblait fort gai, et il avait ce fin sourire qui charmait sur sa physionomie souvent un peu froide à l'égard des étrangers. En arrivant près des autres couples, Floriane prit le bras du jeune châtelain et tous deux se mêlèrent à la danse.

Bruno ne les quittait pas des yeux. Avec une attention avide, il constatait leur grâce, leur souplesse élégante. Jamais les dons physiques d'Henry de Marges ne l'avaient frappé comme aujourd'hui. Évidemment, Floriane s'enorgueillissait d'avoir un tel cavalier. Lui ne pouvait qu'apprécier le charme de cette intelligence féminine, en dépit du genre un peu trop libre de M<sup>lle</sup> Jarlier qu'il désapprouvait fort.

Ils passèrent un moment tout près de M<sup>me</sup> Fervièrès et de Bruno. Un rayon de soleil fit étinceler les opales qui entouraient le cou de Floriane. Bruno ferma un instant les paupières. Le doux éclat des pierres l'avait-il ébloui ? Ou bien le regard brillant qui s'était glissé, fugitivement, entre les cils légers ? Ou encore le sourire énigmatique des lèvres rouges ?

Un frémissement courut en lui. Il se demanda : « Qu'ai-je donc ? » Et il se leva, sans s'apercevoir que sa mère le regardait. Il fallait qu'il remuât, qu'il secouât ses nerfs tendus.

– Je vais marcher un peu, dit-il.

– Oui, c'est cela. Va, mon enfant.



M<sup>me</sup> Fervières le regarda s'éloigner. De multiples petits plis se formaient autour de ses yeux, qui étaient tristes et inquiets. La vieille M<sup>me</sup> Augé, assise près d'elle, lui parla, et elle répondit d'une voix tranquille, en froissant toujours légèrement le mouchoir brodé. Elle souriait, mais des lèvres seulement, et en s'y obligeant. Toute sa pensée était ailleurs.

Au passage, le D<sup>r</sup> Harte prit le bras de Bruno.

– Moi, j'en ai trop.

Le docteur le regarda d'un air amusé.

– Vous dites ça avec une conviction !  
Décidément, vous n'êtes pas mondain !

– Pas du tout. C'est stupide, toutes ces fêtes, et j'allais précisément m'égarer un peu dans le parc.

– Eh bien, égarons-nous de compagnie, voulez-vous ?

Bruno acquiesça avec empressement. Il aimait mieux ne pas être seul avec ses pensées, s'étourdir dans la conversation, remettre à plus tard l'examen qu'il savait inéluctable – l'examen de son âme troublée où tant d'impressions

étranges s'étaient heurtées cet après-midi.

Quand ils revinrent, après une longue flânerie sous les futaies caressées par la lumière qui se mourait, les hôtes de Varlaumont commençaient de prendre congé. Floriane riait au milieu d'un groupe de jeunesse. Elle offrait toute la vivante blancheur de son visage à la clarté du soir et à la brise rafraîchie qui apportait les parfums des jardins. En apercevant Bruno, elle vint à lui, de cette allure à la fois nonchalante et décidée qui lui était particulière.

– Vous faites le beau ténébreux ? dit-elle avec un léger sourire d'ironie.

Il se raidit contre l'émotion frémissante qu'il sentait venir et riposta avec un peu de sécheresse :

– Aucunement, mademoiselle. Mais les amusements mondains ne sont guère mon fait et je leur ai préféré une promenade dans ce parc superbe, dont je ne me lasse pas.

– Superbe, en effet. M. de Marges m'a montré ce lac dont vous m'avez conté la légende. Nous

avons beaucoup parlé de vous. Il m'a appris que vous deviez ce nom de Bruno, qui me semble si délicieusement vieillot, à un frère de M. Fervièrès, un Chartreux. Aucun ne vous siérait mieux. Vous êtes presque un moine laïque.

Elle parlait d'un ton sérieux. Mais l'éclat de ses yeux s'avivait d'une lueur d'ironie très douce. Bruno eut un frisson intérieur. Il abaissait un peu ses paupières, comme tout à l'heure, en ripostant d'un ton qu'il essayait de rendre indifférent :

– Vous exagérez. Mais je voudrais que vous disiez vrai.

Elle eut un rire bas et doux, qui entrouvrit à peine ses lèvres. Sur la blancheur palpitante de son cou, le reflet bleuâtre des opales glissa. Elle leva lentement la main et la posa sur le bras de Bruno.

– Moi, je ne le voudrais pas, car vous trouveriez peut-être trop profanes nos charmantes séances de musique et nos causeries. Vous viendrez un de ces jours ?

Il répondit machinalement :

– Je ne sais.

Ses paupières se soulevaient malgré lui. Il eut un nouveau frisson en rencontrant le regard brillant de Floriane.

– Comment, vous ne savez ? Mais je vous veux ! Nous avons des morceaux à déchiffrer. Je compte sur vous, monsieur Bruno.

Sa main s'appuyait un peu plus, doucement. Elle était brûlante sous le gant clair et Bruno eut l'impression que cette chaleur, pénétrant à travers la manche de son vêtement, s'insinuait dans ses veines, jusqu'à son cœur.

Floriane répéta avec un sourire pensif :

– Monsieur Bruno... J'aime vous appeler ainsi. J'aime ce nom. Je ne voudrais pas que vous en eussiez un autre.

Son regard n'était plus qu'une caresse. Bruno y perdit le sien pendant quelques secondes, avec enivrement, en répondant d'un ton machinal :

– Mais oui, j'irai à la Hermellière, naturellement.

Une pression très longue de la main fine le

remercia.

– Vous êtes le plus charmant des amis. À bientôt.

Elle s'éloigna pour rejoindre sa sœur qui, rouge et animée tout à l'heure, semblait maintenant ne plus pouvoir se soutenir. Leurs parents et elles prirent aussitôt congé des châtelains. Bientôt, ceux-ci se trouvèrent seuls avec quelques intimes, parmi lesquels les Fervièrès qu'ils retenaient à dîner, M<sup>me</sup> de Marges se rapprocha de M<sup>me</sup> Fervièrès, elles causèrent ensemble un instant, puis Henry les rejoignit, échangea quelques mots avec elles. Bruno s'était assis près de son frère et de Marthe Loberel et les écoutait d'un air distrait, en prenant part à la conversation seulement par une phrase jetée çà et là. Il essayait de s'intéresser à leurs propos pour ne pas sentir ce malaise qui augmentait, qui faisait battre fébrilement ses artères, comme à la menace d'un péril.

Henry se rapprocha et prit une chaise près des jeunes gens.

– Eh bien, était-ce réussi ?

– Tout à fait, dit Marthe. M<sup>me</sup> de Marges et vous, monsieur, avez une si charmante façon de recevoir ! Personne ne sait exercer l’hospitalité comme à Varlaumont.

Louis ajouta :

– C’est mon avis, c’est celui de tous. M. Jarlier me le disait aussi tout à l’heure.

– Voilà des voisins que je me serais dispensé d’inviter, si j’avais pu.

– Oui, le père est déplaisant et les jeunes filles d’allures trop libres, fort coquettes en outre, la cadette surtout.

– Surtout ? Tu crois, mon cher ? Oui, elle l’est peut-être davantage en apparence : elle est surtout plus folle, plus inconséquente, très mal élevée en un mot. Mais l’aînée est infiniment plus dangereuse. J’ai voulu l’étudier un peu ; c’est pourquoi je lui ai offert de la conduire jusqu’au lac. Nous avons causé. Elle est fort intelligente, elle doit être sérieuse quand elle le veut, elle a certainement une volonté très ferme, qui sait mettre tout en jeu pour atteindre son but. Le jour

où cette femme-là aura une ambition, ou une passion, rien ne la retiendra. Et elle possède tous les signes de la plus terrible coquetterie – celle qui se cache.

Le jour, en mourant, devenait très rose. La robe blanche de M<sup>me</sup> de Marges prenait des tons d'aurore, le teint mat de M<sup>me</sup> Fervièrès s'éclairait d'un reflet pourpré. Les yeux couleur de noisette, inquiets et tendres, revenaient sans cesse à Bruno. La mère n'entendait pas les paroles échangées, mais elle songeait : « Que disent-ils en ce moment ? M. de Marges parle-t-il d'« elle » ? Bruno change de visage. Il regarde M. de Marges. Il va parler... Que dit-il ? »

Aux derniers mots d'Henry, Bruno avait légèrement rougi. Il riposta avec une sorte de véhémence :

– En vérité, je ne te reconnais plus ! Tu n'es pas coutumier de jugements semblables. Et ici, le fait est d'autant plus surprenant qu'il s'agit d'une jeune fille des plus honorables. Rien, dans sa conduite, ne peut autoriser une accusation portée à ce degré. Qu'elle soit un peu coquette, c'est

possible. Son éducation, son milieu seuls doivent en être cause, car par ailleurs sa nature est sérieuse, sincère, très attirée vers les idées nobles et les sentiments élevés. Elle est, de toute façon, une femme remarquable. Je puis te l'affirmer, car je la connais maintenant.

Henry dit tranquillement :

– Non, tu ne la connais pas.

Il regardait son ami de cet air ferme et réfléchi qu'il prenait aux heures graves de la vie. Et il ajouta, prévenant le geste de protestation déjà esquissé par Bruno :

– Tu n'es pas fait pour connaître les femmes – ce genre de femmes-là. Un ancien aurait dit d'elles qu'elles sont issues de l'union du sphinx et de la sirène. Cela les dépeindrait assez bien. Toi, tu as toujours fui le monde, tu les ignores. Je crois que ceci est un danger pour qui n'est pas destiné à vivre dans la solitude d'un cloître. Il est bon d'être averti du péril, pour s'en défier.

Sur le teint de Bruno, la rougeur s'accroissait pendant quelques secondes. Une poussée



d'émotion charria fortement le sang dans ses artères et fit trembler ses mains. Il dit d'une voix légèrement enrouée :

– Je crois que tu te trompes sur elle.

Le sang s'était déjà retiré de son visage, qui semblait maintenant très pâle. Il ne se mêla plus à la conversation et, pendant le dîner, fit effort pour prononcer quelques mots, pour avaler quelques bouchées des mets présentés par les domestiques. Dès que les châtelains et leurs hôtes furent passés au salon ou se furent dispersés sur la terrasse et aux alentours du château, il se glissa au-dehors et se perdit dans une allée.

Un peu de vent s'élevait. Les feuillages s'agitaient avec un bruit léger, comme un froissement de soie. Une lueur incertaine permettait de se diriger dans la nuit mais n'atteignait pas jusqu'au fond des bosquets, qui restaient obscurs.

Bruno s'arrêta à un petit rond-point et s'assit sur un des bancs placés là. Il courba son buste, posa ses coudes sur ses genoux et couvrit de ses mains son visage qui brûlait. Alors il se mit en

face de la vérité entrevue tout à l'heure, quand Henry avait parlé. Un frisson d'ivresse fit vibrer tout son être. Il murmura :

– Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !

Et un effroi l'étreignit – l'effroi de l'amour qu'il avait ignoré jusqu'ici et qu'il découvrait tout à coup dans son cœur vierge, dont il avait fait à Dieu le don implicite.

## VIII

La semaine qui suivit fut particulièrement chaude et belle. Bruno fit deux longues excursions avec les jeunes gens dont il s'occupait et le reste du temps s'absorba dans le travail, avec une fébrilité jusqu'alors inconnue de lui. Il ne voulait pas penser. Son cœur troublé réclamait le silence de la solitude intérieure, où Dieu seul devait avoir accès.

Il ne retournait pas à la Hermellière et avait décidé de trouver un prétexte quelconque pour éviter de paraître à la soirée donnée par sa mère, huit jours après la réunion de Varlaumont. Il ne fallait pas qu'il « la » revît avant que son âme fût affermie, au sortir de cette crise morale.

Mais la vision troublante, chassée presque facilement les premiers jours, revenait plus fréquente. Tel passage de l'œuvre en voie d'exécution avait été soumis au jugement de

Floriane ; telle idée avait été discutée avec elle. Quand les senteurs de l'été entraient par la fenêtre ouverte, il pensait involontairement au parfum pénétrant si souvent respiré près d'elle. Alors il revivait les heures douces, occupées à lui parler, à l'entendre, à la regarder. L'ivresse s'insinuait en lui, sans qu'il s'en doutât, au cours de ces causeries intimes dont le fond sérieux lui voilait le danger.

Il songea un jour : « Je l'aurais peut-être amenée à Dieu, si j'avais pu continuer. Quoi qu'en dise Henry, je la crois sincère et d'âme élevée. Puis elle m'écoutait si bien ! »

Il souffrait, sans vouloir regarder en face sa souffrance et la confier à ceux qui l'aimaient. Son abandon habituel à l'égard de sa mère, de l'abbé Rivors, du vieux curé de Sainte-Cécile, son confesseur, faisait cette fois défaut. Il retardait l'heure où il lui faudrait rendre compte de cette surprise du cœur et dire : « J'ai péché par présomption. Je me croyais fort, j'ai négligé les avertissements de nos saints Livres. » Cependant il sentait que cet aveu seul lui donnerait la paix,

en dissipant le fantôme enchanteur.

Le regard clairvoyant de la mère lisait dans l'âme de Bruno. Elle la connaissait bien, cette âme claire et vibrante, façonnée par elle à la vertu, fervente, agissante – et orgueilleuse. Oui, subtilement orgueilleuse. Une femme était venue, qui l'avait lentement grisée de mots flatteurs, de sourires, de charme enjôleur. M<sup>me</sup> Fervièrès avait suivi la marche de cet amour, presque jour par jour, dans les yeux de son fils – cette dernière semaine surtout. Alors elle avait fait part de ses alarmes à l'abbé Rivors et à Henry de Marges. Celui-ci avait dit : « Je m'en doutais. Mais je me charge de lui ouvrir les yeux. S'il voit le péril, il le fuira. »

C'était fait. M<sup>me</sup> Fervièrès avait espéré qu'alors Bruno se confierait à elle, chercherait une aide contre lui-même dans cette affection maternelle pour laquelle, jusqu'ici, il n'avait jamais eu rien de caché. Mais il se taisait. Il ne livrait pas à sa mère le secret surpris par elle le soir où, ayant rencontré Floriane au prieuré, pour la première fois, il rentrait encore ébloui de la

clarté brûlante de son regard.

M<sup>me</sup> Fervières renferma au plus intime de son cœur la souffrance causée par ce manque de confiance, venant du fils aimé qui lui avait dit un jour – il y avait si peu de temps cependant ! – « Vous êtes ma seconde conscience. » À peine une légère altération du visage, un reflet de mélancolie dans les yeux eussent-ils pu dénoncer son chagrin à un œil très observateur. Louis s'en aperçut, mais ne dit rien. Lui aussi avait compris ce qui se passait chez son frère. Néanmoins sa nature très sérieuse, capable d'un grand dévouement mais un peu fermée, un peu froide dans les détails de chaque jour, répugnait à provoquer des confidences que lui n'aurait pas faites volontiers, même à son frère. D'ailleurs, ayant toujours eu le cœur très calme, il jugeait que ce n'était là qu'un nuage sur celui de Bruno – nuage que la piété fervente de son cadet suffirait à dissiper très vite.

M<sup>me</sup> Fervières se trouvait en médiocres dispositions pour s'occuper des préparatifs de cette soirée, offerte chaque année pour son

anniversaire de mariage. C'était une tradition à laquelle tenait M. Fervières. Jusqu'ici, bien que sa femme n'aimât pas le monde, il lui en avait peu coûté de satisfaire ce désir. Pour la première fois, l'obligation lui parut très lourde. Mais elle s'y plia avec son tranquille courage habituel, en pensant seulement avec effroi qu'il lui faudrait inviter les habitants de la Hermellière et que Floriane viendrait, certainement.

Deux jours avant la soirée, Bruno, ayant trouvé enfin le prétexte cherché pour ne pas y assister, vint s'asseoir à table avec l'intention d'en avertir ses parents. Près de lui, M<sup>me</sup> Fervières déployait sa serviette avec des gestes lents de personne distraite. Son mari demanda :

– Où est Claire ?

– Elle vient de rentrer et change de robe, mon ami. Je l'avais chargée, en revenant de Varlaumont, de s'arrêter à la Hermellière pour prendre des nouvelles de M<sup>lle</sup> Ismène. Ces dames l'ont un peu retenue et elle est en retard.

– Elle est encore malade, cette petite follasse ?

– Oui, très malade même. Ce matin, j’ai reçu un mot de l’aînée, m’informant que sa mère ni elle ne pourront assister à notre soirée. C’est pourquoi, empêchée d’aller moi-même aujourd’hui à la Hermellière, j’ai envoyé Claire.

– Ah ! ah ! nous n’aurons pas la belle Floriane ? Eh bien, je n’en suis pas fâché. Ce genre-là n’est pas celui de nos relations habituelles. Quant au père, il me déplait fortement.

M<sup>me</sup> Fervières eut un fugitif regard vers son fils. Bruno avalait son potage par petites gorgées et semblait indifférent à ce qui se disait. Mais il pensait : « Inutile de rien prétexter, puisqu’elle ne sera pas là. »

Le surlendemain il était debout près de son père et de Louis, recevant avec eux les invités, s’occupant du bien-être de tous avec la courtoisie tranquille qui augmentait le charme de sa personne.

– Mon cher Bruno, conduisez-moi dans un endroit où l’on ne danse pas, lui demanda M<sup>me</sup> Augé.



– Dans le petit salon, voulez-vous, madame ?  
Vous y serez très bien.

Avec la vieille dame à son bras, il gagna la pièce discrètement éclairée où les sièges restaient disposés pour la causerie intime. M<sup>me</sup> Augé le retint longuement. Elle l’avait vu naître et le tenait en grande affection. Bruno, de son côté, appréciait sa bonté, son esprit teinté d’originalité amusante et son dévouement à toutes les misères. Il s’attarda donc avec elle. Quand, à regret, il quitta le petit salon, on dansait depuis un long moment dans la pièce voisine et jusque dans la salle de billard.

Quelques personnes arrivaient cependant encore. M<sup>me</sup> Fervières, debout, serrait la main de nouveaux venus. Ses lèvres avaient un léger tremblement nerveux qui s’accentua lorsqu’elle vit Bruno s’arrêter, changer un peu de visage en apercevant Floriane près de son père.

Il s’avança, s’inclina devant elle et prit sans la serrer la main qu’elle lui tendait.

– Nous ne vous attendions pas... nous n’espérions pas vous voir ce soir...

– Ismène va un peu mieux depuis ce matin. Elle a voulu absolument que nous venions et, craignant de provoquer un retour de fièvre en refusant d'accéder à sa fantaisie, nous avons décidé, mon père et moi, de faire chez vous une courte apparition. (Elle s'interrompt un moment et ajouta ) : Je vous ai attendu toute la semaine.

Le reproche du regard était doux comme un frôlement de fleur. Bruno se troubla en balbutiant l'excuse préparée :

– J'ai eu d'absorbantes occupations que je ne prévoyais pas. Il m'a été impossible... Croyez à tous mes regrets.

Elle sourit, eut un petit signe des yeux qui signifiait : « Nous en reparlerons. » Claire venait vers elle. Toutes deux s'éloignèrent et Bruno alla se réfugier dans le bureau de son père transformé en fumoir.

Des joueurs entouraient les tables de bridge. Le D<sup>r</sup> Harte, qui se levait, demanda :

– Voulez-vous ma place, Bruno ?

Il accepta. Dans les combinaisons du jeu, sa

pensée ne s'évaderait pas si facilement. Mais il était piètre joueur et son père, qu'il avait comme partenaire, finit par lui dire avec impatience :

– Mon cher, tu as ce soir ta brume de poète dans les yeux. C'est une mauvaise disposition pour bridger un peu convenablement. Tu viens de faire une faute colossale !

Bruno s'excusa et peu après quitta le jeu. En entrant dans la salle de billard, il vit Floriane assise un peu à l'écart, causant sans entrain avec deux jeunes femmes. Elle ne dansait pas ce soir. À toutes les invitations, elle répondait : « Non, merci, pas aujourd'hui. Je suis encore inquiète pour ma sœur. D'ailleurs, nous allons partir bientôt. » Sa physionomie restait sérieuse, un peu pensive. Elle était vêtue plus simplement que de coutume, d'une robe blanche à l'aspect chatoyant, et ne portait aucun bijou. Ainsi, elle paraissait plus jeune et d'un charme plus discret.

D'un geste léger, elle appela Bruno.

– Êtes-vous occupé ?

– Mais... non, mademoiselle.

– Alors, accompagnez-moi donc dans le jardin. J'étouffe ici !

Il eut un imperceptible tressaillement.

– Mais... il fait frais, ce soir, vous auriez froid...

– Oh ! je ne crains rien. Allez me chercher mon écharpe dans l'antichambre, voulez-vous ? Une écharpe de voile rose brodée de fleurs d'argent.

Il s'éloigna en songeant avec angoisse : « Comment refuser ? Impossible. » Mais il savait, au trouble de son cœur, qu'il allait vers le danger.

En revenant, avec l'écharpe entre ses mains, il croisa Henry de Marges. Celui-ci l'arrêta :

– Où vas-tu, Bruno ?

– Porter ceci à M<sup>lle</sup> Jarlier qui désire sortir dans le jardin.

Henry posa sa main sur le bras de Bruno, en le regardant en face :

– Prends garde, mon ami !

Bruno rougit. Un sursaut d'amour-propre

blessé le secoua. Il dit sèchement :

– Je ne suis pas un enfant. Je sais ce que je dois faire.

Il s'écarta d'Henry et entra dans la salle de billard. À sa vue, Floriane se leva. Elle prit l'écharpe, l'enroula lentement autour de ses épaules dont la blancheur se voila d'un reflet rose.

– Allons, dit-elle, en prenant le bras de Bruno.

Par une des portes-fenêtres ils sortirent dans le jardin éclairé de lanternes multicolores. Quelques couples, désireux aussi de fuir la chaleur des salons, les y avaient précédés. Floriane dit :

– Allons plus loin. Nous serons mieux.

Ils gagnèrent le berceau de clématites. Là, Claire avait disposé seulement quelques lanternes rouges. Cette lumière, mêlée à un rayon de lune qui en atténuait la nuance vive, produisait un effet charmant.

– Comme nous serons bien ici ! dit la voix basse de Floriane.

Elle s'assit sur un banc, tout au fond du

berceau. La lumière ici arrivait comme un reflet. Bruno, debout devant Floriane, murmura :

– Vous avez l’air d’une apparition presque irréaliste, dans cette clarté de songe. Vous êtes toute blanche ; vos cheveux même ont des teintes adoucies, des teintes de clair de lune un peu rose.

– Ô poète !

Elle eut ce rire léger, si doux, qu’il avait entendu ici pour la première fois. Un long moment, elle resta silencieuse, les yeux levés sur Bruno, souriante et se laissant contempler. Puis elle étendit la main vers la place libre près d’elle, sur le banc.

– Asseyez-vous là. Je voudrais vous parler.

Il obéit. Une joie grisante et l’effroi de ressentir tant de trouble se combinaient en lui, enserraient son cœur d’une étreinte dont il n’aurait su dire si elle était d’une douleur ou une allégresse.

– Maintenant, regardez-moi, monsieur Bruno... là, bien en face, et dites-moi pourquoi vous n’êtes pas venu cette semaine ?

Il essaya de détourner son regard, en répliquant d'une voix changée :

– Mais je vous l'ai dit, mademoiselle... mes occupations...

– Non, ne répétez pas cela. Ne changez rien à vos belles habitudes de sincérité. Vos occupations n'étaient pas plus nombreuses que les semaines précédentes : mais vous avez cru découvrir à Varlaumont une Floriane autre que celle d'ont l'âme s'était ouverte à vous – une Floriane coquette, qui vous a déplu. Et vous vous êtes détourné d'elle.

– Mademoiselle !

– Laissez-moi parler. Je veux qu'il n'existe aucun malentendu entre nous et je vais être très franche. Coquette, je l'ai été avant de vous connaître, comme le sont les jeunes filles très mondaines, élevées, ainsi que je le fus, sans autre guide moral qu'une certaine honnêteté de principes, suffisante parfois pour éviter de graves faux pas, mais non pour donner à toute la vie cette belle dignité dont vous me parliez un jour, au sujet de votre mère. Je vous ai vu, j'ai causé

avec vous et le désir imprécis de quelque chose de plus parfait, de meilleur que je portais en moi sous des dehors frivoles s'est nettement révélé. Ma vie antérieure s'est déroulée à mes yeux, avec ses petitesesses, ses inutilités, son vaniteux besoin d'hommages. Vous m'avez dévoilé ma misère, vous m'avez entrouvert la porte de l'Éden. Conduite par vous, j'étais prête à y pénétrer. Puis, l'autre jour, à Varlaumont, je ne sais quel esprit infernal m'a soufflé un retour à ces habitudes que je croyais si bien vaincues par votre influence. J'ai été coquette... un peu. Et vous m'avez méprisée. Vous vous êtes dit : « Elle n'est pas la femme que je croyais. »

La main de Bruno saisit celle de Floriane et l'étreignit :

– Oh ! si si, vous l'êtes !... Pour me dire cela si simplement, avec cette franchise ravissante ! Je vous ai méprisée, moi ? Oh ! non ! Mais j'ai souffert. Vous me faisiez tomber du haut de mon rêve – mon beau rêve.

– Lequel ?

D'un mouvement à peine perceptible, elle se



rapprochait de lui. Le voile rose ondula et les fleurs d'argent glissèrent avec un scintillement d'étoiles.

Il dit très bas :

– Celui de vous amener à ma croyance.

Il sentit tressaillir dans sa main celle de Floriane.

– C'est cela que vous vouliez ? Oui, vous l'auriez pu. Au contact de votre âme fervente, la mienne s'épanouissait déjà. Je suis si lasse parfois ! J'ai soif de bonheur. Et je vous ai connu. Vous portiez la joie sur votre front – la joie que je rêvais, qui n'est pas celle du monde où j'ai vécu jusqu'ici. Vous m'avez parlé de vos croyances ; vous m'avez dit : « Si vous saviez ! Je suis si heureux ! » Je vous ai écouté, j'étais chaque jour un peu plus captivée. Je comprenais que si vous le vouliez je me ferais votre disciple. Puis, tout à coup, vous m'avez abandonnée. Pendant ces huit jours où je ne vous ai pas vu, ni entendu, j'ai eu l'impression d'être à jamais perdue dans quelque solitude aride. Vous m'aviez montré un coin de ciel, vous m'aviez abreuvée d'un peu d'eau

vive... et vous vous retiriez en me laissant à ma détresse.

Elle parlait lentement. Sa voix avait des inflexions profondes, d'une douceur veloutée, qui se brisaient parfois. Sa main tremblait dans les mains de Bruno et sous les cils à demi baissés, l'éclat de son regard paraissait tel qu'il devait être celui des larmes.

Bruno, ahuri par l'émotion, balbutia :

– Mademoiselle ! Mais non, je ne me retire pas. Je suis toujours prêt à vous aider... Je suis trop heureux, au contraire...

– Que c'est bon à vous de me le dire !

Les cils se soulevaient tout à fait et Bruno vit qu'il ne s'était pas trompé, que des larmes emplissaient bien les yeux de Floriane.

– C'est moi qui vous fais pleurer ? Oh ! Mademoiselle !

Des lèvres et des yeux, Floriane sourit, et ce fut comme un subit lever d'aurore sur une brume légère.

– Qu'importe ! C'est passé maintenant

puisque vous me restez. Sans vous, je me sens faible, et si malheureuse ! Quand je pense qu'il faudra, cet hiver, ne plus nous voir pendant de longs mois ! Que vais-je devenir ? Vous êtes maintenant ma conscience, Bruno. C'est dans vos yeux que je lis ce qui est bien et ce qui est mal. Quand je ne vous aurai plus, où chercherai-je ma voie ?

De légers frémissements couraient sur son visage levé vers Bruno, ses yeux brûlaient d'angoisse passionnée. Elle répéta, avec un sanglot étouffé :

– Quand je ne vous aurai plus !

Sa tête s'inclina un peu sur l'épaule de Bruno, ses cheveux frôlèrent la joue du jeune homme. Lui, enivré, fou d'amour et de compassion, murmura ardemment :

– Mais vous m'aurez toujours, si vous le voulez !

Elle releva un peu la tête et le regarda avec ravissement.

– Bruno, est-ce vrai ? Vous m'aimez ? Oh !

oui, je le vois dans vos yeux. Et moi... moi, je n'aurais pu vivre sans vous !

Elle pencha de nouveau la tête et offrit son visage aux lèvres de Bruno. En donnant ce premier baiser d'amour, il eut un long frisson. Dans une vision fugitive, il revit tout son passé, les promesses faites, le don offert. Il venait de se reprendre, de préférer une créature à Dieu. Au contact de cette fraîcheur de fleur, ses lèvres brûlèrent. Il essaya de s'écarter. Floriane demanda :

– Qu'avez-vous ?

Elle le regardait avec une tendresse extasiée. Il la sentait toute palpitante de bonheur et toute à lui. La joie enivrante rentra en son cœur. Il pensa : « Elle m'aime. Je la convertirai. Rien n'est plus magnifique que de sauver une âme. »

– Qu'avez-vous, mon bien-aimé ? redit Floriane.

– Je suis heureux. Je vous aime.

– Dites-le-moi encore ! Dites-le-moi toujours !

Il répéta :

– Je vous aime.

Les sons du petit orchestre arrivaient à eux très indistincts. Le silence les environnait. Dans leur enveloppe rouge, les lumières vacillaient et répandaient des clartés mobiles sur Bruno, sur Floriane, dont la robe blanche se teintait fugitivement de pourpre claire.

– Vous souvenez-vous de notre première rencontre au prieuré, Bruno ? Vous m’avez parlé des moines avec tant d’éloquence chaleureuse, qu’à dater de ce jour-là, je les ai aimés.

– Vous acceptez d’apprendre à connaître et à pratiquer notre religion, Floriane ?

– Oui, mon ami chéri. De vous j’accepterai tout. Mais je ne veux que vous comme maître.

Elle lui sourit. Puis elle demanda, sur un ton d’inquiétude très tendre :

– Vous n’aurez plus peur que je sois encore coquette ? Je ne le serai plus... que pour vous.

– Non, non, ma bien-aimée, je n’aurai plus peur ! J’ai confiance en vous. Je ferai de vous une chrétienne fervente, comme ma mère.

– Comme votre mère... Oui, c'est cela.

Elle sourit encore, en le regardant avec une raillerie caressante dont il ne s'aperçut pas.

– Maintenant, il faut retourner là-bas. Je ne veux pas me retarder, à cause d'Ismène, et il va me falloir un certain temps avant d'enlever mon père à son bridge.

– Demain, je parlerai à mes parents, et ils iront demander votre main pour moi, Floriane.

Elle se leva lentement, en ramenant sur ses épaules l'écharpe qui glissait. Sa robe bruissa et ondula autour d'elle dans la lumière rose. Ses cheveux redevinrent fauves, presque ardents. Elle dit à mi-voix, d'un ton de regret frémissant :

– Quel dommage ! Nous étions si bien ici !

– Si bien ! répéta Bruno.

Il lui prit la main et se pencha pour mettre un baiser sur ses cheveux.

– Vous êtes délicieux, Bruno !

– Et vous, ma Floriane !

– Eh bien, admirez-moi. Je suis votre fiancée,

c'est permis. Et j'aime beaucoup qu'on m'admire... quand c'est vous.

Il murmura :

– Vous m'éblouissez !

Elle eut un fin sourire de triomphe. En passant son bras sous celui de Bruno, elle riposta :

– Alors, fermez les yeux. Je vous conduirai.

– J'aime mieux vous regarder.

– Soit, mais je vous conduirai quand même. Un homme ébloui ne trouve pas son chemin.

Ils revinrent à pas très lents, presque sans parler. Bruno avait l'impression de vivre un rêve – un rêve d'angoissantes délices. La main de Floriane pressait doucement son bras, le parfum qui s'exhalait au moindre mouvement de la jeune fille l'étourdissait en dépit de la fraîcheur de l'air, le bruissement de sa robe communiquait à ses nerfs une vibration singulière. Quelque chose était changé en lui. Il pensa tout à coup : « J'étais un être d'exception. J'ignorais l'amour. Maintenant, je suis comme les autres. »

Il baissa un peu le front, avec la sensation de

subir une déchéance, de perdre une couronne.

Comme ils atteignaient les portes-fenêtres ouvertes et éclairées, Floriane s'arrêta.

– Nous nous reverrons demain, n'est-ce pas, Bruno ?

– Oui. Au prieuré ?

– Non. Retrouvons-nous plutôt à Sainte-Cécile. J'y suis allée déjà, mais je voudrais que vous, qui en connaissez toutes les pierres, me la montriez dans ses détails.

– Très volontiers ! Ce sera un bonheur pour moi.

– À 5 heures, voulez-vous ?

– C'est cela. Nous prierons ensemble, Floriane.

– Je ne sais pas. Mais vous priez pour moi.

– Je vous apprendrai.

– Mon Bruno !

Une joie soudaine affluait en lui. L'angoisse disparut. Il ne vit plus – il ne voulut plus voir que la conquête de cette âme, la réponse à ses rêves



d'apostolat. Demain, sous les voûtes de Sainte-Cécile, il dirait à Dieu : « Voilà ma fiancée. Voilà celle que j'amènerai à la vérité. »

Dans le grand salon, M<sup>me</sup> Fervièrès causait, s'occupait de tous. Mais une ombre était sur ses yeux. À la vue de son fils et de Floriane, elle s'interrompit pendant quelques secondes au milieu d'une phrase et regarda Bruno, rapidement. Puis elle reprit sa phrase. Mais sa voix avait une note nouvelle, un peu sourde, et des petits plis de souffrance se formèrent autour de ses yeux.

Quand, très tard, tous les hôtes eurent disparu, les trois jeunes gens vinrent à leur mère et lui souhaitèrent le bonsoir. Bruno, le dernier, s'inclina en offrant son front, comme de coutume. Elle dit : « Non, embrasse-moi, toi. » Leurs regards se rencontrèrent. Celui de Bruno se troubla. Le jeune homme obéit, et elle sentit ses lèvres frémir en se posant sur son visage. Le parfum de Floriane, ce parfum léger que ses mains, sa robe, ses cheveux avaient laissé sur les mains et le vêtement de Bruno, monta aux

narines de sa mère. M<sup>me</sup> Fervières s'écarta un peu et dit :

– Bonsoir, mon enfant.

Elle le regarda s'éloigner. Une douleur immense et calme descendait en elle. L'âme de son fils n'était plus le clair sanctuaire qu'elle aimait contempler avec son tendre respect de mère et de croyante. Ainsi que lui tout à l'heure, elle pensa : « C'est fini. Il est maintenant comme les autres. » Et elle pleura sur le rêve évanoui, sur Bruno se donnant à l'amour humain, lui que Dieu appelait à son service le plus intime. Car avant qu'il connût Floriane, elle avait deviné son attrait vers le sacerdoce et compris que Dieu demandait, pour être toute à lui, l'âme fervente de son enfant.

## IX

M<sup>me</sup> Fervières déjeunait au retour de la messe quand Bruno entra et vint lui baiser la main comme chaque matin. Le coup d'œil maternel vit la fatigue des traits, le cerne inaccoutumé sous les yeux, l'éclat un peu fébrile du regard. Un léger frémissement agita les mains de M<sup>me</sup> Fervières. La cuiller d'argent se choqua contre la porcelaine de la soucoupe avec un petit bruit sec.

– Tu n'as pas dormi, Bruno ?

– Non, maman (Il hésita, et reprit) : Je ne pouvais pas. J'avais trop de pensées.

Les lèvres de M<sup>me</sup> Fervières restèrent closes, mais ses yeux demandèrent : « Lesquelles ? »

– Je voudrais vous parler, maman.

Elle répondit du geste : « Je t'écoute. » Sa physionomie se tendait, s'amincissait. Elle repoussa doucement sa tasse à demi pleine et

s'appuya au dossier de sa chaise, pour recevoir le coup prévu.

Bruno attira à lui un siège, s'assit et se pencha pour prendre la main de sa mère. Il dit très bas :

– Maman, j'aime M<sup>lle</sup> Floriane Jarlier.

Elle ne tressaillit pas. Son teint pâlit seulement un peu plus. Elle murmura :

– Toi, Bruno !

Il rougit. Tant de surprise douloureuse s'exprimait dans ces deux mots, dans le regard de la mère !

– Maman, je vous assure qu'elle est très digne...

– Une femme qui n'a pas ta foi !

– Elle l'aura. Déjà, elle est toute disposée à se laisser instruire par moi.

– Pour t'épouser !

Il eut un brusque mouvement de protestation.

– Vous suspectez sa loyauté ? Oh ! ma mère !  
Moi, je crois en elle. Je sais qu'elle est sincère.

– Je veux l’espérer. Mais alors même, je ne te vois pas heureux, avec une femme élevée comme elle, dans des idées si différentes des nôtres. L’un des deux naturellement sera entraîné sur la voie de l’autre. Si c’était toi ?

– Qu’allez-vous imaginer ?

– Ce qui est vraisemblable, ce qui est arrivé plus d’une fois. Cette femme que tu aimes... (Le mot s’étrangla un peu dans sa gorge.)... sera très puissante sur toi, parce que tu as le cœur tendre et qu’elle est intelligente, coquette...

– Non, elle ne l’est plus ! Elle ne l’a d’ailleurs jamais été avec moi.

M<sup>me</sup> Fervières posa une main sur l’épaule de son fils et approcha son visage du sien.

– Ah ! enfant, enfant que tu es ! Comme tu es peu fait pour la comprendre ! Comme elle sera forte contre toi ! Ne l’épouse pas ! Écoute, ce peut être ta perte, mon enfant chéri !

– Maman, ne me dites pas de ces choses !

– Si, je dois te les dire. C’est un devoir de tout tenter pour t’épargner une erreur terrible, et le

malheur.

– Le malheur, avec Floriane !

Elle murmura d'un ton d'effroi, en plongeant son regard dans les yeux où s'allumait un éclair de passion :

– Ah ! comme elle t'a pris déjà ! Comme elle t'a pris, mon Bruno, mon fils !

Sa main se contractait un peu sur l'épaule du jeune homme. Lui abaissa ses paupières. M<sup>me</sup> Fervières sentait vibrer tout son jeune être fort et couler un sang plus ardent sous l'épiderme aux tons mats.

Elle reprit avec effort :

– Tu lui as parlé, hier ?

Il inclina affirmativement la tête.

– Tu t'es très avancé avec elle ?

Il fit encore oui de la tête. Puis il ajouta aussitôt :

– Je ne puis plus me retirer. D'ailleurs, je n'en ai pas l'idée. Floriane compte sur moi pour orienter sa vie vers des sphères meilleures. Elle

s'est confiée à moi et jamais je n'abandonnerai cette âme.

M<sup>me</sup> Fervières retira sa main et dit doucement :

– Réfléchis bien. Je vais en parler à ton père.

Elle se leva. Bruno demanda machinalement :

– Vous ne finissez pas votre déjeuner ?

– Non, je n'ai plus faim.

Elle resta un instant silencieuse. On n'entendit plus dans la salle à manger que le battement de la pendule. La mère et le fils se regardaient. Bruno se troubla de nouveau en voyant tant de tristesse dans les yeux où il avait appris à lire la vie. Il balbutia :

– Maman, ne vous inquiétez pas. Je serai très heureux !

– Je te le souhaite ! Mais il est une chose qui restera toujours comme une des grandes peines de ma vie : c'est que mon fils, dont j'ai reçu toutes les confidences, ait manqué cette fois de confiance alors que tout son avenir était en jeu.

– Mais je ne savais pas... je ne me rendais pas

compte de mes sentiments. C'est hier seulement...

– Oui, elle s'est arrangée pour avoir un tête-à-tête et t'obliger à te déclarer. Et c'est toi, Bruno, qui admires, jusqu'à vouloir en faire la compagne de ton existence, une femme dont les allures, l'éducation sont si contraires à tout ce que tu as vu autour de toi !

– La faute n'en est pas à elle ; on l'a élevée ainsi. Elle n'a que plus de mérite à être demeurée honnête. Et elle est très simple, très franche. Elle prendra nos habitudes, elle vous imitera, chère maman.

M<sup>me</sup> Fervières secoua la tête.

– Elle a vingt-six ans, sa personnalité est formée. Elle ne pourrait changer qu'en adoptant nos croyances – en les adoptant, non d'extérieur seulement, mais de toute son âme.

– C'est ainsi que je l'entends.

– Dieu veuille que cela soit !

– Maman, pourquoi doutez-vous ainsi d'elle ?

Elle soupira sans répondre. Sur la table, elle prit ses gants, d'un geste machinal – un de ces



gestes que l'on fait aux heures les plus pénibles, parce que l'habitude est là.

– Je vais voir ton père... As-tu pensé qu'elle était plus âgée que toi ?

– Un an ! Ce n'est rien.

– Cela dépend. Tu es très jeune, toi. Elle, non.

– Pouvez-vous dire cela ? Elle paraît vingt ans !

– Je ne parle pas du physique. Moralement, elle n'est pas jeune fille – je crois qu'elle ne l'a jamais été.

– Elles sont beaucoup ainsi aujourd'hui.

– Oui, mais je ne pensais pas que mon Bruno choisirait une de celles-là.

Il murmura :

– Je n'ai pas choisi. Je l'ai vue, je l'ai aimée. Je crois encore rêver tout cela !

Elle lui mit ses bras autour du cou et approcha son visage du sien.

– Alors, réveille-toi ! tu t'égares en cédant à cette passion. Tu n'es pas fait pour elle. Bruno, tu

m'as toujours écoutée...

Il se dégagèa doucement. Les bras de sa mère glissèrent sur sa poitrine et retombèrent avec lenteur, comme lourds de toute cette peine dont Bruno était la cause.

– Je vous l'ai dit, maman, je suis engagé à l'égard de M<sup>lle</sup> Jarlier et je l'aime. Ne me disputez pas mon bonheur.

Elle comprit que tout était fini, que tout serait vain. Dans les yeux de Bruno flottait une pensée lointaine, semblable à un voile troublant. Il était, de cœur et d'esprit, près d'« elle ». La voix de sa mère devenait importune, il n'entendait plus que celle de l'amour, celle de Floriane.

M<sup>me</sup> Fervières s'écarta un peu en disant :

– Je ne te le dispute pas. Je crains seulement que tu n'en connaisses qu'une ombre.

\*

Bruno entra à Saint-Cécile un peu avant

5 heures. Quelques volutes d'encens achevaient de se dissoudre au-dessus du tabernacle, parfum de prière qui subsistait encore, alors que les derniers sons des chants liturgiques s'étaient évanouis et que les rares fidèles de cet office du soir s'en allaient un à un, laissant vide la nef ogivale éclairée en grisaille par un jour sans soleil. Le sacristain, un vieil homme boiteux, étendait sur l'autel, avec des gestes lents, le dessus de brocart tissé de grands lis d'or. Son buste courbé avait un fléchissement léger à chacun de ses passages devant le tabernacle. Sur le marbre des degrés, ses pas glissaient en un frôlement, dans le silence du sanctuaire.

Bruno gagna la chapelle de la Vierge. Aujourd'hui, elle n'était plus baignée dans les pourpres et les azurs du vitrail, la petite Vierge de bois. Mais toute une rangée de cierges, de tailles inégales, jetaient des lueurs tremblantes sur son doux visage aux yeux d'enfant. Dans un vase argenté, au pied de l'autel, se pressaient des lis et à côté, sur les degrés mêmes, trois roses gisaient – trois roses blanches, toutes petites, qui semblaient trois mignons flocons de neige.

Bruno essaya de se recueillir. Mais trop de pensées l'assaillaient. Il se remémora son entretien avec sa mère, toutes les paroles qu'elle avait dites. Il songeait : « Elle n'aime pas Floriane, elle est injuste pour elle. » Mais il était trop accoutumé de vénérer la vertu sans défaillance de sa mère, de se confier sans réserve à cette tendresse lucide et forte, à cette prudence toujours en éveil, pour ne pas conserver un malaise de sa désapprobation, de sa défiance à l'égard de Floriane.

M. Fervières, lui, quoique bien loin de se montrer enthousiaste à l'idée de ce mariage, n'avait pas mauvaise opinion de la jeune fille. Il la croyait, disait-il, de fond sérieux, susceptible de devenir une bonne épouse. Il ne doutait pas que Bruno réussît à la convertir à toutes ses idées. Néanmoins, pour d'autres motifs que sa femme, lui aussi avait essayé de détourner son fils de cette union. La famille lui déplaisait, de par ses habitudes et ses opinions. Puis la fortune paraissait problématique. M. Jarlier lui avait dit un jour, incidemment, qu'il ne pourrait donner qu'une rente à ses filles.

Ces raisons, la seconde surtout, ne touchaient que médiocrement Bruno. Les Fervières étaient riches, et lui avait en perspective un bel avenir littéraire. Quant à la famille Jarlier, il reconnaissait franchement qu'elle ne possédait pas non plus ses sympathies. Mais personne ne contestait son honorabilité, et le père, au milieu de ses nombreux écarts, avait toujours gardé une apparence correcte. D'ailleurs Floriane, qui semblait si différente des siens, moralement et intellectuellement, ne demanderait sans doute pas mieux que de se rapprocher de sa nouvelle famille, d'en adopter peu à peu toutes les opinions.

Bruno en revenait toujours là, et son père ne discutait pas ce point de vue, lequel lui semblait très plausible. Mais M<sup>me</sup> Fervières, plus perspicace, et qui avait à chacune de ses rencontres avec Floriane étudié tous les détails de cette physionomie, reprenait de nouveau ses objections sur les dangers d'une union de ce genre. Elle essayait de préciser son impression sur M<sup>lle</sup> Jarlier, de la montrer à Bruno telle qu'elle la devinait. Lui, pendant un moment, avait senti

un grand froid se glisser en son âme. Il s'était dit : « Si c'était vrai ?... Ce peut être vrai. » Et aussitôt il avait pensé : « Qu'importe ! Je la convertirai. »

Il revoyait encore le regard de sa mère quand, à la fin de l'entretien, il avait déclaré à M. Fervières :

– Mon père, sauf naturellement formelle opposition de votre part, je suis résolu à ce mariage. M<sup>lle</sup> Jarlier a ma promesse et je ne vois aucune raison pour m'en délier.

Quel monde d'inquiétudes, de tristesse, d'amour profond il avait aperçu dans les yeux maternels ! Et quelle lente voix brisée avait dit :

– Eh bien, alors, demain... si tu ne changes pas d'avis.

Non, il ne changerait pas – il ne pouvait pas changer. Floriane comptait sur lui ; il n'abandonnerait pas cette âme. Puisqu'elle l'aimait, elle se laisserait guider par lui. Du reste, il le lui demanderait encore tout à l'heure, quand elle serait là, sous les voûtes du vieux temple qui

avait vu passer tant de générations de Fervières, toutes imprégnées de catholicisme, toutes indéfectibles dans leur foi.

Il appuya son front sur sa main, qui était sèche et chaude comme celle d'un fiévreux. Ses impressions, depuis la veille, depuis qu'il avait revu Floriane, formaient un assemblage déconcertant de joie enivrante, de remords, de doutes, d'espairs. En ce moment, seul devant Dieu, ayant réussi enfin à calmer le tumulte de ses pensées, c'étaient le remords et les doutes qui revenaient, qui s'imposaient à son cœur troublé d'où la joie s'enfuyait.

Comme il avait cédé vite à cet amour ! Deux beaux yeux de femme, des sourires, des larmes avaient suffi pour bouleverser toute sa vie, en si peu de temps. Avant de la connaître, il ne songeait pas au mariage et répondait, quand l'un des siens ou de ses amis lui en parlait : « J'ai le temps », ou bien : « Je crois que je ne suis pas fait du tout pour cette vocation-là. » En réalité, la pensée du sacerdoce existait en lui depuis longtemps, à l'état de germe. Elle venait de se

développer lorsque était apparue Floriane.

Et c'était la préférence donnée par lui à l'amour humain, dans cette rencontre avec l'appel de Dieu, qui pénétrait d'angoisse l'âme de Bruno. C'était aussi la force troublante de cet amour, ces sensations inconnues l'effrayant et l'enivrant à la fois – et une sorte d'humiliation confuse de sa faiblesse près d'« elle ».

Un vertige passa fugitivement sur son cerveau. Le parfum de ces lis était trop fort. Il se leva et s'en alla d'un pas machinal vers le bas de la nef.

Une porte fut doucement poussée. Un bruissement léger, le choc de talons sur les dalles rompèrent le silence. Bruno s'arrêta. Pendant quelques secondes, il eut l'impression que son sang coulait tumultueusement et qu'il étouffait. Il pensa : « Si je fuyais ? Par la sacristie... Je lui écrirai. Je lui dirai... »

Elle venait. Au bas de la nef collatérale sa silhouette mince se dessina. Aujourd'hui, pour la première fois, elle était vêtue de noir, et très simplement. Dans l'ombre des piliers, son visage apparaissait d'une blancheur à peine rosée, qui



laissait deviner cependant la vie ardente palpitant sous cet épiderme fin. En approchant, elle sourit à Bruno, discrètement, à peine des lèvres. Ses yeux disaient : « Me voici, je suis heureuse. » Et ils avaient un éclat voilé qui les faisait un peu mystérieux, mais très doux.

Bruno avança de quelques pas. Il eut conscience qu'elle l'examinait d'un coup d'œil fugitif, il sentit qu'il devait avoir une physionomie inaccoutumée. Avec un geste hésitant, il prit la main qu'elle lui tendait. Ce fut elle qui serra la sienne, en une rapide et chaude étreinte dont il frémit.

– Je crois être en retard, dit-elle à voix basse.

– Mais non, pas du tout.

– Je me suis pressée. Je craignais de vous faire attendre. Les hommes aiment l'exactitude.

Son regard ajoutait : « Et puis, j'avais hâte de vous revoir. »

Bruno balbutia, sans trop savoir quels mots il prononçait :

– Il fait sombre, ce soir. Nous ne verrons pas

bien.

– Dans un instant, le soleil se montrera. J’ai remarqué des nuages qui se désagrègent. Vous allez me montrer tout, m’expliquer tout, n’est-ce pas ?

Il répondit affirmativement. En la voyant là, près de lui, en rencontrant son regard, il oubliait les doutes angoissants. La joie rentrait en lui. Floriane l’aimait et, par lui, elle viendrait à la vérité. N’était-ce pas déjà une délicate pensée de sa part que cette visite en commun à Sainte-Cécile, l’église de Bruno, qu’elle savait lui être très chère ? Ne voulait-elle pas consacrer ainsi en quelque sorte leurs fiançailles, dans l’atmosphère sainte où tous les Fervières avaient prié ?

Pas à pas, ils allaient le long des nefs et s’arrêtaient longuement. Bruno connaissait tous les détails de sa vieille église, il savait en parler en érudit et en poète. Floriane, très artiste, se montrait intéressée, admirait en quelques mots très justes, questionnait sur les figures symboliques multipliées dans leurs sculptures.

– Voyez, tout a une signification, disait Bruno.

Remarquez ces feuilles de vigne ; on les retrouve sans cesse. La comparaison de la vigne est une des plus fréquemment employée par Notre-Seigneur dans l'Évangile. Lui est le cep, nous les branches, qui prenons la vie de Lui-même et mourons si nous en sommes séparés.

Floriane demanda :

– Suis-je une de ces branches mortes ?

– Oh ! non ! Votre âme peut reprendre force et vie. Vous verrez, Floriane ! Quelle douceur de vous ramener à Dieu !

Elle sourit en le regardant.

– Cette pensée vous rend heureux ?

– Elle est pour moi le bonheur indicible !

Floriane eut un nouveau sourire, léger, tendre, ironique – si peu, si finement ! Ses cils, un instant, voilèrent son regard qui riait doucement.

Dans les chapiteaux des piliers, les petites figures levaient vers la voûte des regards d'extase. Bruno expliqua que le sculpteur avait voulu représenter des âmes en prière.

– Remarquez l’intensité d’adoration, d’amour humble et confiant que l’artiste ignoré a su mettre sur ces physionomies de pierre. Elles sont bien la personnification de la prière, telle qu’elle doit être. Et constatez ceci : aucune d’elles n’est absolument semblable aux autres.

– En effet. Oh ! les merveilleux artisans que ceux d’autrefois !

– Celle-ci sourit. Elle semble dire à Dieu : « Je sais que je suis exaucée d’avance. » Cette autre a un visage d’angoisse ; mais elle espère, elle supplie.

Derrière le chœur, les verrières s’éclairaient. De longues coulées de lumière orangée ou teintée d’azur et de vert s’épandaient dans la nef, coloraient la pierre noircie des piliers. Au-dessus de l’autel, de minuscules poussières multicolores tournoyaient dans un rayon de soleil. Floriane et Bruno s’arrêtèrent longuement devant le chœur ainsi inondé de lumière. La jeune fille regardait, laissant parler Bruno qui lui disait, d’une voix assourdie et chaleureuse, les beautés de la doctrine catholique. Il la voyait avec bonheur

émue et attentive, cherchant constamment son regard qui ne pouvait se détacher du sien. Et il se grisait de cette pensée : « Son âme est dans ma main. Dieu m'a envoyé pour la sauver. »

Au-dessus de la chapelle de la Vierge, le vitrail resplendissait discrètement. Sainte Cécile, dans une attitude modeste et charmante, se tenait devant Valérien. Le jeune praticien, vêtu en chevalier du Moyen Âge, lui tendait la main. Sans doute scellait-il ainsi sa promesse de ne voir en Cécile, la jeune vierge qui venait de le convertir, qu'une sœur dans le Christ, car une joie surnaturelle s'exprimait sur son visage et ses yeux semblaient regarder très loin, très au-dessus de la fille de Cecilius, frêle figure presque immatérielle qui souriait à une vision mystérieuse.

– Ce vitrail est le plus remarquable de tous, dit Floriane. Je l'avais déjà contemplé à ma première visite ici. Sainte Cécile est délicieuse ! Et voyez ce joli mouvement de sa tunique, la grâce de son attitude. Quant à Valérien, je trouve qu'il vous ressemble, Bruno.

– Quelle idée !

– Mais si. Vous devez prendre cet air-là, quand vous avez vos grandes pensées de croyant. Alors vous planez très haut, très au-dessus des pauvres mortelles comme moi. Mais il ne faut pas vous envoler trop loin, Bruno, parce que je ne suis pas encore capable de vous suivre.

Elle chuchota ces mots en un doux murmure mélancolique, avec un regard implorant.

– Là où je m’envole, je vous emmènerai, Floriane !

Une émotion ardente comme un feu qu’on tisonne accélérât les battements de son cœur. À voir Floriane près de lui, dans cette église, tous ses espoirs de conversion s’exaltaient. Il se pencha vers elle et leurs têtes se trouvèrent dans la même gerbe de lumière échappée du vitrail.

– Dites, vous voudrez bien ? Nous aurons la même foi, le même Dieu. Floriane, Cécile a converti Valérien. Et moi, je vous convertirai.

Elle répondit :

– Oui, mon Bruno.

Sa main se glissa dans celle du jeune homme. Son regard se leva, rencontra les yeux candides de la petite Vierge de bois et s'éclaira d'une lueur fugitive qui semblait un défi triomphant.

– C'est ici que vous aimez venir prier, Bruno ?

– En effet, le plus souvent. Nous y viendrons ensemble quand vous serez ma femme.

– Oui, toujours ensemble. Je ne vous quitterai pas.

Elle se pencha un peu, en appuyant sa main gauche sur la balustrade, et aspira l'odeur des lis. Des poussières dorées dansèrent autour d'elle, sur son profil penché, sur ses cheveux ardents, qu'une traînée de lumière colora de bleu pendant une seconde, quand elle se redressa.

Tous deux redescendirent la nef. Au bas, Floriane se détourna et regarda longuement l'abside ensoleillée d'azur et d'orange pâli, l'autel dont les marbres se teintaient de nuances somptueuses et dont les ors rutilaient. Elle dit à mi-voix :

– C'est ici que vous deviendrez mon mari,

Bruno.

Il eut un imperceptible tressaillement. Lui venait d'évoquer une autre version : un jeune prêtre montant ces degrés pour la première fois, dans toute la ferveur de son sacerdoce nouveau.

Un froid courut en lui. Mais quand il fut dehors, sous le porche, quand Floriane lui dit « au revoir », avec une longue pression de main et un regard tendre qui s'attardait dans le sien, le nuage fâcheux s'évada, Bruno ne vit plus que les yeux de Floriane, et son sourire.

En la regardant s'éloigner, il demeura un moment sous le porche où des saints sculptés processionnaient dans la pierre. Puis il descendit à son tour les deux marches et se trouva sur la place. Une voix appela : « Bruno ! » Il tourna la tête et vit l'abbé Rivors qui rentrait au presbytère.

Bruno alla vers lui, sans empressement. Le prêtre lui serra la main, la garda un instant dans la sienne et dit :

- Monte avec moi. Je désire te parler.
- Il faut que je rentre. Il est tard.



– Non, viens.

Bruno le suivit sans résister davantage. Il entra à sa suite dans la grande vieille chambre, que le soleil couchant emplissait de lumière. Et il dit très vite :

– Je vois à ton air que tu es au courant. Mais ne cherche pas à me détourner de ce mariage. Je sais ce que je fais, et je la connais.

Il se raidissait un peu et redressait sa taille mince, avec l’obscur désir de dominer l’abbé, de lui imposer dès l’abord la certitude que toutes les objections seraient vaines, même venant de lui, qui avait eu tant d’influence pourtant et qui était son cousin préféré.

L’abbé, d’un geste vif, jeta son chapeau sur la table et fit face à Bruno, en croisant les bras.

– Ah ! tu la connais ? Eh bien, mon cher, je ne l’ai vue que deux fois, pas plus de cinq minutes, quand j’ai été à la Hermellière pour la femme du concierge malade, je ne lui ai pas adressé dix mots, et pourtant je me fais fort de la connaître mieux que toi.

– Voilà une prétention que tu me permettras de trouver assez excessive !

– Non, car j’ai une autre dose d’expérience que la tienne. Bruno, cette jeune fille n’est pas faite pour toi. Tu te leures avec ces idées de conversion, dont m’a parlé ta mère. Des unions comme celle-là sont dangereuses au plus haut point.

– Peux-tu parler ainsi, quand tu as sous les yeux l’exemple d’Henry ?

– Oh ! Henry, c’est autre chose ! D’abord, laisse-moi te dire, dût ton amour-propre en souffrir, que tu n’as pas sa trempe de caractère et l’énergie de ses convictions. Non que je veuille incriminer par ces mots la réalité et la force de ta foi ! Mais un peu de faiblesse existe en toi, à l’état latent. Chez Henry, non. Et ensuite, M<sup>me</sup> de Marges ne peut être comparée à M<sup>lle</sup> Jarlier.

– Pourquoi ? dit brusquement Bruno.

– Tu dois le comprendre mieux que moi, toi qui les as vues l’une près de l’autre.

Bruno rougit un peu. Oui, il se souvenait d'avoir eu l'impression d'un contraste moral absolu entre les deux jeunes femmes. Mais il s'irrita que son cousin le lui rappelât.

– Cela ne signifie rien, en tout cas, riposta-t-il sèchement. M<sup>lle</sup> Jarlier ne pose pas pour être une sainte, même en expectative, et ce n'est pas cela que je lui demande. Mais elle est attirée vers notre foi et toute prête à se laisser guider par moi. Son âme est droite, elle m'a toujours parlé avec une loyauté entière, même en m'avouant hier qu'elle avait été coquette – non de façon bien répréhensible d'ailleurs.

– C'est elle qui le dit !

– Je ne te permettrai pas de douter d'elle !

L'abbé secoua la tête en rivant son regard vif sur la physionomie enflammée de Bruno.

– Oh ! tu sais, mon ami, tu ne m'empêcheras pas de dire ce que je pense ! Personne ne m'en a empêché, jamais, lorsque j'y voyais mon devoir. Cette jeune fille est intelligente, peut-être sérieuse, peut-être sincère – tu vois que je n'y

mets pas de parti pris. Mais une union de ce genre, étant donné ta nature, celle que je lui suppose et cette absence de croyance chez elle, serait une terrible aventure où tu risquerais bien plus que ta vie – ton âme !

– En vérité, Jacques !

Le prêtre s’avança et mit ses mains sur les épaules de Bruno.

– Écoute-moi : je crains que cette femme soit de celles qui donnent, non du bonheur, mais seulement de l’ivresse. Je crains qu’elle ne t’aime que pour t’asservir. Et tu vaux mieux que cela. Ton cœur n’a pas été fait pour l’esclavage, mais pour servir ton Dieu avant tout, par-dessus tout.

Il s’interrompit pendant quelques secondes et répéta, en appuyant sur les mots :

– Par-dessus tout.

Bruno détourna les yeux et ses lèvres frémirent.

– Je Le servirai dans le mariage. Et je sauverai cette âme. C’est une œuvre d’apostolat que j’accomplirai près d’elle.

Le soleil venait de s'éclipser. La chambre devenait toute sombre maintenant et les deux visages seuls étaient clairs dans la pénombre où leurs yeux brillaient.

– Une œuvre d'apostolat ! dit lentement l'abbé. Oui, c'est avec cela que tu engourdis ta conscience, que tu excuses ta passion. Et ton orgueil aussi se complaît dans cette idée que tu es l'arbitre du salut de cette âme. Mais moi je te dis : « Avant tout, songe à la tienne. Ne la mets pas en péril par ton union avec une femme qui n'a rien de ta foi, rien de tes traditions et qui t'a étourdi de son charme – et que tu aimes déraisonnablement, comme un aveugle, comme un fou.

Bruno recula un peu, en se dégageant des mains de son cousin. Il dit avec force :

– Eh bien, oui, je l'aime comme cela ! Et pourquoi pas ? Je sais à quoi tu songes. Toi aussi, tu avais rêvé pour moi d'une autre vocation. Des rêves, nous en faisons tous ! Il vient un jour où nous constatons notre erreur, où une voie différente, la véritable, s'ouvre à nous. La folie

serait de nous obstiner dans le rêve, quand notre devoir se trouve ailleurs.

L'abbé leva la main en un geste d'autorité.

– Je ne discute pas ta vocation, Bruno. C'est le secret de Dieu. Peut-être m'étais-je trompé, peut-être étais-tu destiné au mariage – mais pas à ce mariage-là. Voilà ce que je veux dire, voilà ce que je répète. Maintenant, réfléchis.

Bruno se détourna et s'approcha de la fenêtre. Son front plissé durcissait un peu sa physionomie. Il écouta un instant les feuillages qui bruissaient, en regardant les murs de Sainte-Cécile, les vieilles pierres gercées, zébrées de noir et de jaune roux. Il se voyait avec Floriane dans la nef demi-obscur, devant les verrières étincelantes. Sa pensée s'envolait. Il tressaillit en entendant près de lui la voix de son cousin.

– Ta mère s'inquiète beaucoup de ce mariage, Bruno.

Il se détourna un peu pour se trouver en face du jeune prêtre.

– Elle s'arrête aux allures un peu libres, au

genre d'éducation de M<sup>lle</sup> Jarlier. Elle ignore les rares qualités cachées sous cette apparence qui la choque.

– Et toi, ne te choque-t-elle pas ?

Les nuages devenaient diaphanes, prenaient des tons de nacre. Ils formaient un clair écran au travers duquel le soleil répandait maintenant sur cette fin de jour une lumière adoucie, qui s'insinuait entre les cimes touffues des vieux arbres du presbytère et venait éclairer ces deux visages d'hommes, l'un énergique et soucieux, l'autre frémissant, avec des yeux troublés qui se détournaient un peu.

– Si, quelquefois, dit la voix changée de Bruno. Mais ce sont choses tout extérieures. Il faut considérer d'abord l'intérieur, l'âme. Et celle-ci est bonne et loyale.

– Elle est l'inconnue. Et ce n'est pas elle qui t'attire.

Bruno murmura :

– Mais si, je t'assure.

L'abbé secoua la tête.

– Non ! Tu essayes de te leurrer, tu n’y réussis qu’à moitié. Sois donc franc, mets-toi en face de ta conscience, étudie l’origine et les motifs de ce sentiment qui a, peu à peu, pénétré tout ton être. Le bien de son âme n’a été que le paravent masquant, à ton insu peut-être, l’attrait tout humain qui t’inclinait vers elle. Tu es jeune, sensible, orgueilleux. Elle doit avoir beaucoup de charme, elle sait dire sans doute les mots qui engourdissent les cœurs d’hommes et exaltent l’amour-propre. Tu les as entendus, et maintenant tu es enivré. Bruno, écoute-moi, écoute ta mère et tous ceux qui t’aiment ! Ce mariage nous fait peur pour toi !

Il avait mis sa main sur l’épaule de Bruno et l’appuyait fortement. Ses yeux vifs d’homme agissant exprimaient toute l’affection profonde, énergique et inquiète qui existait en lui pour son jeune cousin, toute la surprise triste, aussi, que lui causait cette défection du disciple préféré. Sous ce regard, celui de Bruno se couvrit d’ombre. Il y eut un silence entre eux. D’en bas, la voix grêle de M<sup>lle</sup> Céleste monta :



– Nous n’aurons pas d’orage ce soir. Je cueillerai les pois demain.

Dans le clocher de Sainte-Cécile, une cloche grave et lourde tinta trois fois. Les ondes vibrèrent et s’élargirent, emplissant le silence autour des deux hommes. L’abbé leva la main, se signa et dit :

– *Angélus domini nuntiavit Mariæ...*

Bruno répondit, et les mots sublimes de la salutation angélique alternèrent entre eux. La cloche sonnait maintenant en volée profonde, avec un beau son fier de vieux bronze. Bruno, la tête un peu penchée, l’écoutait en fermant à demi les paupières. Sa main, appuyée à la barre de la fenêtre, tremblait un peu.

L’abbé dit : « Amen. » Il se recueillit un moment et ajouta :

– « Elle » ne saura pas prier avec toi.

– Je le lui apprendrai.

– Ou bien elle te fera oublier.

Bruno se redressa en un mouvement d’irritation.

– Toi aussi, tu as cette pensée ?

– Cette crainte, oui.

– C’est fou et injuste !

Il s’interrompt, jeta un long regard machinal sur le jardin que la lumière quittait peu à peu et le ramena sur l’abbé.

– Tu n’as que des hypothèses, des craintes vagues à m’opposer. « Elle » a ma promesse que je ne reprendrai pas.

– Ajoute donc aussi que tu n’as pas la force de résister à cet amour ! Cela, je le vois dans tes yeux, qui ne sont plus ceux de notre Bruno d’hier. Ah ! pauvre enfant, que Dieu t’épargne de voir finir en une désillusion atroce tes rêves téméraires d’un périlleux sauvetage d’âme !

L’abbé Rivors prit les mains de son cousin, étreignit celui-ci contre sa poitrine en répétant d’une voix douloureuse :

– Tu n’es plus notre Bruno d’hier !

## X

Bruno était fiancé. M. et M<sup>me</sup> Fervières avaient fait la demande, accueillie par les Jarlier avec une satisfaction non dissimulée. Ce jeune homme charmant, de famille distinguée, bien pourvu des dons de la fortune et de l'esprit, appelé à un bel avenir littéraire, représentait un parti superbe pour des gens assez gênés dans leurs affaires. Chaque jour, Bruno dînait à la Hermellière. À son grand soulagement – car sa future famille ne lui plaisait pas davantage à mesure qu'il la connaissait mieux –, Floriane s'arrangeait toujours pour être seule avec lui en dehors des repas. Ils avaient de longues conversations sérieuses, qui commençaient et se terminaient par des paroles d'amour. Chaque jour un peu plus, des liens subtils enlaçaient Bruno. En comprenant qu'il était aimé avec passion de cette femme séduisante, recherchée, admirée, en la voyant, elle, si intelligente, d'esprit si indépendant, quêter

tendrement son approbation et lui dire : « Mon bien-aimé, je ne veux avoir d'autre pensée que la vôtre », son orgueil s'exalta et Floriane, dès lors, eut mainmise souveraine sur son cœur.

À peine, de temps à autre, quelques inquiétudes venaient-elles traverser sa joie enivrée. Le vieux curé, lui aussi, avait essayé de le raisonner, puis, voyant ses efforts inutiles, l'avait embrassé en disant avec un hochement de tête : « Mon petit, mon petit, je crois que tu es en train de faire une sottise ! » Henry de Marges avait parfois une façon de le regarder qui l'irritait parce qu'il croyait y découvrir une désapprobation émue. Mais chez sa mère surtout, il avait l'impression de quelque chose de nouveau. Car elle était toujours aussi tendre et la clarté sereine de son regard demeurait la même. Cependant Bruno « savait » qu'une ombre existait entre eux. Il ne cherchait pas à lui donner un nom, il en détournait très vite sa pensée. Comme M<sup>me</sup> Fervièrès, maintenant que le fait était accompli, ne lui parlait plus de ses inquiétudes, il se persuadait qu'elles avaient disparu et que sa mère rendait enfin justice aux

sérieuses qualités de Floriane. Il se réjouissait à cette idée, car, tout en ayant passé outre l'opinion maternelle pour s'engager avec M<sup>lle</sup> Jarlier, il en avait écouté trop longtemps la voix pour ne pas y tenir fortement et souffrir d'être blâmé par elle.

L'attitude de Floriane à l'égard de sa future famille ne donnait prise à aucune critique. La jeune fille ne se montrait pas empressée, ni affectueuse, mais restait invariablement d'une amabilité discrète qui faisait dire à M<sup>me</sup> Fervières :

– Elle paraît avoir un bien heureux caractère.

En tout cas, elle possédait un tact affiné, une rare souplesse d'esprit qui lui permettaient de s'assimiler rapidement aux milieux nouveaux, de ne choquer jamais les opinions d'autrui, tout en réservant les siennes, de se faire condescendante envers tous sans perdre un atome de sa volonté tenace, lente, irrésistible.

Entre M<sup>me</sup> Fervières et elle, les rapports étaient corrects, sans effusions, sans rien qui annonçât de part et d'autre la sympathie. La mère dissimulait son inquiétude latente : elle réprimait le

tressaillement d'angoisse qui survenait chaque fois qu'elle se trouvait en présence de Floriane, chaque fois, surtout, qu'elle voyait Bruno près d'elle, se grisant de son charme, s'enlisant dans la servitude que serait pour son cœur tendre et faible l'amour d'une femme telle que Floriane.

Elle disait à l'abbé Rivors :

– Je l'aurais cru plus fort. Maintenant je me reproche de ne pas m'être défiée dès le premier moment. Mais comment penser que mon Bruno, si sérieux jusque-là, se laisserait prendre ainsi ?

L'abbé répondait :

– La rencontre de cette jeune fille a été pour lui la pierre de touche, ma pauvre tante. Et vous ne pouviez rien empêcher. En admettant que vous ayez mis Bruno en garde contre elle – ce qui eût pu amener précisément le contraire de ce que vous cherchiez – M<sup>lle</sup> Jarlier, éprise de lui, aurait pu vraisemblablement s'arranger pour le revoir. Et il est faible, orgueilleux aussi, hélas ! Avec son charme et son intelligence, elle était faite pour le subjuguier. Mais je pensais que Bruno aurait eu égard à nos observations, à nos craintes,

que sa conscience se ressaisirait devant la perspective de s'unir à une femme incroyante. Il n'en est rien – et c'est bien ce qui m'effraie le plus.

La veille du mariage, au retour de la cérémonie civile, M<sup>me</sup> Fervières se trouva un instant seule avec Floriane dans le petit salon où la jeune fille l'avait emmenée pour lui demander un renseignement. Le crépuscule commençait, la pièce devenait obscure. On distinguait cependant encore les roses et les hortensias blancs, les flots de tulle, les rubans brochés de la corbeille de fiançailles, quelques pièces d'argenterie, des écrins entrouverts, présents reçus tout à l'heure et qui n'avaient pas encore été rejoindre les autres dans la bibliothèque réservée à l'exposition des cadeaux. Au-dehors, devant la porte ouverte, deux silhouettes passaient et repassaient : Louis et Marthe, mariés depuis un mois et qui revenaient de leur voyage de noces pour assister à la cérémonie du lendemain.

– Ainsi, demain, Floriane, vous serez ma fille ? dit M<sup>me</sup> Fervières.

Elle était toute proche de M<sup>lle</sup> Jarlier et posait sa main sur le bras dont la blancheur s'avivait dans la demi-obscurité. Sa voix avait des vibrations émues, un peu tremblantes. Elle pensait : « Demain, cette étrangère, qui n'a rien de nos croyances, me prendra mon fils. Ils ne seront plus qu'un et devant Dieu rien ne pourra les désunir. »

Floriane répondit tranquillement :

– Oui, madame, demain je serai la femme de Bruno.

Elle fit un léger mouvement. La main de M<sup>me</sup> Fervières glissa sur son bras. Après une courte pause, elle ajouta :

– Nous aurons enfin notre bonheur.

– Faites bien le sien, n'est-ce pas, mon enfant ? Car lui vous rendra heureuse, je le sais. Mais vous, Floriane... vous qui n'avez pas sa foi...

Le regard de M<sup>me</sup> Fervières s'attachait au séduisant visage, aux yeux qui brillaient dans l'ombre.



– Je ne l’en aimerai pas moins pour cela, madame.

– L’amour n’est pas tout. Bruno souffrirait de vous sentir non pas même hostile, mais seulement indifférente à ses croyances.

– Je ne serai jamais indifférente à tout ce qu’il aime, à tout ce qu’il croit.

Bruno entra. Il demanda gaiement :

– Que complotez-vous là, toutes deux ?

– Nous parlions de vous, dit Floriane. M<sup>me</sup> Fervières me demandait de vous rendre heureux.

– Oh ! chère maman, je le suis tellement déjà ! Floriane n’a qu’à continuer pour faire de moi le plus fortuné des hommes !

Il s’approcha, embrassa M<sup>me</sup> Fervières. Sa physionomie rayonnait.

– ... Je suis si content de vous voir ensemble ! Je voudrais tant, ma Floriane, que vous deveniez toute semblable à ma mère !

Floriane eut son rire bas et doux. D’un

mouvement lent, souple, onduleux, elle se rapprocha de Bruno et glissa sa main sous le bras du jeune homme.

– Toute semblable, c’est beaucoup demander, très cher. Ne soyez pas trop exigeant. Je suis très imparfaite et je ne deviendrai jamais une sainte. M’aimerez-vous quand même, toujours ?

Il murmura :

– Mon amour, pourquoi cette question ? Vous savez bien, voyons...

Dans le salon voisin on fit soudain de la lumière. Celle-ci vint jusqu’à la petite pièce obscure. Les visages s’éclairèrent, les cheveux de Floriane reprirent leur teinte ardente. Son regard rencontra celui de M<sup>me</sup> Fervièrès et s’anima de cette même expression de défi triomphant qu’il avait eue naguère, à Sainte-Cécile, en se fixant sur la petite Vierge de bois.

\*

Un jour pluvieux assombrissait la vieille

église, à l'heure où l'évêque d'Angers bénit l'union de Bruno Fervières et de Floriane Jarlier. Les somptueux vitraux avaient des teintes tristes et les piliers paraissaient presque noirs. Les lumières de l'autel chassaient l'ombre du chœur et de la première travée, mais tout redevenait gris dans le bas de la nef et dans la profondeur des collatéraux où s'enfonçaient les chapelles désertes.

La robe violette de l'évêque ramena un instant chez Bruno d'importuns souvenirs. La dernière fois qu'il avait vu le pontife, c'était quelques mois auparavant, à une ordination. Il étendait les mains au-dessus des jeunes prêtres prosternés, et Bruno avait pensé : « Je voudrais être de ceux-là. »

Il eut un moment de malaise et ferma les yeux pour ne plus apercevoir cette bande violette qui dépassait la dentelle de l'aube. Puis il les rouvrit pour regarder Floriane. Elle était agenouillée et tenait les yeux fixés sur son missel. Lisait-elle ? Priait-elle ? Quelles pensées se cachaient sous ce front blanc ? Elle l'aimait, il en était sûr. Mais

pourquoi le bonheur causé par cette certitude se mêlait-il parfois d'une sorte d'anxiété ? L'indifférence religieuse de Floriane l'attristait, certes, mais il savait que peu à peu il la vaincrait. Elle lui avait dit : « Je me mettrai à votre école. » Et bien souvent, au cours de leurs fiançailles, il lui avait parlé de sa foi ou rappelé ce qu'elle avait appris en son enfance, très vite oublié près de parents incroyants. Elle l'écoutait attentivement et quand il s'arrêtait, elle disait avec une tendresse souriante : « Je ne me laisserai jamais de vous entendre, mon Bruno ! »

Mais oui, il la convertirait, très vite. Dès lors, que signifiait cette inquiétude indéfinissable ? Car cette question religieuse était le seul point noir entre Floriane et lui, puisque, par ailleurs, la jeune fille se révélait comme possédant toutes les sérieuses qualités indispensables et qu'ils s'aimaient tous deux.

Sur son prie-Dieu, M<sup>me</sup> Fervièrès inclinait la tête entre ses mains qui se glaçaient. Elle aussi évoquait une autre cérémonie que celle-ci : Bruno prêtre, recevant l'imposition des mains de ce

même évêque venu aujourd'hui pour son mariage. Ses yeux se remplirent de larmes. Elle pensa : « Il était trop faible. » Et les larmes coulèrent sur ses doigts, sur la dentelle de sa robe.

Bruno et Floriane se levaient et s'approchaient de la grille du chœur. Autour de la jeune mariée, le satin souple frissonna avec un doux éclat de perle et la dentelle du voile s'écarta, laissant voir un instant l'or roux des cheveux. Ils s'agenouillèrent l'un près de l'autre. M<sup>me</sup> Fervièrès tendit avidement l'oreille pour entendre les mots définitifs. Quand ce fut fait, elle appuya ses mains sur sa poitrine, en un geste d'effroi tranquille, et elle pria, sans larmes, en frissonnant un peu.

## XI

« Je suis heureux, trop heureux ! »

C'était le refrain revenant sans cesse dans les lettres de Bruno à sa famille, au cours de son voyage de noces en Asie Mineure. Il y insistait surtout en s'adressant à sa mère, qu'il tenait très particulièrement à rassurer, car la veille du mariage, il avait encore constaté en elle une anxiété qui l'avait étonné, gêné, un peu irrité aussi, comme une offense à Floriane et un reproche à lui-même. Il disait d'ailleurs toute la vérité en parlant de son bonheur. Mais la mère, en lisant ces lignes qui exaltaient Floriane, ne voyait pas disparaître son inquiétude – au contraire. Et les rides légères qui s'étaient dessinées en ces derniers mois sur son front se multipliaient maintenant.

Sous le ciel d'Asie, Floriane et Bruno continuaient leur voyage. La souple intelligence

de la jeune femme, sa compréhension très vive, son goût affiné ravissaient Bruno. Il ne se lassait pas de lui redire qu'elle était l'idéale compagne d'un artiste et d'un poète. Floriane répliquait de son air tranquillement passionné :

– Et toi, tu es le mari que je rêvais. Tu es le seul que je puisse aimer. Maintenant, la vie sans toi me serait impossible.

Cette dernière phrase amenait une molle protestation de la part de Bruno. Il disait :

– Flory, ne parle pas ainsi ! Ce n'est pas chrétien.

Un baiser lui coupait la parole. Et Floriane riait, en changeant le sujet de l'entretien. Mais l'orgueil de Bruno et son amour recevaient un stimulant nouveau de tous les faits, de toutes les paroles de ce genre venant lui prouver à quel point il était aimé.

Elle l'accompagnait complaisamment à l'église, même lorsque, par discrétion, il ne le lui demandait pas. Mais elle n'amenait jamais, maintenant, les entretiens sur le terrain religieux.

Bruno ne s'en apercevait pas. Aussitôt qu'une occasion se présentait, il disait quelques mots sur ce sujet – peu de chose, car il voulait procéder doucement dans cette œuvre de conversion et ne pas risquer de la compromettre par un zèle intempestif. Floriane l'écoutait sans impatience, souriait, murmurait tendrement : « Comme tu parles bien, Bruno ! » Et c'était tout. Mais il ne s'inquiétait pas. Une âme élevée dans l'indifférence ne revient pas si facilement à la foi. Bruno aimait mieux voir chez sa femme cette attitude correcte et froide à l'égard de sa religion plutôt que d'avoir à penser qu'elle pût feindre, pour lui complaire, une croyance qui n'existait pas encore chez elle.

Néanmoins, il éprouvait toujours une sensation de gêne, presque de souffrance, lorsque les circonstances l'amenaient à toucher du doigt cette divergence d'idées entre elle et lui. Ainsi, quand il assistait à la messe, il lui semblait pénible de voir Floriane qui ne priait pas, qui était là, indifférente et très lointaine, cachant peut-être son ennui sous cet air de calme songerie où Bruno essayait de découvrir l'attention émue,



captivée, pour les saints mystères célébrés devant elle. Ou bien, parfois, lorsqu'il émettait sur tel fait du jour, sur un événement quelconque une opinion franchement chrétienne, et qu'elle lui disait avec un air doucement étonné : « Oh ! mon ami, que tu exagères ! » il éprouvait un choc intérieur un peu douloureux. Impression fugitive, d'ailleurs, que Floriane se chargeait de faire oublier.

« La grâce agira sur elle, songeait-il. Les conversions ne sont pas l'œuvre d'un jour. Peu à peu je changerai ses idées, je connaîtrai mieux son âme et je pourrai lui parler plus directement. »

Il se rassurait ainsi lorsqu'une inquiétude venait l'effleurer au milieu de sa joie. Floriane, du reste, ne lui laissait guère la liberté de réfléchir. « Je ne veux pas que jamais vous me quittiez, même en pensée », lui avait-elle dit le jour de leur mariage. Bruno n'avait plus que de rares moments de solitude, pendant lesquels l'image de Floriane était là encore, gênant ses essais de recueillement.

– À qui as-tu rêvé ? lui demandait la jeune femme en le revoyant. Est-ce à moi ?

Il pouvait répondre sans mentir :

– Oui, c'est à toi.

Et le regard ravi qui le remerciait chassait le remords de son âme un instant effrayée de se trouver si distraite devant Dieu.

Un jour, vers la fin du voyage, Bruno demanda :

– Veux-tu que nous allions à Jérusalem, Floriane ?

Ils étaient assis dans un petit cimetière musulman qui dominait la mer. Les tombes, blanches ou grises, presque toutes modestes, s'allongeaient dans l'herbe, sous les cyprès dont l'ombre noire se balançait dans la lumière du jour finissant. Des roses tardives parfumaient l'air léger. Entre les arbres, le golfe resplendissait d'une ardente clarté bleue.

Floriane, les yeux perdus en quelque songe merveilleux, s'appuyait à l'épaule de Bruno. À sa question, elle répondit :

– Non, restons ici, plutôt.

– J’aurais aimé te conduire au berceau de notre religion. Car elle est la tienne aussi, Flory ?

– Pas encore.

– Un peu déjà, pourtant ?... Dis, ma Flory ? Tu l’admires, tu sens son attrait ?

Il l’interrogeait avec des yeux inquiets, qui cherchaient à comprendre le mystère de cette physionomie de femme.

Elle sourit en répondant :

– Je te le dirai plus tard. Ne m’interroge pas encore sur ce sujet.

Il baisa la joue blanche toute proche de ses lèvres en murmurant :

– Oui, plus tard... Je serai bien heureux, Floriane.

– Ne l’es-tu pas déjà ?

– Tu veux te faire répéter que tu es mon bonheur, la joie de mes yeux et de mon cœur ?

Leurs regards se perdirent l’un dans l’autre, en une contemplation passionnée. Autour d’eux, la

solitude était complète. La lumière d'Orient, légère et dorée, les enveloppait. Un rosier, grimpant autour d'une stèle, effeuillait ses fleurs rouges sur la robe de Floriane. Un peu de brise frôlait le cyprès, courbait légèrement l'herbe haute et soulevait l'écharpe de gaze blanche enroulée autour des épaules de la jeune femme.

– Que tout est beau ici, dit Floriane. Je m'y attarderais volontiers. Mais il est raisonnable de terminer notre voyage dans quelques jours. Nous irons plus tard à Jérusalem.

Elle regarda un instant devant elle, dans la profondeur ensoleillée du golfe, et sourit de nouveau en répétant :

– Mais oui, plus tard, nous irons, mon chéri, quand tu me le demanderas.

\*

Lorsque, au début des fiançailles, il avait été question de la future résidence du jeune ménage, Floriane déclara que la carrière littéraire de

Bruno exigeait qu'il habitât Paris. L'avis contraire de M<sup>me</sup> Fervières ne parvint pas à vaincre l'influence de la fiancée. Bruno, si amoureux de son Anjou, l'était encore plus de Floriane. Confiant en son intelligence, il se laissait persuader qu'à Paris seulement il trouverait les moyens de perfectionner son talent et d'arriver à la célébrité, grâce aux relations qu'il pourrait former. Il se réservait seulement de passer plusieurs mois à Sargé. Et Floriane n'avait pas dit non.

Aussitôt de retour à Paris, tous deux cherchèrent un appartement. Celui sur lequel Floriane jeta son dévolu était neuf et charmant, mais trop petit au gré de Bruno.

– Nous n'aurons pas de chambre à donner, en dehors d'un grand cabinet, fit-il observer. Où mettrons-nous mes parents, quand ils viendront ?

– En effet, ce sera un peu juste. Mais le prix est avantageux et nous avons besoin de compter, pour commencer. Dans quelque temps, j'espère que tu seras lancé, nous changerons alors.

– Mais je t'assure, Flory, que notre budget

nous permettrait...

Elle l'interrompt en riant.

– Tu ne connais rien à un budget de ménage, laisse-moi te dire cela, ami chéri. Moi, je sais ce qu'il en est, puisque je dirigeais la maison chez mes parents, et je t'assure qu'il nous faut aller doucement pour débiter. À côté, il y a une excellente pension de famille. Quand tes parents viendront, nous leur retiendrons une chambre là et ils prendront les repas avec nous.

– Ce n'est plus la même chose. J'aurais voulu les avoir tout à fait ici. Et je sais bien que ma mère n'aimerait pas cette combinaison.

– Eh bien, prenons un appartement plus grand, si tu veux, mon Bruno. Mais je trouve que ce n'est pas très raisonnable.

Comme toujours, la raison – et Floriane – l'emportèrent. On loua le petit appartement que la jeune femme meubla de façon charmante, sans dépenses exagérées, avec ce goût et cette entente pratique qui s'unissaient chez elle si remarquablement. Les mêmes qualités se

manifestèrent dans la direction de son intérieur, dans ses toilettes, dans l'organisation de son existence. Une petite part de celle-ci seulement fut réservée au monde. Tout le reste appartenait à son mari. Le cabinet de Bruno avait été la pièce la plus soignée, la plus amoureusement décorée. Elle y était sans cesse près de lui, prenant des notes pour son travail, recopiant les feuilles volantes sur lesquelles il écrivait. Bruno terminait ses *Croquis d'Anjou*. En même temps, il bâtissait le plan d'un nouvel ouvrage. Il se sentait singulièrement en verve dans cette grande pièce aux boiseries claires, aux meubles élégants, d'une forme neuve et jolie. Des parfums y flottaient toujours : parfums de fleurs, que dominait souvent la senteur pénétrante dont s'imprégnait toute la personne de Floriane. Mais la présence continuelle de la jeune femme, surtout, était le stimulant incomparable. Elle se montrait vraiment pour Bruno une collaboratrice, très discrète toujours, mais d'un esprit juste et fin. Puis aussi, quelle douceur enivrante de la voir là, sans cesse, si tendrement éprise, si charmeuse, frôlant les meubles des plis légers de ses robes

claires, rangeant autour d'elle avec des gestes délicats ou se penchant vers son mari dans une attitude d'abandon qui courbait sa taille souple comme un rameau flexible.

Bruno disait :

– Maintenant, je me demande comment je pouvais travailler quand je ne t'avais pas !

Elle répondait :

– Et moi, je me demande comment je pouvais vivre quand je ne te connaissais pas.

Dans ses lettres aux siens, Bruno continuait d'exalter sa femme. Les termes lui manquaient pour exprimer son bonheur. Floriane ne lui donnait aucune des désillusions prédites. La question religieuse elle-même le laissait sans inquiétude. Chaque dimanche, la jeune femme l'accompagnait à la messe, et les prescriptions de l'Église étaient observées à leur table sans observations de sa part. Son âme était certainement bien disposée ; elle écoutait toujours avec plaisir son mari parler de sa religion et bientôt, il l'espérait, le don de la foi lui serait



accordé.

Vers le milieu de janvier, M. Fervières et sa femme vinrent à Paris. Ils ne descendirent pas à la pension de famille, mais chez une cousine de M<sup>me</sup> Fervières qui demeurait dans un quartier tout opposé à celui du jeune ménage. Chaque jour ils venaient déjeuner chez Bruno. Floriane se montrait aimable et tranquillement prévenante. M. Fervières la déclarait parfaite. M<sup>me</sup> Fervières constatait avec un effroi secret son empire sur Bruno. Celui-ci n'avait plus d'autre volonté que celle de sa femme. Dans les rares moments où elle put se trouver seule avec lui, M<sup>me</sup> Fervières reconnut qu'elle n'exerçait plus d'influence sur le cœur de son fils et que les souvenirs de son existence à Sargé s'effaçaient tous devant Floriane.

Il s'informa cependant de ses jeunes protégés, avec quelque intérêt. Sa mère lui demanda :

– Tu vas sans doute t'affilier ici aux œuvres de ta paroisse ?

– Certainement, mais pas tout de suite.

Floriane, qui était présente, ajouta :

– Non, pas encore. Un jeune mari doit être tout à sa femme, la première année de leur union.

– Oui, c’est très naturel. Mais plus tard...

– Oh ! plus tard, évidemment ! Bruno fera comme il l’entendra.

Tout cela était très raisonnable, tout à fait naturel, comme le reconnaissait elle-même M<sup>me</sup> Fervières. Elle le paraissait également, cette réponse de Bruno à sa mère qui s’étonnait de lui voir abandonner certaines de ses habitudes pieuses :

– J’ai vu que cela contrariait Floriane, bien qu’elle ait eu la délicatesse de ne jamais me le dire. Je crois donc plus habile de mettre de la discrétion dans mes pratiques religieuses, tant qu’elle-même ne partagera pas toute ma foi.

M<sup>me</sup> Fervières retint cette réplique qui lui venait aux lèvres : « Si tu avais épousé une croyante, tu n’aurais pas à prendre ces ménagements si dangereux pour toi. » Elle dit seulement :

– Avant son âme, il faut penser à la tienne, mon enfant. C’est ton premier devoir. Ne supprime rien de ce que tu sens lui être nécessaire. Tu as besoin d’une vie chrétienne intense, plus encore que bien d’autres.

Il avoua :

– C’est vrai. Je vais reprendre peu à peu mes habitudes.

Mais la promesse ne fit pas évanouir l’ombre d’angoisse qui couvrait le regard de M<sup>me</sup> Fervières. Il semblait que par avance, la mère vît ce qu’il adviendrait des résolutions de Bruno devant la douce désapprobation de Floriane, sa crainte qu’il se fatiguât, ses tendres exigences qui le retenaient sous des prétextes divers.

– N’exagère pas, mon ami, disait-elle.

Ce mot tranchait net les hésitations de Bruno. Exagérer ! Mais ce serait déplorable pour le but même qu’il poursuivait : la conversion de sa femme ! Il fallait procéder doucement, l’initier peu à peu, faire des concessions sur les points qui

n'étaient pas l'indispensable absolu.

Les habitudes ferventes, après un timide essai de retour, disparurent définitivement. Bruno, de plus en plus absorbé par Floriane, n'en éprouva qu'un regret vague sur lequel il n'arrêta pas sa pensée.

## XII

Les Jarlier habitaient généralement Paris pendant l'hiver et le printemps. Cette année-là, ils passèrent plusieurs mois dans le Midi, pour la santé d'Ismène, et ne revinrent qu'à la fin de mars. Ismène se sentait mieux ; elle annonça, en mettant le pied sur le quai de la gare, qu'elle était prête à reprendre la vie tourbillonnante qui lui paraissait la seule possible.

– Mais tu sais bien que les médecins t'ont recommandé une existence tranquille ! dit M<sup>me</sup> Jarlier.

– Les médecins ? Mais, très chère maman, vous n'ignorez pas en quelle profonde considération je les tiens, et le cas que je fais de leurs prescriptions ? Si j'accepte de me soigner pendant quelques mois, c'est pour vivre après – vivre, c'est-à-dire m'agiter, me dépenser, m'amuser. Autrement, foin de tous les remèdes et

de toutes les cures !

Sur cette profession de foi, Ismène s'empara du bras de sa sœur et lui chuchota à l'oreille :

– Eh bien, ton pieux époux t'a-t-il convertie, Flory ?

Floriane eut un doux sourire ironique.

– Ignorest-tu, mignonne, que sauf d'assez rares exceptions, c'est la femme qui convertit son mari ?

Ismène se mit à rire, en jetant un coup d'œil vers Bruno qui causait avec son beau-père.

– Oui, oui. Alors, c'est toi qui... ?

– C'est moi qui le convertis, déclara tranquillement Floriane.

– Tant mieux ! Figure-toi que je craignais un peu – oh ! très peu – que ce fût le contraire.

– Me connais-tu vraiment si mal ?

– Oh ! tu sais, on voit des choses extraordinaires ! M. de Marges a bien converti sa femme, lui !

Floriane sourit encore, avec la même ironie

douce, en répliquant :

– Oh ! chère, je ne suis pas M<sup>me</sup> de Marges...  
Et Bruno n'est pas M. de Marges.

La présence à Paris de la famille Jarlier ne changea en rien l'existence du jeune ménage. Floriane avait pour les siens une affection très calme, qui se contentait fort bien d'une visite une ou deux fois dans la semaine et d'un dîner de temps à autre. Parfois, elle les retrouvait au cours d'une soirée ou d'une réunion quelconque. Car Bruno, conseillé par elle, fréquentait le monde et nouait d'utiles relations. Floriane connaissait à fond l'art de s'insinuer partout, de s'imposer grâce à son charme et à son intelligence. Par les de Marges, qui habitaient Paris l'hiver, elle pénétra même dans le faubourg Saint-Germain. Le premier ouvrage de Bruno avait fait connaître très favorablement son nom. Lui-même plut par sa distinction, ses qualités intellectuelles et la beauté expressive de ses yeux bleus. Sa nouvelle œuvre, *Croquis d'Anjou*, à peine parue, fut un succès. On déclara, sans trop d'exagération d'ailleurs, que la France possédait un grand

écrivain de plus.

– À quand un autre ouvrage ? demanda un jour M. de Marges à Bruno.

Sa femme et lui étaient venus dîner chez les jeunes Fervièrès, quelques jours avant leur départ pour l'Anjou qu'ils regagnaient toujours vers Pâques. Floriane et Hélène causaient dans le salon, tandis que les deux hommes, qui ne fumaient pas, s'entretenaient debout dans le cabinet de Bruno.

– Il sera terminé à la fin de l'été ; je compte qu'il paraîtra vers le milieu de l'automne.

– Est-il permis de t'en demander le sujet ?

– Le sujet ? Eh bien... Mais non, tu verras. Je ne veux rien t'en dire d'avance.

Henry se figura sentir une gêne sous le ton enjoué. Il songea : « Aurait-il déjà évolué ? » Mais il ne dit mot de cette inquiétude à M<sup>me</sup> Fervièrès, en la voyant à Sargé. C'était assez, déjà, de lui confirmer que son fils ne viendrait pas avant le mois d'août. Son travail le retenait à Paris et Floriane, en outre, était un peu fatiguée.



Ces raisons, données par lui dans ses lettres aux siens, furent répétées par Henry et Hélène, qui n’y croyaient qu’à demi. M<sup>me</sup> Fervièrès ne fit pas de réflexions à ce sujet. Mais la perspective même d’être bientôt grand-mère n’effaça pas le pli soucieux de son front.

Bruno n’avait pas renoncé sans regret à ce voyage. Il restait attaché par des fibres très intimes aux siens, à son pays natal. Il sentait aussi comme un vague besoin de respirer l’atmosphère familiale et d’y retremper son âme engourdie. Mais Floriane lui avait démontré qu’il serait déraisonnable de quitter Paris au moment où il se trouvait en pleine veine de travail. Puis elle devenait languissante, vite lasse. Ce voyage, ce court séjour seraient une fatigue. Bruno, il est vrai, pouvait partir seul. Mais ce serait très dur pour elle.

– Oh ! non, pas sans toi, ma Flory aimée ! s’écria-t-il. Nous n’irons pas à Sargé maintenant, voilà tout. Mais nous y séjournerons plus longtemps cet été.

Ceci convenu, Bruno se remit de plus belle au

travail. Le plan primitif de son ouvrage subissait, en cours de rédaction, de notables changements inspirés par Floriane. Celle-ci, avec son joli rire tendre, reprochait à son mari ce qu'elle appelait son « effarouchement ».

– Tu es un délicieux puritain, mon ami, et je t'aime ainsi. Mais sois un peu plus hardi dans tes ouvrages. Je t'assure que ce sera mieux.

Elle lui citait l'avis de célébrités littéraires, qui jugeaient Bruno Fervières capable d'arriver très loin, pourvu qu'il ne s'enlisât pas dans des scrupules rétrogrades.

Bruno résistait – comme il avait résisté d'abord quand il s'était agi d'entendre, au théâtre, certaines œuvres que réprouvait sa conscience de croyant. Il continuait l'ouvrage selon son idée. Floriane, sans rancune, l'embrassait en disant : « Ah ! le cher exagéré ! » Quelques jours plus tard, les pages déjà écrites disparaissaient et une nouvelle rédaction développait l'autre idée – celle de Floriane. Bruno cédait, comme il avait cédé pour le théâtre, comme il cédait pour tout, en se leurrant de cette pensée qu'il devait d'abord, pour

le bien de Floriane, éviter toute apparence d'intransigeance.

Et tel était son aveuglement qu'il ne songeait pas à s'inquiéter de l'affaiblissement du sens moral dont témoignaient trop souvent les goûts et les idées de cette jeune femme. Il ne souffrait pas d'être incompris d'elle, dans la délicatesse de ses sentiments chrétiens. Ceux-ci, bien que s'émoissant chaque jour, existaient encore cependant. Mais la passion couvrait d'un voile l'âme de Bruno et la rendait, de plus en plus, insensible à ce qui n'était pas Floriane.

En août, les deux jeunes gens arrivèrent à la Hermellière. M<sup>me</sup> Fervièrès aurait voulu les avoir chez elle pour reprendre avec son fils quelque peu des rapports d'autrefois. Mais elle ne pouvait rien objecter au désir de Floriane de se trouver près de sa mère, dans son état de santé surtout.

– Nous vous aurions gênés, dit Floriane avec sa grâce tranquille, quand M<sup>me</sup> Fervièrès exprima à Bruno son regret.

– Notre fils et la femme de notre fils ne nous gêneront jamais.

– Ma mère tenait beaucoup à m’avoir. Mais vous nous verrez souvent et vous viendrez à la Hermellière.

Le regard perspicace de la mère discerna, chez Bruno, un changement qui n’existait pas encore lorsqu’elle l’avait revu à Paris. Il lui parut moins simple, moins affectueux, un peu détaché de tout ce qui, l’année précédente encore, faisait vibrer son cœur. Et elle constata avec angoisse qu’il ne subsistait plus rien de l’expression qu’elle avait aimée dans les yeux de son fils.

Elle espérait, pendant son séjour à la Hermellière, le voir souvent, l’étudier, l’interroger discrètement pour se rendre compte de son état moral, du degré d’influence de Floriane. Mais elle fut vite déçue. Sa belle-fille, très fatiguée, disait-elle, ne quittait guère la Hermellière et retenait son mari près d’elle. Bruno subissait joyusement toutes ses exigences. Parents, amis, occupations comptaient bien peu devant un désir de Floriane. Et lorsque M<sup>me</sup> Fervièrès venait à la Hermellière, la jeune femme, sans affectation, arrivait à ne laisser

presque jamais seuls sa belle-mère et son mari.

Elle accompagna Bruno quand il se rendit chez le curé de Sainte-Cécile et chez l'abbé Rivors, quelques jours après leur arrivée. Le vieux prêtre, lorsqu'ils se retirèrent, dit en serrant fortement la main de Bruno :

– Je te verrai un de ces jours, n'est-ce pas, mon petit ?

– Mais oui, monsieur le curé.

En revenant vers la Hermellière, dans la voiture de M. Jarlier, Floriane dit avec un sourire de douce ironie :

– C'est pour te confesser que ton curé t'attend ?

– Oui, c'est pour cela, Flory.

Elle eut un léger mouvement d'épaules.

– Mon pauvre ami, que peux-tu avoir à dire ? Ta vie est exemplaire. Te confesser de quoi, je me le demande ?

Il murmura :

– De t'aimer trop, peut-être.

Elle laissa échapper un petit rire amusé, un peu railleur. Sa main se posa sur celle de Bruno et la serra tendrement.

– Ah ! le cher fou ! Est-ce qu'on aime jamais trop ? Mais je te défends bien de m'aimer moins, d'ailleurs ! Je te le défends, Bruno ! Et je ne veux pas que tu ailles voir ce curé, qui te monterait peut-être l'imagination à ce sujet.

– Mais, ma chérie, je dois...

– Tu dois me faire plaisir, d'abord. Tu m'as dit un jour que tu ne pouvais rien me refuser. Est-ce vrai ?

– C'est vrai.

– Eh bien, tu vas me promettre de ne pas retourner voir le curé de Sainte-Cécile.

– Tu me demandes une chose impossible ! J'ai l'habitude de...

Elle l'interrompt en murmurant d'un ton d'ardent reproche :

– Ah ! tu ne m'aimes pas comme je t'aime ! Je te sacrifierais tout, moi. Et tu me refuses cela, ce rien !

– Flory !... Mais non, je ne te refuse rien ! Je n’irai pas le voir, puisque tu le désires. Mais il en sera bien peiné, mon pauvre vieux curé !

Elle eut un léger sourire de triomphe, tandis que Bruno prenait ses mains et les serrait en la regardant avec amour.

– Il sera ennuyé surtout, je crois, de ne pouvoir te sermonner et te persuader que tu es un grand coupable.

– Oh ! quelle idée ! L’excellent homme ne veut que mon bien, sois-en persuadée.

– C’est très possible. Mais il ne le veut pas de la même manière que moi, probablement. Et je ne souffrirai jamais qu’on m’enlève une parcelle de toi, de ta pensée, de ton cœur.

## XIII

L'abbé Rivors, lors de la première visite de son cousin, n'avait pu lui parler seul à seul. Il comptait le revoir peu après. Mais les jours s'écoulèrent sans ramener Bruno au presbytère. L'abbé se rendit à la Hermellière. Floriane était là et resta constamment en tiers. Bruno répondit par une explication vague, embarrassée, à son cousin qui lui demandait pourquoi on ne le voyait plus. Le prêtre comprit. Quand il sortit de la Hermellière, l'angoisse le serrait au cœur. Ce qu'il avait tant redouté dans ce mariage se réalisait, beaucoup plus vite qu'il l'eût cru.

Il fallait voir Bruno seul. Chez ses parents, à Varlaumont, n'importe où, il ne venait jamais sans sa femme. Le curé l'ayant invité à dîner, il répondit par un refus, en alléguant la santé de Floriane. Alors l'abbé Rivors lui écrivit, en lui demandant de venir lui parler.



Il le vit arriver le lendemain, un peu froid, un peu gêné. Après quelques mots échangés, le prêtre dit :

– Notre bon curé a bien regretté que tu n’aies pu venir.

– J’ai regretté aussi... mais Floriane se sentait nerveuse, inquiète... Elle m’a demandé de ne pas la quitter. Mon devoir était de rester.

L’abbé murmura :

– Oui... ton devoir...

Dans la grande chambre sombre, l’air trempé de pluie entrainait, avec le jour sans lumière. Les meubles luisaient dans l’ombre. Sur la table une serviette de chagrin, usée, ouverte, laissait échapper des papiers. Le prêtre les désigna à Bruno.

– Nous sommes en arrangement avec Henry de Marges pour sa maison de la rue d’Angers. Il nous la loue – à un prix infime d’ailleurs – pour notre patronage qu’il faut agrandir.

– Vraiment ! Tes jeunes gens sont plus nombreux, alors ?

L'abbé eut un imperceptible tressaillement. Le ton indifférent de Bruno, sa physionomie distraite laissaient voir clairement que l'intérêt n'existait plus chez lui, pour cette œuvre qu'il avait aimée.

– Oui, nous sommes en progrès. J'ai eu bien des consolations avec le petit Arnaud...

L'abbé parla de ces enfants, de ces jeunes gens que connaissait son cousin, dont il s'était occupé assidûment, avec un zèle enthousiaste. Bruno l'écoutait du même air indifférent, un peu absent, en murmurant de vagues : « Ah ! vraiment ?... C'est très bien... Oui, je me souviens... »

Le prêtre cessa tout à coup de parler, regarda un instant son cousin dans les yeux et dit :

– Toutes ces choses ne t'intéressent plus.

Bruno rougit.

– C'est un peu vrai, mon ami. Tu comprends, j'ai d'autres devoirs, d'autres préoccupations...

– Quand on a été, comme toi, une âme zélée, une âme fervente, on ne se désintéresse pas ainsi des âmes que l'on a aimées et dirigées, par lesquelles on a souffert les premières désillusions

et connu les premières joies de l'apostolat.

– L'apostolat ? Je n'étais pas fait pour lui. Je me trompais.

L'abbé eut un lent hochement de tête. Ils se turent un instant. Le bruit sourd du balancier de l'horloge ancienne s'entendait seul, dans le silence. Puis une mouche bourdonna et vint frôler la chevelure de Bruno.

– Et celui auquel tu devais t'adonner ?... la conversion de ta femme ? demanda le prêtre.

– Oh ! celui-là, c'est autre chose ! J'y songe toujours, crois-le bien.

– Tu y songes... sans avancer d'un pas – au contraire.

– Que veux-tu dire ?

– C'est toi qui recules, toi qui descends. Floriane est restée telle que tu l'as épousée. Toi, tu as changé.

– Tu rêves ! dit Bruno avec un peu d'irritation. Floriane n'a pas encore la foi, en effet, mais ce n'est pas à moi de t'apprendre quelle prudence exige un travail de conversion. Je lui parle très

peu à ce sujet ; j'aime mieux laisser le temps et la réflexion agir en elle.

Il se leva, fit quelques pas vers la fenêtre et se détourna en demandant d'un ton un peu sec :

– Est-ce pour me dire cela que tu m'as fait venir ?

– Cela et autre chose.

Se levant à son tour, l'abbé vint à Bruno. Il vit se fixer sur lui un regard assombri qu'il ne connaissait pas jusqu'ici.

– ... Peux-tu m'assurer, en toute sincérité, que ta vie chrétienne n'a subi aucune atteinte ?

Bruno eut un mouvement d'épaules, en ripostant avec froideur :

– J'ai conservé ma foi tout entière, j'accomplis ce qui est d'obligation stricte. Quant au reste, j'ai cru sage d'y renoncer pour le moment, afin de ménager les idées de Floriane, que trop de dévotion risquerait d'effaroucher.

– Le reste... c'est-à-dire ce qui soutenait ta faiblesse. Pauvre enfant !

La voix de l'abbé tremblait. Quelque chose se détendit sur la physionomie de Bruno. Il prit la main de son cousin et l'étreignit avec force.

– Jacques, que vas-tu imaginer ? Mon âme n'est pas en danger. Je ne puis dire que je possède toute la ferveur d'avant mon mariage... non, ce n'est plus la même chose. Mais je reste un chrétien pratiquant.

– Jusqu'à quand ?

– Mais toujours ! Voyons, Jacques, que te prend-il ? Tu es prévenu contre Floriane, je le sais, tu te figures que je vais perdre mon âme près d'elle. C'est une folie ! C'est une injure que tu lui fais !

– Mon cher enfant, laisse-moi te demander simplement ceci : ne sens-tu pas un trouble dans ta vie morale ? N'as-tu pas conscience que tu admets, en toi et autour de toi, ce que tu aurais réprouvé il y a peu de temps encore ?

Il y eut un assez long silence. Bruno serrait les lèvres en détournant son regard hésitant.

– Que prouverait cela ? dit-il enfin. Que j'étais

un scrupuleux et que je ne le suis plus, voilà tout.

– Un scrupuleux ? répéta l’abbé.

Un léger sursaut le secoua. Sa physionomie témoignait d’une stupéfaction douloureuse.

– ... Un scrupuleux, parce que tu t’éloignais de tout ce qui attaquait la morale et que tu veillais sur ton âme pour la préserver du mal ! Ah ! mon pauvre enfant, mon pauvre enfant, quelle parole tu viens de prononcer là !

Une émotion subite bouleversa la physionomie de Bruno. Il se pencha vers son cousin, en posant son bras sur son épaule, dans l’attitude qui lui était familière lorsqu’il était enfant et voulait demander un conseil à Jacques, son aîné.

– Mon ami, mon cher Jacques, je ne veux pas que tu croies... Je conserve tous mes bons principes, je suis toujours le même que naguère. Mais je ne puis vivre en anachorète. Ce n’est pas une raison pour que j’approuve ce qui est mauvais. Je t’en prie, ne conserve pas de pareilles idées, Jacques, et ne pense pas mal de Floriane ! tu me ferais beaucoup de peine !

– Mon pauvre enfant ! reedit l’abbé.

Son regard affectueux d’où l’angoisse ne s’effaçait pas, considérait le jeune visage tout proche du sien, les yeux si beaux, que l’émotion faisait briller et dans lesquels, comme M<sup>me</sup> Fervièrès, il cherchait vainement un reflet de l’expression d’autrefois.

M<sup>lle</sup> Célestine appela du dehors :

– Monsieur l’abbé, on vient vous demander pour le père Rolin !

– Bien, mademoiselle, j’y vais.

Et le prêtre ajouta, en s’adressant à Bruno :

– C’est le vieillard que tu allais voir comme visiteur de la Conférence. Tu te souviens ?

– Mais oui ! Crois-tu donc que j’aie oublié tout cela ? Il est malade ?

– Mourant. Je vais l’administrer. Il me parle toujours de toi et me demande s’il ne te verra pas.

– Pauvre vieux ! C’était un brave homme, surtout depuis que je l’avais persuadé de ne plus boire. J’irai demain matin, Jacques, tu peux le lui

annoncer. Ce soir c'est impossible, car Floriane m'attend pour faire une promenade avant le dîner.

– Tu le trouveras encore en vie demain, très probablement. Ta visite sera une dernière joie pour lui. Et la joie des autres, vois-tu, cela vaut encore mieux que la nôtre.

L'abbé s'interrompt un instant, puis demanda :

– Tu reviendras me voir ?

– Mais oui, dès que je le pourrai. Floriane est un peu exigeante... je ne puis m'en plaindre, puisque c'est par affection pour moi.

L'abbé, sans mot dire, prit son chapeau et se dirigea vers la porte. Arrivé là, il posa la main sur le bouton et se détourna pour regarder son cousin qui l'avait suivi.

– Es-tu heureux d'être bientôt père ?

– Très heureux, naturellement. En outre, je dois t'avouer que je compte beaucoup sur ce petit être pour incliner davantage Floriane vers nos croyances.



– Certainement, ce sera un bienfait pour elle... et pour toi. En devenant mère, elle ne sera plus occupée exclusivement de son mari et tu te trouveras plus libre, plus toi-même.

Bruno eut un mouvement d'amour-propre froissé.

– Je ne sais vraiment ce que tu t'imagines ! Aucune femme, mieux que Floriane, ne sait respecter la liberté de son mari. Si je cède à ses désirs, c'est parce qu'il me plaît de le faire, c'est parce que je l'aime. La venue de notre enfant ne changera rien à cela. Ma femme demeurera toujours ma première préoccupation, mon premier amour.

– C'est très louable. Mais il y a tant de manières d'aimer !

– Je n'en connais qu'une, dit brièvement Bruno.

L'abbé ouvrit la porte. Tous deux descendirent l'escalier sombre. Dans le vestibule, le curé causait avec un vieil infirme. Il s'interrompit et vint à Bruno.

– Eh bien, mon petit, c’est comme cela que tu fais faux bond à ton vieux curé ? C’est gentil !

– Monsieur le curé, j’étais désolé. Mais ma femme...

– Oui, oui, je sais. Tu es un mari modèle et je t’en félicite. Mais enfin, il ne faut pas délaissier tes vieux amis, vois-tu, car c’est ce qu’il y a de meilleur, dans certaines circonstances de la vie. Viens me voir un de ces jours, mon petit enfant.

– Je tâcherai, monsieur le curé...

Bruno serra la main tordue par les rhumatismes. Un peu d’émotion l’étreignait à la gorge. Il regarda le bon visage aux yeux doux et graves et dit très bas :

– Je vous aime bien toujours. Vous êtes mon meilleur ami.

Il sortit suivi de l’abbé. Celui-ci prit congé de lui sur la place.

– À un de ces jours, n’est-ce pas ?

Bruno répondit affirmativement et reprit le chemin de la Hermellière. Au passage, il saluait d’un geste machinal les visages de connaissance.

Il se sentait las d'esprit, gêné, mécontent de lui-même et de son cousin. Des pensées engourdies, qui avaient toute l'apparence du remords, semblaient prêtes à renaître. Des émotions oubliées surgissaient. Les paroles de l'abbé, l'anxiété et le grave reproche qui s'exprimaient dans le regard ferme si connu de lui venaient de bouleverser son âme. Il songea : « Jacques a peut-être raison, pour certaines choses. Je cède trop facilement... et je laisse un peu trop Floriane à elle-même, au point de vue religieux. »

En entrant dans le petit salon de la Hermellière, il trouva sa femme assise sur le canapé, travaillant à une broderie. Elle sourit en le voyant et ses yeux, dans l'ombre où elle se trouvait, étincelèrent d'ironie douce.

– Eh bien, tu as reçu ton sermon, mon pauvre chéri ? Je vois cela à ta figure. Avais-je raison de te le prédire ?

Il vint s'asseoir près d'elle et baisa les doigts qu'elle lui tendait.

– Un très excellent sermon, Floriane.

– Vraiment ? C’est-à-dire des choses très noires contre ta pauvre Flory ?

– Oh ! mon amie !

Elle secoua la tête. Un léger pli de raillerie soulevait sa lèvre. D’un joli geste souple, elle mit son bras autour du cou de Bruno.

– Tu crois que je ne sais pas ce qu’il en est ? Parce que je suis une incroyante, je leur fais peur. Ils se figurent que je cherche à te détourner de leur religion.

– Non, Floriane, ils s’inquiètent seulement de voir que tu restes éloignée de cette religion qui n’est pas seulement la leur, mais la mienne, qui sera celle de notre enfant. Dis-moi, ma chère femme, ne me donneras-tu pas bientôt le bonheur de te voir penser comme moi, comme tous les miens ?

Elle secoua doucement la tête.

– Non, c’est impossible. Il ne faut pas me demander cela, vois-tu, mon ami. Tu dois te contenter de ta Floriane telle qu’elle est. Ne te suffit-elle pas ainsi ?

– Tu sais bien qu’il est affreux pour moi de penser que nous pourrions être séparés plus tard, dans l’éternité ? Et même en ce monde, c’est une ombre entre nous, un point où nous ne nous rencontrons pas.

Elle appuya son front contre la joue de Bruno en murmurant :

– Qu’est-ce que cela ? Nous nous aimons, voilà le principal. Nous deux, Bruno... nous deux seuls sur la terre !

– Floriane ! Cela ne doit pas être !

– Cela est. Notre amour nous suffit. Je ne veux pas que personne vienne se mettre entre nous, sous prétexte de religion.

– Personne n’en a l’idée, Flory. Je t’assure que Jacques m’a dit des choses très raisonnables...

Elle eut un léger rire moqueur.

– Oh ! je m’en doute ! Cela se voit à ta physionomie, à ton attitude gênée. Tu voudrais, toi aussi, me sermonner. Tout à coup, parce que ton cousin a effrayé ton âme timorée, tu t’avises de trouver que je te fais oublier bien des choses,

et en particulier le soin de ma conversion. Dis, n'est-ce pas vrai ?

– Un peu, oui. J'ai perdu de bonnes habitudes... et nous ne parlons plus bien souvent de la question religieuse, ma chérie.

– Il n'en est pas besoin. Nous avons notre amour. J'avoue que tout est là pour moi. Et toi ?

– Oh ! je ne puis dire cela, mon amie ! Toi-même, il ne faut pas... C'est une offense à Dieu. Ma Floriane, es-tu donc encore si loin de Lui ?

Il essayait de lire dans les yeux brillants qui s'attachaient à lui, qui le pénétraient d'une joie éblouie.

– Je crois que oui. Tu vois, je suis franche ! M'en garderas-tu rancune ?

– Rancune ?... à toi ? Oh ! non ! Mais c'est une souffrance pour moi, Floriane. J'espérais tant te ramener à Dieu !

– Mon pauvre ami ! Je suis désolée... Ainsi, toute ma tendresse ne te suffit pas ?

Elle prononça ces mots d'une voix très basse, qui tremblait. Des larmes vinrent à ses yeux et

Bruno la sentit frissonner contre lui.

D'un geste ardent, il la serra dans ses bras.

– Que dis-tu ? Que vas-tu penser là ? Toi, mon bonheur ! Toi, ma vie !

– Oh ! dis encore cela ! Dis que je suis ta vie et que tu m'aimes... que tu m'aimes plus que tout ?

– Oui, tu es ma vie, et je t'aime !

– Plus que tout ?

Des larmes légères glissaient le long des joues, tremblaient au bord des cils. Bruno baisa longuement les yeux humides et dit sans hésiter :

– Oui, plus que tout.

\*

Lorsque, le dimanche suivant, Bruno et Floriane vinrent dîner à la maison Fervières, ils y trouvèrent l'abbé Rivors invité par sa tante. Le prêtre, après les premiers mots échangés, demanda à Bruno :

– Tu n’as donc pu aller voir le vieux Rolin ?

Bruno répondit avec un léger embarras qui ne put échapper à son cousin :

– Non, cela m’a été impossible. Quand est-il mort ?

– Dans la journée. Il avait gardé sa connaissance entière et t’a attendu jusqu’au dernier moment, tout heureux, le pauvre, à l’idée de cette joie promise. Je l’ai entendu qui disait, un peu avant de mourir : « Il ne viendra pas. Il m’a oublié. » Et il pleurait.

Le visage de Bruno frémit légèrement.

– Je regrette vraiment... Mais je n’ai pu...

Sa voix n’était pas assurée, son regard se troublait un peu.

M<sup>me</sup> Fervières, qui entraît au salon en revenant de donner un ordre à la cuisine, demanda, s’adressant à la fois à son fils et à Floriane :

– Vous avez donc été ce matin à une messe matinale ? Je vous ai en vain guettés à la sortie de celle de 10 heures.



– En effet, nous n’y étions pas, maman. Floriane ne se trouvait pas prête, je l’ai attendue, mais au moment de partir, nous nous sommes aperçus que même en nous pressant, nous arriverions tout juste pour la sortie.

– Comment, vous n’avez pas eu de messe ?

Floriane dit avec son calme gracieux :

– Non, ma mère. C’était impossible... Est-ce un très grave péché, mon cousin ?

Elle s’adressait à l’abbé Rivors. Un sourire entrouvrait ses lèvres. Il fallait l’attention aiguisée du prêtre pour découvrir toute l’ironie triomphante contenue dans ces paroles et ce sourire.

Il répondit avec une froide tranquillité :

– Oui, lorsque l’abstention est volontaire, sans raisons sérieuses.

– Oh ! nous ne l’avons pas fait exprès ! Nous causions, il a oublié l’heure et moi aussi. Nous oublions toujours l’heure, quand nous causons.

Elle rit gaiement, en regardant son mari. Un peu d’embarras se discernait sur la physionomie

de Bruno. Il avait conscience de la surprise de tous, devant cette négligence extraordinaire chez lui, tellement strict auparavant pour ses pratiques religieuses – le plus strict de la famille, même.

– J’en ai été fort contrarié... mais il était impossible de réparer cela.

Le prêtre et la mère sentirent la gêne dans l’accent. Ils comprirent que Floriane avait pris sa revanche sur l’abbé Rivors et que Bruno payait d’une nouvelle capitulation de conscience ses vellétés de remords.

Quinze jours plus tard, les deux jeunes gens quittèrent la Hermellière. Ils allaient s’installer pour le reste de l’été sur une plage de Bretagne, le climat d’Anjou ne convenant pas à Floriane, assurèrent-ils.

M<sup>me</sup> Fervièrès ne put voir son fils seul qu’un court instant. Il se montra affectueux, mais sans rien de l’expansion d’autrefois qui l’unissait si bien à l’âme de sa mère. M<sup>me</sup> Fervièrès lui dit avec une grave tendresse :

– Je suis triste de te voir partir si tôt. Tu avais

besoin de te retremper longuement dans l'atmosphère du pays natal. Paris t'a déjà changé, Bruno.

Elle disait : « Paris », et c'était un autre nom qui était sur ses lèvres.

Bruno eut un geste de protestation.

– Mais non, maman ! Quelle idée !

Elle secoua la tête, en le regardant pensivement. Il sourit avec un peu de contrainte et se pencha pour l'embrasser.

– Je suis toujours votre Bruno... et je vous aime tant !

Elle mit son bras autour des épaules de son fils et l'attira tout contre elle.

– N'oublie jamais ce que je t'ai appris : Dieu doit être servi avant tout et aimé plus que tout.

Elle le sentit tressaillir et vit se détourner son regard. Il répéta d'une voix changée :

– Plus que tout... Oui, je sais. (Puis il se dégagea lentement et ajouta, sans regarder sa

mère) : Ne vous inquiétez pas pour moi, maman.  
Je suis très heureux.

## XIV

Vers le milieu de novembre, Floriane mit au monde une petite fille. Elle n'avait toujours témoigné que d'une satisfaction très modérée à la perspective d'être mère. Le succès du nouvel ouvrage de Bruno, paru vers le même temps, sembla lui causer infiniment plus de joie que cette naissance. L'enfant fut confiée à une excellente nurse ; Floriane veilla elle-même, chaque jour, à la bonne exécution de tous les préceptes d'hygiène. Cela réglé, elle put continuer à travailler avec son mari, à le suivre partout, à ne le laisser jamais à lui-même.

En réponse au volume envoyé par Bruno, M<sup>me</sup> Fervièrès écrivit – et l'écriture si ferme jusqu'ici était tremblée :

« J'ai trouvé dans cet ouvrage des pages remarquables. Mais il en est d'autres qui m'ont déplu, qui m'ont froissée et douloureusement

surprise, venant de toi. Une évolution se fait en ton âme, mon enfant. Prends garde ! Ce livre n'est pas digne du croyant que tu es. Reprends-toi, donne-nous une de ces œuvres que promettait si bien ton premier ouvrage. Songe au mal que tu peux faire par une œuvre telle que celle-ci, où l'ivraie se mêle si habilement au bon grain. Souviens-toi des enseignements de tes éducateurs et de ta mère. »

Quand Bruno reçut cette lettre, il se trouvait dans son cabinet de travail, avec Floriane. La jeune femme décachetait des billets de félicitations, envoyés au jeune écrivain devenu tout à coup célèbre. Du coin de l'œil, elle regardait son mari. Les lèvres de Bruno tremblèrent un peu, sa physionomie se troubla, et la feuille vacilla entre ses doigts. Sans mot dire, il la posa sur le bureau, devant lui.

– Ta mère t'écrit quelque chose de désagréable ?

Floriane se penchait et lui mettait sa main sur l'épaule, en le regardant avec tendresse.

– Oui... Elle a peut-être raison.

De sa main libre, la jeune femme saisit la feuille. Elle la parcourut d'un coup d'œil et laissa échapper un rire moqueur.

– C'est charmant ! Pauvre ami, te voilà bien noté dans ta famille. Tout cela, pour d'innocentes petites hardiesses qui achèvent de donner du ton à l'œuvre. Ta mère est une femme délicieuse, Bruno, mais son éducation l'a pétrie de scrupules incroyables. Et elle voudrait te les imposer.

Bruno dit vivement :

– Ma mère est une admirable chrétienne. J'ai toujours eu confiance dans la rectitude de son jugement, dans la ferme lucidité de son intelligence.

– Je suis absolument de ton avis. Mais je maintiens mon dire : son genre d'éducation l'a habituée à voir le mal là où il n'existe pas – comme dans ton ouvrage.

– Cependant, Flory, il y a certaines choses... Tu sais, je ne voulais pas les laisser. Tu y as tenu...

– Et j'ai bien fait. C'était indispensable. Tiens,

lis ceci. Ces pages, dont tu parles, ce sont précisément celles que la critique indépendante et les maîtres de la littérature déclarent remarquables – celles qui ont établi ton succès, enfin.

Sous les yeux de son mari, elle faisait passer les missives louangeuses, ou bien elle les lisait elle-même, de sa voix doucement vibrante. L'ivresse montait au cerveau de Bruno. Engourdi de nouveau, il oubliait la lettre de sa mère, disparue entre les doigts de Floriane. La jeune femme disait :

– Vois comme on t'apprécie. Un avenir merveilleux s'ouvre devant toi. Je l'avais bien deviné sous les adorables naïvetés mystiques de ton premier ouvrage.

Son enthousiasme passionné exaltait en Bruno la joie orgueilleuse, surexcitait des ambitions longtemps inconnues, repoussait bien loin toutes les inquiétudes, tous les doutes. Mais oui, sa mère exagérait. De très bons esprits ne trouvaient rien à redire aux pages incriminées par elle. Il ne fallait rien pousser à l'extrême, ni risquer de



tomber dans la pruderie désagréable, dans le scrupule sans limites. Floriane avait raison en accusant l'éducation de M<sup>me</sup> Fervièrès de lui avoir un peu rétréci le jugement.

Comme tous deux se levaient pour passer dans la salle à manger, il demanda :

– Où est donc la lettre de ma mère ?

Floriane se recula légèrement et montra, sur le tapis, un papier froissé, pétri, déchiré comme par des ongles aigus qui s'y seraient acharnés patiemment, écrasé comme si l'élégant soulier de Floriane s'était complu à achever l'œuvre de destruction.

– Je crois que c'est cela. Je n'ai pas fait attention... Tu voulais la garder ?

– Non, c'est inutile. Mais il ne faudrait pas que les domestiques...

– Oh ! ils ne pourraient plus rien lire.

Un sourire entrouvrit légèrement les lèvres de la jeune femme et anima ses yeux d'un éclat de triomphe railleur. Elle dit tranquillement :

– Envoie donc cela vers la corbeille à papiers,

Jeanne le ramassera tout à l'heure.

D'un geste machinal, Bruno repoussa du pied, avec d'autres paperasses froissées, éparses sur le tapis, ce qui avait été la lettre de sa mère.

\*

La petite Élisabeth fut baptisée vers la fin de décembre. M<sup>me</sup> Fervières, qui était marraine, vint à Paris pour quelques jours. Elle avait un peu vieilli, les rides se faisaient plus apparentes et la lumière de ses yeux se voilait d'une mélancolie profonde. Le changement moral de son fils la tenait dans un état d'incessante angoisse. En le revoyant, elle éprouva un pénible choc intérieur ; sa physionomie, son attitude lui laissèrent deviner qu'il était maintenant pour elle très lointain, que leurs âmes ne se rencontraient plus.

Cette impression se confirma les jours suivants. Elle sentit chez lui une gêne, qui le rendait un peu froid, et la volonté d'éviter tout entretien intime. D'ailleurs, elle le vit peu.

Floriane et lui menaient maintenant une existence très mondaine, en dehors des heures consacrées au travail. Devenu célèbre, Bruno était fort recherché, et les salons très snobs se disputaient sa présence. Floriane, si fêtée déjà pour elle-même, se voyait, comme épouse du jeune écrivain, entourée d'hommages nouveaux qu'excitait encore sa coquetterie raffinée, habile à se dissimuler sous une sorte de réserve songeuse ou souriante, selon les circonstances. Bruno, chez lui ou en dehors, vivait donc en une perpétuelle griserie. Il ne lui restait plus de temps pour sentir le remords. La présence de M<sup>me</sup> Fervières réveilla seulement en lui une impression désagréable qu'il réussissait généralement à étouffer. De lui-même, cette fois, sans que Floriane eût besoin de s'en mêler, il évita de se rencontrer souvent avec sa mère.

Un jour, elle voulut lui parler de son dernier ouvrage. Il l'arrêta dès les premiers mots.

– Ma chère mère, nous n'avons pas du tout la même manière de voir ce sujet. À quoi bon discuter ? Laissons cela, voulez-vous ?

– Non, car je dois te dire toute ma façon de penser, qui est aussi celle de ton père et de Louis, celle de Jacques et de tous les vrais croyants. Ton livre a des parties mauvaises, Bruno.

Il riposta sèchement :

– Vous me l’avez écrit. Ce n’est pas l’avis général. On ne peut contenter tout le monde, maman.

– Est-ce toi qui parles ainsi ? Et que fais-tu de la morale, de la religion ?

– Ni l’une ni l’autre ne sont blessées dans cet ouvrage, que je sache.

– Ah ! tu trouves ? Ta conscience s’est singulièrement atrophiée ! Il y a un an, tu aurais dit de ce livre, écrit par un autre : « C’est un ouvrage dangereux. »

– Il y a un an, je jugeais selon des vues étroites. Aujourd’hui, je vois plus large.

– C’est-à-dire que tu glisses dans l’ornière, comme tant d’autres, et que tu perds la foi.

– Pardon, je conserve ma foi intacte. Mais je ne veux pas nuire à ma carrière littéraire par des

scrupules un peu abusifs.

L'entrée de Floriane apportant la petite fille interrompit cette conversation, que M<sup>me</sup> Fervières ne put trouver occasion de reprendre. D'ailleurs, elle se rendait bien compte que toutes ses objurgations tomberaient maintenant dans le vide. Bruno, dominé par sa femme, enivré par son succès et par l'atmosphère mondaine qui devenait la sienne, glissait vers un abîme que n'osait sonder le regard épouvanté de la mère.

M<sup>me</sup> Fervières tenta un dernier effort, cette fois près de Floriane. La veille de son départ, se trouvant seule avec la jeune femme dans le grand cabinet converti en nursery, elle lui parla de l'enfance de Bruno, de son attrait vers la piété, de son heureux caractère.

– Maintenant, je le trouve changé, ajouta-t-elle avec émotion. Ma chère enfant, laissez-moi vous donner un conseil : si vous l'aimez, ne le détournez jamais de sa religion. Vous feriez son malheur, car il souffrirait atrocement s'il se séparait de Dieu.

Floriane l'écoutait avec calme, en passant ses

longs doigts blancs sur la tête du bébé qu'elle tenait sur ses genoux. Un vapoureux déshabillé vert pâle l'entourait de plis ondulants, ses cheveux tombaient sur sa nuque en boucles légères et encadraient de bandeaux aux reflets fauves la blancheur ardente de ce visage où les yeux répandaient une vie si intense, une vie triomphante. Ce regard ne quittait pas M<sup>me</sup> Fervièrès tandis qu'elle parlait. La mère frémissait en songeant : « Ce que je dis, je dois le dire. Mais je sais que c'est inutile. »

Aux derniers mots de sa belle-mère, Floriane répondit tranquillement :

– Je ne m'occupe pas de la religion de Bruno, ma mère. Il fait absolument ce qu'il veut à ce sujet. Vous avez pu découvrir un changement en lui ; il faut l'attribuer à une évolution ; très naturelle chez un homme de son âge, de son intelligence, passant d'un milieu aux idées... surannées, aux tendances mystiques, dans un autre où dominant des opinions plus modernes. Quant à souffrir, permettez-moi de vous affirmer qu'il n'en est rien. Bruno ne cesse de me répéter

qu'il se trouve très heureux, que je lui ai fait connaître le bonheur, qu'il ne désire rien de plus. Vous voyez donc combien vos craintes sont vaines !

Comme il fallait qu'elle ne craignît plus rien, qu'elle fût sûre de l'âme de Bruno, pour braver ainsi la mère qui avait eu tant d'influence sur cette même âme !

M<sup>me</sup> Fervières eut un sursaut d'indignation douloureuse.

– Il ne désire rien de plus ! Il vous l'a dit ?

Floriane pencha un peu la tête, caressa du bout des doigts le front de l'enfant et répondit avec un sourire léger :

– Bien souvent. C'est ma joie de l'entendre, car mon unique objectif est d'être à moi seule son bonheur.

– À vous seule ! Mais vous n'êtes qu'une créature périssable, et vous oubliez que Dieu a des droits imprescriptibles sur lui, sur son âme.

La voix de M<sup>me</sup> Fervières se brisait un peu. Floriane souriait toujours. Elle dit d'un ton doux

et froid :

– Bruno n'est plus à Dieu ; il est à moi.

M<sup>me</sup> Fervières resta muette. Une terreur l'étreignait devant cette jeune femme si calme, si sûre d'elle-même, qui proclamait ainsi sa mainmise sur l'âme de Bruno. La mère eut la vision de cette âme perdue, à jamais entraînée dans le mal par la volonté toute-puissante de Floriane. Elle frissonna en rencontrant ce regard qui avait subjugué son fils, qui l'asservissait aux dépens de tous ses devoirs. Des mots de protestation venaient à ses lèvres. Mais la porte donnant sur la chambre s'ouvrit, Bruno entra, en disant d'un ton de surprise joyeuse – le ton d'un homme qui constate un fait peu fréquent :

– Ah ! tu es ici avec bébé, Flory ? Je te cherchais par là...

Il vint vers sa mère, lui baisa la main et dit en montrant l'enfant :

– N'est-ce pas qu'elle est mignonne, notre Lisette ?

– Oui, c'est un bien joli bébé – un peu frêle



cependant.

– On dit que ce sont les plus résistants. Elle a une excellente nurse, qui la soigne parfaitement.

Floriane se leva et fit quelques pas vers le berceau. Bruno l'arrêta.

– Laisse-moi la regarder un peu. Je n'en ai pas souvent l'occasion, car je la vois rarement, ma petite Lisette.

Floriane eut un mouvement d'épaules.

– Les bébés de cet âge-là n'intéressent pas un homme.

– Ceux des autres, peut-être. Mais ma fille, c'est différent.

Sans paraître l'entendre, Floriane alla poser l'enfant dans son berceau et sonna la nurse. Puis elle revint vers Bruno et dit à sa belle-mère :

– Voulez-vous venir maintenant dans le salon, ma mère ?

Cette courte petite scène confirma, dans l'esprit de M<sup>me</sup> Fervières, ce qu'elle avait deviné déjà. Floriane ne permettrait jamais à Bruno de

s'attacher à l'enfant. Elle voulait, seule, occuper tout le cœur, toute la pensée de son mari.

En quittant Paris, la mère emportait cette fois la certitude terrible de la prochaine apostasie de son fils, voulue, préparée par Floriane. Elle le dit dès l'arrivée à l'abbé Rivors et ajouta :

– Maintenant, il ne me reste plus qu'à prier et à expier pour lui, afin qu'il se repente un jour. Voilà mes armes, dans mon duel contre cette femme pour l'âme de mon enfant.

## XV

Bruno et Floriane continuèrent tout l'hiver leur existence mondaine. Entre-temps, ils travaillaient à un nouvel ouvrage. La jeune femme l'avait cette fois entièrement inspiré. L'amoralité subtile, élégante, en était le ton habituel. Ça et là, des idées finement perverses se glissaient, à demi voilées sous le charme délicat du style, sous la réserve voulue des mots. Pour leitmotiv, le droit à la vie libre, à la passion, présenté comme un devoir – comme le premier devoir de la vie.

Bruno ne se révoltait que faiblement, par à-coups de plus en plus rares. Le sens moral se déviait complètement chez lui. Les raisonnements de Floriane, ses railleries légères et tendres, l'influence de sa volonté sur la sienne, le contact fréquent d'un monde peu scrupuleux en matière de morale, toute l'atmosphère dans laquelle il

vivait, enfin, déformaient sa conscience, battaient en brèche ses croyances, le détachaient de ce qu'il avait respecté et aimé.

Ses lettres à sa mère, jusque-là hebdomadaires, commencèrent à s'espacer vers la fin de cet hiver-là – au moment où il laissa passer le temps de Pâques sans remplir ses devoirs religieux. Son frère, son cousin, ses amis de Sargé ne reçurent plus que de rares nouvelles – un mot banal rédigé à la hâte, sur une carte. Il était accablé de travail, assurait-il. Mais sur le carnet mondain des grands quotidiens, au compte rendu des premières sensationnelles, à tous les événements parisiens un peu marquants figurait sans cesse le nom de M. et M<sup>me</sup> Bruno Fervières.

Henry et Hélène les voyaient l'un et l'autre fort rarement. Bruno évitait M. de Marges. Il dut cependant se rendre un jour chez lui pour un renseignement que son père, dans un billet reçu le matin, le priait de demander au jeune comte. Ce fut une satisfaction pour lui de ne trouver que M<sup>me</sup> de Marges. Il exposa l'objet de sa visite, échangea avec la jeune femme quelques paroles

de politesse et se leva pour prendre congé. Hélène lui demanda :

– Vous désertez donc complètement Sargé ? Pas même un petit séjour à Pâques ?

– Non, et fort probablement nous n’irons pas non plus cet été. Ma femme n’aime pas ce climat.

– Mais vous y passerez au moins quelques jours pour voir vos parents ?

– Je ne sais... je ne pense pas...

Il se troubla un peu sous le clair regard d’Hélène. La jeune femme dit sur un ton de reproche ému :

– Ce sera un grand chagrin pour eux. L’abbé Rivors écrit à Henry que madame votre mère est souffrante, et bien changée physiquement.

– Il me le dit aussi, dans sa dernière lettre. Je tâcherai d’y aller...

Il quitta l’hôtel de Marges dans un état d’esprit très pénible. Le passé, qu’il réussissait à maintenir dans l’oubli, venait de se rappeler à lui avec ses souvenirs si puissants. Il eut une minute d’effrayant vertige devant l’abîme qui l’en

séparait aujourd'hui. Quand il entra dans le cabinet où l'attendait Floriane, son visage apparut à la jeune femme presque défait.

Elle demanda avec inquiétude :

– Es-tu souffrant ?

Il répondit négativement, et elle n'insista pas. Connaissant la visite de son mari chez M. de Marges, elle comprenait ce qui se passait dans l'âme de Bruno et, sûre de son emprise sur elle, ne s'en inquiétait plus. Elle n'ignorait pas qu'il ne lisait qu'à moitié les lettres de tous les siens, où se glissaient de discrets conseils et qui parlaient de tout ce qu'il avait aimé, gens et choses, de ce pays qui lui avait été cher et dont il semblait se détacher si bien maintenant. Elle savait qu'il n'entrait plus dans les églises, sauf lorsque des obligations mondaines l'y forçaient. Encore bien peu de temps, et les dernières velléités de remords, les derniers troubles de conscience s'évanouiraient. Bruno, enlevé à son Dieu, à sa famille, serait converti au seul culte de Floriane.

\*

La petite Élisabeth, restée un peu frêle, n'avait pas vécu. Un soir, après deux jours de maladie, elle s'était éteinte dans les bras de la nurse, pendant que ses parents assistaient, chez une grande dame étrangère, à une fête orientale que des journaux généralement peu sévères en la matière qualifièrent d'« assez risquée en certains de ses numéros ». Ils trouvèrent en rentrant le petit corps sans vie de leur fille couchée dans son berceau. Bruno, les larmes aux yeux, le prit dans ses bras et approcha ses lèvres du menu visage glacé. Mais elles ne le touchèrent pas. Une sorte de honte douloureuse saisissait Bruno. Ce père, au sortir de cette fête qui venait de salir son regard et son cœur, se sentait, en un dernier sursaut de sa conscience presque atrophiée, indigne d'embrasser les restes mortels de cet ange maintenant près de Dieu.

Une tristesse profonde pesa sur lui pendant quelques jours. Si peu qu'il vît son enfant, il l'avait aimée, et cette mort l'affectait beaucoup

plus que Floriane, très peu mère. Puis la vie le reprit vite et bientôt Lisette ne fut plus qu'un joli souvenir, que personne ne rappela autour de lui.

Il voyait souvent la famille de sa femme, qui l'accablait de prévenances flatteuses. Ismène, toujours aussi avide de mouvement et de plaisirs, avait tout l'hiver dansé, couru de distraction en distraction. Dès les premiers jours du printemps, ce fut une furie d'automobile et d'avion. Elle prit froid, négligea de se soigner et dut se coucher un jour avec une double pneumonie.

Floriane se trouvait à Londres avec Bruno, qui donnait une série de conférences, lorsque leur parvint cette dépêche : « Ismène très mal. » Quand ils arrivèrent, M. Jarlier leur annonça que la fin était proche.

Floriane entra seule dans la chambre de sa sœur. Par la porte entrouverte parvenait le bruit rauque de cette respiration de mourante, que l'oppression asphyxiait. Des mots vinrent aux oreilles de Bruno.

– J'ai peur... Flory... Oh ! mourir ! Je ne veux pas... J'ai peur !



L'accent était si terrifié que Bruno frissonna.

– A-t-elle vu un prêtre ? demanda-t-il à M. Jarlier.

Cette question, si simple pour lui jadis, il la faisait aujourd'hui en hésitant et elle lui brûlait les lèvres.

M. Jarlier leva les épaules.

– Mais non. Elle n'en a pas demandé.

– Vous feriez peut-être bien... Cela la rassurerait, lui rendrait la mort plus facile...

– Mon cher, je ne vais pas aller lui proposer cela. Ce n'est pas dans mes idées.

La voix étouffée reprit :

– Flory, aide-moi... J'ai peur. Où vais-je aller ?... J'ai peur. Oh ! mon Dieu !

Cette fois, Bruno n'y tint plus. Il alla vers la porte, l'ouvrit et fit signe à Floriane. La jeune femme s'avança. Il dit à voix basse :

– Il faudrait un prêtre. Elle souffre trop.

– Ne t'occupe pas de cela, mon ami. C'est un moment à passer, et ensuite elle trouvera le

calme, pauvre Ismène.

– Mais, Floriane, il faut songer à son âme.

– Laisse son âme en repos. Elle n'a pas eu besoin de prêtre pendant sa vie, il est inutile qu'on lui en amène un à sa mort. D'ailleurs elle n'en demande pas.

– Elle n'a pas coutume d'en voir, elle n'ose pas, peut-être...

– Elle n'en a même pas l'idée, j'en suis certaine. Laissons-la mourir en paix.

– En paix ? Tu appelles cela en paix ?

Ismène gémissait d'angoisse. Les mêmes mots revenaient à ses lèvres, entre les étouffements de plus en plus rapprochés :

– J'ai peur... J'ai peur. Je ne veux pas mourir !

– Floriane, je t'assure qu'il faut lui demander...

La jeune femme mit la main sur l'épaule de son mari et le poussa doucement vers le vestibule.

– Va-t'en, tiens, mon chéri. Tu n'es pas encore

tout à fait guéri de tes vieux scrupules. Puisque tu as reconnu pouvoir te passer de prêtres, pourquoi veux-tu en amener un à Ismène ? C'est illogique au suprême degré.

En revenant vers sa demeure, il se répétait : « Elle a raison. Puisque j'ai reconnu pouvoir me passer des prêtres... »

Il frissonna. Tout le passé, en une vision rapide, se déroula devant lui. Il mesura le chemin parcouru, en si peu de temps. Lui, Bruno Fervièrès... lui, le fervent entre les fervents. Une épouvante lui broya l'âme. Il rentra chez lui dans un état de vertige affreux et se jeta sur un divan, dans son cabinet, en prenant son front à deux mains. La mort d'Ismène ravivait le remords en son âme coupable, où la foi n'était pas morte.

Quelques rayons de soleil attardés répandaient une lumière blonde dans la grande pièce claire où flottait le parfum de Floriane. Tout près de Bruno, sur le divan, était jetée une de ces longues écharpes de gaze aux teintes fines dont la jeune femme aimait à entourer son cou et ses épaules. Tout la rappelait ici. Le moindre meuble, le

moindre objet avait été choisi par elle ou pour elle et Bruno se trouvait tellement habitué à la voir près de lui que, même absente, elle était là encore.

Oui, elle était là. Sa vision, son souvenir reprenaient possession de l'âme un instant terrifiée par la pensée de sa chute. Cependant, un malaise profond subsistait. Bruno essaya en vain de travailler. Il entendait toujours la respiration rauque de la jeune mourante, et ses mots d'angoisse. Il songeait malgré lui : « Et moi ?... à ce moment-là, que ferai-je ? Et après ?... »

Il frissonnait d'effroi et s'essayait à éloigner ces obsessions, à s'absorber dans une lecture. Mais elles revenaient toujours.

Floriane rentra une heure plus tard. Elle dit d'un ton de calme tristesse :

– C'est fini.

Bruno demanda, en réprimant son émotion :

– A-t-elle beaucoup souffert ?

– Je ne crois pas. Elle a perdu connaissance peu de temps après ton départ.

Bruno, qui s'était levé, aida la jeune femme à enlever son manteau. Floriane l'enveloppa d'un rapide coup d'œil et dit avec un ton de reproche :

– Tu as eu des pensées désagréables, pendant que je n'étais pas là ?

Il fit un geste vague.

– ... C'est la mort de cette pauvre Ismène qui en est la cause, n'est-ce pas ? Tu t'imagines des choses épouvantables – de ces choses qu'enseigne ta religion et que tu n'as pas oubliées encore ? Ah ! je te connais bien, va ! Mais je ne veux pas de ces réminiscences. Je veux que tu sois mon Bruno tout à fait. Jure-moi que tu l'es, et que tu oublies tout le reste pour moi ?

Elle s'appuyait contre lui, dans une attitude de tendre domination. Ses yeux ne priaient pas, ils caressaient et exigeaient. Bruno, d'un accent de ferveur passionnée, prononça ce nouveau reniement :

– Tu es mon amour, tu es tout pour moi.

## XVI

Bruno et Floriane voyagèrent beaucoup cet été-là. Un peu partout, en France et à l'étranger, on les demandait. Floriane jouait admirablement les rôles de grande coquette dans les représentations organisées sur les théâtres mondains. Bruno faisait des conférences très remarquées. On les recherchait fort tous deux et les succès les plus flatteurs leur étaient partout acquis.

L'Anjou ne les revit pas. Bruno n'écrivait plus que des lettres rares et brèves. M<sup>me</sup> Fervièrès, sans que nul s'en doutât, menait une vie d'expiation pour le salut de son fils. Devant la Vierge de bois, elle criait sa douleur et ses supplications. Son fin visage prenait une teinte jaunie comme celui de la vieille statue, des rides menues s'y entrecroisaient et les yeux, toujours éclairés par une lumière intérieure, paraissaient

plus foncés et plus grands, à cause de l'ombre bleuâtre qui les cernait.

Quand elle fit son voyage annuel à Paris, en janvier, elle n'y trouva que Floriane. Bruno, déclara la jeune femme, avait été appelé en Allemagne pour une affaire de traduction. M<sup>me</sup> Fervières ne s'y trompa point. Son fils fuyait devant elle ; il craignait ses reproches, ou peut-être seulement les souvenirs qu'elle apportait avec elle.

Son mari la ramena malade à Sargé. Vers cette même époque parut la nouvelle œuvre de Bruno. M<sup>me</sup> Fervières la lut aussitôt et quand elle eut fini, de nombreuses pages étaient tachées de ses larmes. Elle écrivit à son fils, en laissant parler tout son cœur de mère et de chrétienne. Bruno décacheta la lettre, lut les premières lignes : « Mon malheureux et cher enfant, je viens te supplier de m'écouter... » D'un geste violent, il froissa le papier et le déchira en murmurant :

– Tout cela, c'est le passé. Qu'on ne m'en parle plus.

Il menait avec fièvre l'existence mondaine, il

s'étourdissait dans le travail et les plaisirs pour ne plus penser à ce qu'il laissait derrière lui. Son ouvrage obtenait un accueil enthousiaste. Personnellement, il était l'objet d'un engouement qui achevait de l'enivrer. À peine, de temps à autre, quelque incident venait-il réveiller les souvenirs fâcheux ou faire surgir une vision menaçante. Il voulait oublier – il y parvenait presque.

Il s'éloignait d'Henry de Marges, malgré les efforts de celui-ci. Il s'éloignait de tous ceux qui avaient connu et aimé le Bruno d'autrefois. Son orgueil se refusait à affronter leurs jugements et son âme déchue avait peur des impressions qu'elle trouverait près d'eux.

Vers le mois de février, l'abbé Rivors vint à Paris, résolu à voir son cousin, à tout tenter pour le ramener à Dieu. Sans prévenir, il sonna un matin à la porte du très bel appartement que le jeune ménage occupait depuis quelques mois. Le domestique, en le toisant d'un coup d'œil rapide, répondit que Monsieur était sorti.

– Quand rentrera-t-il ? demanda le prêtre.



- Je ne sais, monsieur.
- Pour déjeuner, probablement ?
- Je ne puis en assurer Monsieur.
- Eh bien, je l’attendrai, dit délibérément l’abbé.
- C’est impossible. Monsieur m’a défendu...
- Je suis son cousin.

Écartant du geste le domestique, visiblement embarrassé, il entra dans l’antichambre.

– Je vais attendre ici. Ne vous occupez pas de moi, dit-il en avisant un fauteuil.

Le domestique disparut. Quelques minutes plus tard, une porte s’ouvrit derrière l’abbé, un bruit léger se fit entendre. Il se leva, se détourna et vit devant lui Floriane, dans sa robe d’intérieur aux longs plis flottants.

– Vous, mon cousin ! Quelle surprise !

Il dit nettement, sans paraître apercevoir la main qu’elle lui tendait :

– Je viens voir Bruno. Il est là, n’est-ce pas ?

- Non, il n’y est pas.
- Je l’attendrai tant qu’il faudra.
- C’est inutile.
- Pourquoi ?
- Venez, j’ai à vous parler.

Elle poussa une porte et il entra à sa suite dans un petit salon où le goût très raffiné de Floriane se distinguait dans tous les détails. La jeune femme désigna un siège à l’abbé et s’assit en face de lui.

– Vous ne verrez pas Bruno, parce que je ne le veux pas, voilà, dit-elle sans préambule.

– Vous me permettrez de croire mon cousin libre de recevoir qui il lui plaît, riposta froidement l’abbé.

– Qui il lui plaît ? Mais c’est que précisément, il ne lui plaît pas du tout de vous voir.

– Il vous l’a dit ?

– Certainement. Il sait d’avance ce que vous lui direz, et il ne veut pas l’entendre.

– Peu importe. J’aurai du moins fait mon

devoir.

– Non, je ne veux pas que vous l’ennuyiez de vos sermons inutiles – inutiles, entendez-vous ? Car il est maintenant si loin de vous, si loin de ce que vous lui avez appris ! Et réussiriez-vous à changer un instant ses idées, à quoi vous servirait ce léger succès ? Un moment après, je l’aurais repris. Non, non, n’essayez pas de lutter contre moi, monsieur l’abbé. Sa mère a échoué – et comme il l’aimait, cependant ! Eh bien, aujourd’hui, il ne lit plus ses lettres.

L’abbé eut une exclamation.

– Est-ce possible ?

– Absolument certain. Il m’a tout sacrifié : famille, religion, petite patrie. Prenez-en votre parti, Bruno est perdu pour vous. Jamais je ne vous le rendrai. Pour toute sa vie, il est à moi.

– Pour toute sa vie...

L’abbé se levait, en abaissant son regard douloureux et indigné sur la jeune femme qui lui apparaissait tellement effrayante, dans sa tranquillité passionnée.

– ... Mais après ? Vous ne pensez pas à cela, vous qui ne croyez pas. Lui, c'est autre chose. Il viendra un moment où vous ne lui suffirez plus – bientôt, peut-être. Une foi telle que la sienne ne meurt pas complètement. Peu de chose suffira à la faire renaître. Alors il verra le vide de son âme, il connaîtra la torture du remords, et toute l'ivresse que vous lui versez aujourd'hui deviendra impuissante à apaiser ses tourments, car Celui qu'il cherchera dans les ténèbres de son péché sera le Dieu dont vous l'avez éloigné.

Floriane s'enfonça dans son fauteuil, d'un gracieux mouvement félin, et dit avec calme :

– Je prends sur moi toutes les responsabilités, présentes et futures.

– Vous en aurez en effet la plus grande part. Mais celle de Bruno est terrible encore. C'est pourquoi je dois lui parler.

– Il se doutait de votre venue et m'a déclaré qu'il ne voulait pas vous voir.

– Il a peur de moi ? C'est bon signe. Je le verrai.

– Non, monsieur l’abbé.

Elle se leva, en le regardant avec un paisible défi.

– Vous me craignez donc pour lui, vous aussi ? dit le prêtre.

– Non, aujourd’hui, je ne crains plus personne. Si Bruno ne m’avait fait connaître sa volonté de ne pas vous voir, je vous laisserais entrer. Vous jugeriez du premier coup d’œil que votre temps serait perdu à le sermonner.

L’abbé dit sur un ton de sévère tristesse :

– Vous faites le malheur de celui que vous prétendez aimer, madame.

Elle secoua doucement la tête, en souriant.

– Je suis sa joie.

– Toutes les joies de ce monde sont caduques.

– Nous boirons la nôtre jusqu’à la dernière goutte.

Elle parlait toujours avec le même calme : mais une vie impérieuse et brûlante paraissait dans ses yeux.

Le prêtre eut un douloureux serrement de cœur. Cette femme lui barrait la route. Elle se révélait toute-puissante, tenant entre ses mains l'âme de Bruno devenu son jouet. Oui, il comprenait qu'elle disait vrai, en assurant que tout échouerait de ce qu'il pourrait tenter près de son cousin.

– Que Dieu ait pitié de vous, madame ! dit-il simplement.

Il sortit, reconduit jusqu'à l'antichambre par Floriane. Elle s'inclina et referma la porte derrière lui, lentement, sans bruit, comme elle faisait toutes choses – comme elle avait pris Bruno.

En dépit de cet échec et du peu d'espoir qui lui restait, l'abbé ne renonçait pas à essayer de voir son cousin seul. Chez lui, c'était impossible. Henry de Marges qu'il alla consulter lui dit :

– Il sera probablement ce soir à un dîner qu'offre, au Ritz, pour fêter son quatre-vingtième anniversaire, le poète Charles Évrard, un des plus chauds admirateurs de Bruno. Là, celui-ci viendra seul. Tu pourrais te trouver vers 8 heures près de

l'entrée et tâcher de lui parler.

– Oui, je n'ai que cette ressource. J'irai, pour accomplir mon devoir jusqu'au bout. Mais, hélas !... pauvre enfant !

Le temps était froid, une bise un peu aigre gelait la figure de l'abbé tandis qu'il se promenait de long en large aux alentours de l'hôtel. Pour ne pas se faire remarquer, il avait quitté son costume ecclésiastique. Et il songeait à tout le passé, au jeune Bruno fervent et affectueux, aux ardents enthousiasmes de l'âme qu'il avait si bien connue. Pauvre âme orgueilleuse et faible ! Une compassion douloureuse étreignait le prêtre, à la pensée de ce qu'elle était devenue.

Des voitures s'arrêtaient à tout instant devant l'hôtel. Les chasseurs s'empressaient, ouvraient les portières. Des hommes en tenue du soir descendaient et entraient dans le hall illuminé. L'abbé, immobile maintenant, guettait, surveillait chaque arrivant. Bruno n'avait pas encore paru.

Un cabriolet vint s'arrêter au bord du trottoir, tout près du prêtre. Une main nerveuse ouvrit la portière, un homme jeune et mince descendit.

L'abbé s'avança vivement.

– Bruno !

Bruno eut un haut-le-corps, un mouvement de recul. Son cousin lui prit la main.

– Il faut que je te parle !

Déjà, Bruno se ressaisissait.

– Impossible, dit-il froidement. Je suis attendu, il est tard...

– Ce que j'ai à te dire est plus important que ce dîner, où l'on fête un poète contempteur de ta religion.

Bruno retira brusquement sa main.

– Pas un mot de plus ! Je ne t'entendrai pas, Jacques ! C'est inutile. Ce que je suis, je le resterai.

Une stupéfaction douloureuse s'emparait de l'abbé, devant le changement physique dont l'avait cependant prévenu Henry de Marges. Le fin visage était amaigri, semblait s'allonger, la bouche conservait un pli d'ironie lassée, les yeux, les beaux yeux bleus si purs autrefois,



s'emplissaient d'ombres inquiétantes. La tenue, d'une élégance raffinée, ne rappelait en rien non plus celle toujours correcte, mais simple, du Bruno de jadis. Il comprit alors les paroles de la jeune femme : « Vous jugeriez du premier coup d'œil que votre temps serait perdu à le sermonner. »

– Mon ami, écoute-moi !

Un geste bref l'interrompit.

– Inutile, te dis-je ! Ce qui est fait est fait. Ne parle pas, ne me rappelle rien. Laissez-moi tous. Je me suis séparé de vous, je ne suis plus des vôtres. Adieu.

Bruno s'éloigna rapidement et entra dans le hall. Le prêtre suivit d'un regard douloureux sa mince silhouette. D'autres invités venaient à lui, la main tendue. Puis tous disparurent dans un des salons. L'abbé, à travers la nuit humide, s'en alla vers l'hôtel de Marges. L'énergique jeune prêtre pleurait. Car Bruno venait de faire le pas définitif qui le séparait des siens.

## XVII

Un après-midi de la fin de décembre, Bruno, en sortant de chez un de ses confrères en littérature qui habitait place Dauphine, entra au Palais dans l'intention d'y rencontrer Édouard Jarlier, son beau-frère. À travers la salle des Pas-Perdus, plaideurs et avocats circulaient en un incessant remous. Bruno, aussitôt reconnu, se vit salué et regardé. M<sup>e</sup> Berlier, une des célébrités du barreau, vint à lui la main tendue, la louange aux lèvres.

– Merveilleux, votre dernier livre ! À bientôt l'Académie, n'est-ce pas ?

Une jeune femme, quittant son avocat avec lequel elle conversait, s'avança en louvoyant avec souplesse entre les groupes. Elle était une des relations les plus intimes de Floriane. Femme d'un médecin de bel avenir, elle se trouvait maintenant en instance de divorce. Tous les torts

étaient de son côté, assurait-on. Fort jolie, audacieusement coquette, elle avait entrepris la conquête de Bruno. Celui-ci, flatté de l'admiration témoignée par une femme citée comme une des plus brillantes de Paris, se laissait encenser en se prêtant complaisamment aux tentatives de flirt de M<sup>me</sup> Dorquier, sans paraître s'apercevoir du mécontentement de Floriane.

En la voyant, il vint au-devant d'elle et serra la main qu'elle lui tendait.

– Que venez-vous faire dans cet antre ? demanda-t-elle en riant.

– Voir si j'y rencontre mon beau-frère, madame.

– Jarlier plaide aux assises, pour un garçon qui a tué un vieil homme chez lequel il s'est introduit nuitamment, dit M<sup>e</sup> Berlier. Un banal fait divers. Ce sera bientôt terminé.

– Je vais aller l'entendre, pour prendre patience.

M<sup>me</sup> Dorquier déclara :

– Tiens, moi aussi ! J'en ai fini avec mon

avocat, pour aujourd'hui. Quelle chance lorsque cette ennuyeuse procédure sera terminée ! Quand la simplifiera-t-on ?

M<sup>e</sup> Berlier secoua la tête.

– La simplifier ? Hum ! Je crois qu'on ne peut le souhaiter. Déjà, les divorces se multiplient... un peu trop.

– Jamais trop ! Plus de chaînes, c'est ma devise. Elle est parfaite. Qu'en dites-vous, monsieur Fervières ?

Ses yeux gris riaient dans son fin visage de brune, légèrement fardé.

Bruno répondit en souriant :

– Parfaite comme vous.

En causant, ils gagnèrent la salle où plaidait M<sup>e</sup> Jarlier. Celui-ci, très grand, très maigre, parlait d'une voix sèche en style châtié et sans vigueur. Bruno, qui n'avait qu'une sympathie assez limitée pour son beau-frère, arriviste sans scrupule, l'effleura d'un vague coup d'œil, jeta un regard sur l'auditoire, assez clairsemé, sur les stagiaires venus pour entendre leur confrère, sur

le prévenu immobile, qui enfonçait entre ses épaules une lourde tête rousse aux cheveux fous. Une commotion le secoua. Il le connaissait, ce jeune homme, ce criminel. Pierre Milon... C'était bien lui. Bruno retrouvait au banc des assassins celui qu'il avait si longtemps sermonné, admonesté, celui dont il avait cherché à retenir la pauvre âme sur la pente du mal.

Ce lui fut une impression singulière. Il regardait l'accusé avec une surprise terrifiée, comme s'il se trouvait en présence d'un revenant. En fait, n'était-il pas cela, l'homme mêlé à son passé ? – à ce passé tout proche encore, et si lointain pourtant, avec lequel il avait rompu et qu'il cherchait à oublier dans l'étourdissement d'une vie agitée.

La vue de Pierre Milon le lui remettait subitement devant les yeux. Il se revit dans la cour du patronage, sous le gros tilleul au tronc tailladé par les canifs des bruyants petits vandales. En marchant de long en large, il parlait à Pierre. Il essayait de faire jaillir un peu de flamme de l'âme ingrate, qui ne se laissait pas

atteindre. Parfois, il se décourageait. L'abbé Rivors disait : « Essaye encore. » Et il revenait à la terre aride pour la travailler de nouveau. Puis un jour, il avait compris que Pierre lui échappait complètement. Il se souvenait bien de ce jour-là. C'était celui où il avait vu Floriane pour la première fois.

Pour un instant, il ferma les yeux. Non, non, il ne voulait plus penser à tout cela ! Que lui importait Pierre Milon ? Que lui importait tout ?

M<sup>me</sup> Dorquier dit à son oreille :

– Ce garçon a une physionomie sournoise.

Il répondit machinalement :

– C'est vrai.

M<sup>e</sup> Jarlier, en termes brefs, racontait l'enfance de Pierre, entre un père alcoolique et une mère paresseuse, coquette, légère. Il le montrait abandonné à lui-même, aux exemples de la rue, aux sollicitations du vice. Et Bruno revoyait le triste logis où il allait relancer le jeune garçon, la face abrutie du père, la mine sournoise de la mère, à qui Pierre ressemblait et qui traînait tout

le jour en robe voyante, bas de soie et souliers fins. Toujours, il sortait de chez eux le cœur attristé, avec un peu d'écœurement.

Quelle pensée le faisait donc tressaillir tout à coup, comme une brûlure secrète ? Pourquoi lui venait-il l'idée impérieuse, irrésistible de se comparer à Pierre Milon ? Pourquoi ?...

En lui, une voix s'éleva. Elle disait : « Ce criminel, avec son hérédité, les exemples qu'il a entendus, est incomparablement moins coupable aux yeux de Dieu que toi, Bruno Fervières, toi qui eus une mère admirable, qui fus environné d'une atmosphère de vertu et qui reçus tous les dons spirituels... toi, Bruno Fervières, le renégat. »

Il se raidit, essaya de détourner sa pensée. Mais une force inconnue le rivait là, devant cet homme au front courbé dont la vue faisait revivre toute sa jeunesse fervente, pure, enthousiaste.

Il se souvint tout à coup que sa mère avait essayé de ramener au bien la mère de Pierre. Pendant des mois, elle avait patiemment mené son œuvre d'apostolat, avec cette charité discrète

qui lui était habituelle.

Sa mère !

Une souffrance profonde le serra au cœur. Il évoquait le visage si cher, aux yeux tendres et fermes, pleins de lumière. Pour les oublier mieux, ces yeux maternels, il avait enfermé le portrait de M<sup>me</sup> Fervières dans un tiroir qu'il n'ouvrait jamais. Mais il les avait trop consultés autrefois, et trop aimés, pour ne pas les revoir toujours, – non plus doucement approbateurs comme jadis, mais avec l'expression de calme et poignant reproche qu'il leur avait vue, plus tard – l'expression qu'ils auraient maintenant surtout si la mère et le fils se rencontraient.

L'afflux des souvenirs voilait à ses yeux la salle des assises, les juges, l'assistance. Tous les visages d'autrefois apparaissaient : son père, Louis, Henry, l'abbé Rivors, le vieux curé – tous. Il se retrouvait sous les voûtes de Sainte-Cécile, il revoyait tous les détails de la vieille église. La grande voix des orgues résonnait. L'encens montait en longues spirales traversées d'un rayon de soleil. Le prêtre s'inclinait devant l'autel et les



ors de sa chasuble luisaient d'un éclat mouvant.

Bruno retint un mouvement d'impatience douloureuse. Pourquoi ces réminiscences ? La vue de ce garçon, seule, en était cause. Il se pencha vers M<sup>me</sup> Dorquier.

– Ce n'est pas très intéressant. Restez-vous ?

– Mais non, je n'y tiens pas. Je croyais que vous vouliez parler à votre beau-frère ?

– J'irai chez lui demain, ce sera plus simple.

– Eh bien, alors, partons.

Ils quittèrent le Palais. Dehors attendait la voiture de M<sup>me</sup> Dorquier. Celle-ci demanda :

– Voulez-vous venir goûter avec moi ?

Il hésita, puis répondit par un acquiescement. Il éprouvait le besoin de se distraire pour chasser l'impression si forte dont il restait singulièrement frappé. Comme si elle eût deviné cet état d'esprit, M<sup>me</sup> Dorquier se montra d'une gaieté folle, d'une verve éblouissante, qui étourdirent la pensée de Bruno et lui communiquèrent un entrain factice – le seul qu'il connût d'ailleurs, depuis quelque temps. Car il éprouvait une lassitude profonde –

une lassitude de tout et même parfois de Floriane. Cependant, il ne voulait pas enrayer l'agitation de sa vie. Il l'eût plutôt augmentée. Par-dessus tout, il redoutait de réfléchir, de retourner par la pensée vers autrefois, d'apercevoir la déchéance de son âme. Il devait marcher toujours de plaisir en plaisir, de vanité en vanité, et se griser à toutes les coupes mauvaises que la vie lui tendait.

En écoutant rire M<sup>me</sup> Dorquier, il s'attarda au bar où elle l'avait emmené. Quand il sortit, au lieu de prendre une voiture, il s'en alla à pied vers sa demeure dans l'espoir de chasser un mal de tête commençant. Il marcha vite d'abord, mais ralentit bientôt le pas, machinalement. Ses yeux s'étaient arrêtés sur les devantures parées pour Noël, et toutes les visions d'autrefois revenaient.

Autrefois ! Mais c'était hier !

Hier qu'en cette nuit bénie il recevait son Dieu des mains du vieux prêtre. Hier qu'il sortait de Sainte-Cécile avec sa mère appuyée à son bras, tous deux plus intimement unis par cette invisible présence du Seigneur en eux.

Hier !

Il frissonna. Dans le bar il avait eu très chaud, et l'air du dehors s'imprégnait ce soir d'humidité glacée. Mais c'était surtout au cœur qu'il avait senti un froid terrible se glisser.

Dans son cabinet, Floriane l'attendait en lisant. Elle dit avec un accent de reproche :

– Comme tu rentres tard ! Tu m'avais parlé d'une seule course...

Il s'approcha et baisa distraitement le front qui s'offrait à lui.

– Je suis entré au Palais pour tâcher de parler à ton frère. Là, j'ai rencontré M<sup>me</sup> Dorquier qui m'a demandé de l'accompagner au bar. Puis je suis revenu à pied.

Une fugitive expression de contrariété passa dans le regard de Floriane.

– Tu aurais pu laisser M<sup>me</sup> Dorquier et revenir plus tôt me trouver, mon ami.

Il rit, un peu ironiquement.

– Jalouse !

– Oui, jalouse... jalouse de tout ! Je te voudrais

sans cesse près de moi et rien qu'à moi, dans la moindre de tes pensées. Je ne puis supporter que Lucie Dorquier te traite en flirt, comme elle fait depuis quelque temps. Viens ici me raconter ce que vous avez dit.

Elle désignait un petit siège bas, presque à ses pieds. Combien de fois Bruno s'était-il agenouillé là pour lui répéter qu'il l'aimait plus que tout, qu'elle était tout pour lui ! Elle exigeait qu'il le lui redît sans cesse et qu'il renouvelât à perpétuité son reniement. Elle l'exigeait depuis quelque temps surtout, comme si elle eût deviné une fêlure dans l'amour de Bruno.

Il répondit, en se laissant tomber dans un fauteuil :

– Ma chérie, je suis très fatigué. Ne m'importune pas de tes petites jalousies sans raison, je t'en prie.

– Tu es fatigué ? dit-elle avec inquiétude. Qu'as-tu ?

– Je crois avoir pris froid... Oh ! ce ne sera rien ! ajouta-t-il en voyant la jeune femme saisir

sa main qui brûlait un peu.

Il refusa de se coucher et resta dans son cabinet en demandant à Floriane de ne pas lui parler. Lui qui ne voulait plus réfléchir avait ce soir faim de repos et de silence. Le bruissement de la robe de Floriane l'impressionnait désagréablement. Il demeurait immobile, enfoncé dans un vaste fauteuil, les yeux mi-clos. Un peu de fièvre montait. Une sensation de brûlure le saisissait à la gorge. Il essayait de ne pas penser, de s'anéantir dans le rêve. Mais les souvenirs revenaient encore plus nombreux, plus tenaces – effrayants. Souvenirs de sa jeunesse fervente et des enseignements reçus. Souvenirs des promesses faites à Dieu, des pieux élans, du bonheur goûté dans la paix d'une conscience pure. Le clair visage de sa mère apparaissait de nouveau, puis les yeux affectueux et fermes de l'abbé Rivors et le bon visage du curé de Sainte-Cécile...

Non, non, il ne voulait pas penser ! Il ne voulait pas... Car voilà qu'une épouvante l'étreignait, devant le gouffre qui s'ouvrait devant

lui – le gouffre où s'enfonçait, depuis deux ans, son âme déchue. Il avait réussi longtemps à engourdir son remords. Depuis quelques mois – était-ce parce qu'il sentait une altération de sa santé ? – des regrets, vagues encore, et cependant si pénibles, une sorte d'angoisse, un écœurement grandissant le poursuivaient partout. Sa passion pour Floriane, suivant le cours habituel des passions humaines, entrait dans une phase d'affaiblissement ; elle ne suffisait plus à masquer le vide affreux de son cœur, duquel Dieu s'était retiré. À peine pouvait-elle l'engourdir encore, ce cœur qui avait prétendu trouver en elle sa seule vie, sa joie unique. Mais le remords, malgré elle, faisait sourdement son œuvre chez l'être qui n'avait jamais cessé de croire, chez celui qui tressaillait toujours d'un obscur émoi à la vue d'un prêtre et endurait un supplice chaque fois qu'une obligation mondaine l'appelait dans une église.

Mais jamais encore il n'avait souffert comme ce soir et pensé à tout... à tout !

Il se pencha, en tendant une oreille avide. Les

trois sonneries de l'*Angélus* tintèrent. Bruno se revit dans la chambre de l'abbé Rivors, le jour où son cousin l'adjurait de renoncer à Floriane. Tous deux avaient interrompu l'entretien pour dire la salutation de l'Ange. Et l'abbé avait ajouté : « Elle ne saura pas prier avec toi. » Lui, Bruno, avait répondu : « Je le lui apprendrai. »

Il lui apprendrait !

Ah ! ses belles illusions d'apostolat !... ses folles illusions !

Les cloches sonnaient maintenant la fête de Noël. Elles avaient le son grave et lourd de celles de Sainte-Cécile. Là-bas aussi, dans le clocher de la vieille église, elles s'ébranlaient, les cloches de Noël. Le vieux curé, Jacques s'enfermaient dans leurs confessionnaux. Des ombres glissaient entre les piliers, dans les nefs mal éclairées ; des voix chuchotaient, des chapelets s'égrenaient dans le silence. Le chœur s'enveloppait de ténèbres. Au fond de la chapelle de la Vierge, les cierges brasillaient devant la Madone aux yeux d'enfant, qui s'éclairait à leur lueur tremblante. M<sup>me</sup> Fervières était agenouillée là, comme elle

aimait le faire à cette heure. Elle priait... elle priait pour Bruno.

Il passa une main fébrile sur son front qui brûlait. Était-il donc impossible d'enrayer ce retour vers le passé ? Ne pouvait-il avoir raison de ce remords, de cette épouvante désespérée qui s'insinuait en lui, à la pensée de ce qu'il avait été, de ce qu'il était devenu ?

Mais Floriane était là. Elle chasserait les fantômes, elle écarterait les ombres fâcheuses, comme si souvent elle l'avait fait. Floriane, à qui il avait donné tout...

Il souleva ses paupières lasses et la regarda. Elle était assise en face de lui, dans un grand fauteuil profond. Une robe d'intérieur en soie crème brochée de fleurs aux tons éteints l'entourait de plis harmonieux. Un de ses bras nus, souple et blanc, s'appuyait à l'accoudoir du fauteuil. Ainsi penchée, elle lisait. La lumière de la lampe posée sur le bureau tombait sur ses cheveux qui prenaient des teintes d'or clair et sur son blanc visage où la vie intense palpait, même en cette immobilité complète. Elle restait toujours



la séduisante Floriane qu'avait adorée Bruno et qui n'avait cessé de l'aimer, avec un tenace despotisme auquel il s'était joyeusement soumis.

Mais l'appel qu'il allait adresser ne monta pas à ses lèvres. Il considéra longuement celle dont il avait fait l'idole de sa vie et sentit que l'ardent foyer s'éteignait dans son cœur. Floriane n'aurait plus la puissance d'endormir ses remords. Il resterait seul avec eux, toute sa vie.

Toute sa vie ! Et après ?

Il frissonna de terreur, tout au fond de son être. Une grande vague de désespoir monta en lui. Ses yeux, sous leurs paupières brûlantes, se fixèrent sur la jeune femme si gracieuse en sa pose abandonnée. En un soudain afflux de rancune il songea : « C'est elle qui m'a perdu. »

## XVIII

Bruno se remit assez rapidement, en apparence, de la bronchite qui le retint quelques semaines à la chambre. Il était seulement un peu amaigri, un peu pâle, quand il reprit sa fiévreuse existence habituelle. On le revit dans tous les lieux mondains, toujours charmant causeur, d'une grâce un peu nonchalante, avec ce sourire désabusé qu'il avait depuis quelque temps. Plus que jamais, il cherchait à s'étourdir, à noyer dans le plaisir le remords qui le torturait et devant lequel se cabraient son orgueil et sa faiblesse.

Mais il ne pouvait échapper à l'obsession de son passé. Elle revenait sans cesse, et devant elle l'image de Floriane pâlissait, perdait une partie de sa puissance. Au cours de ses heures d'insomnie, de plus en plus fréquentes, il pensait à sa mère, à elle seule, constamment. Une soif ardente lui venait de la revoir, d'appuyer son

front las sur son épaule, d'entendre la voix ferme et tranquille lui dire : « Mon chéri ! Mon enfant ! » Il eût tout donné, en ces minutes-là – même Floriane – pour sentir la douce étreinte du bras maternel, pour crier éperdument : « Maman, sauvez-moi ! »

Mais elle n'était plus là, celle qui avait été l'appui, le conseil de sa jeunesse. Lui-même l'avait éloignée. Il ne voulait que Floriane alors. Aujourd'hui, elle ne suffisait plus à l'engourdir, l'idole charmeuse à laquelle il avait tout sacrifié. Il se rendait compte que l'amour, l'amour fou et aveugle qui l'enivrait naguère ne le possédait plus et que l'indifférence se glissait en son cœur fatigué.

L'indifférence, et le ressentiment. Sans vouloir s'avouer sa propre faiblesse, il se disait que Floriane seule l'avait conduit à l'état moral dans lequel il se trouvait, à l'abandon de tous les siens. Alors sa froideur, son impatience essayaient de rebuter la jeune femme et il prenait un plaisir mauvais à exciter sa jalousie.

Elle était trop intelligente pour ne pas sentir,

depuis plusieurs mois, ce lent détachement de l'homme qui avait brisé à ses pieds toute sa vie antérieure, tout son avenir de chrétien. Elle le connaissait trop bien, aussi, pour se méprendre à ce sujet. Quelles que fussent les apparences, ce n'était pas une autre femme qui lui prenait le cœur de Bruno, mais tout son passé, tous ses souvenirs de jeunesse, ses remords – et sa mère.

Sa mère surtout. Elle avait été la conscience vivante de Bruno, jusqu'au jour où il avait aimé Floriane. Elle le reprenait maintenant, peu à peu. La jeune femme le sentait et elle savait que si la mère triomphait, c'en serait fait de son empire sur lui, de tout cet amour dont ils avaient vécu.

Mais elle lutterait contre ces souvenirs envahissants. Avec la passion tenace qu'elle avait mise à conquérir Bruno, elle se jurait de le reprendre.

Vers le mois de mars, il cessa de travailler. Moralement et physiquement, il se sentait très las. Une petite toux s'opiniâtrait à ne pas le quitter. Cependant il continuait sa vie étourdissante, sans repos. L'été le vit courir de

Saint-Moritz à Deauville, et de là à Biarritz. Il s'était mis à jouer – lui qui détestait le jeu. La chance le favorisait d'extraordinaire façon. Tout lui réussissait d'ailleurs. Il était l'homme que l'on encense, dont on quête l'attention. Mais au milieu de cette existence enfiévrée, il sentait grandir un profond mépris de lui-même, avec le désenchantement de tout. Lui aussi jetait le grand cri de l'homme désabusé de toutes les ivresses humaines. « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! »

Mais il ne revenait pas à Dieu. Son orgueil l'enfonçait plus profondément dans la faute et l'enlisait dans le désespoir.

Floriane le suivait dans ses continuels déplacements. Elle l'entourait de cette tendresse caressante qui avait naguère assoupi toutes les révoltes de sa conscience. Parfois, il lui semblait qu'elle le reprenait encore, qu'elle retrouvait le Bruno aveuglément épris des années écoulées. Ce n'étaient que de brefs sursauts d'un amour expirant. Et ils se faisaient de plus en plus rares.

Au milieu de septembre, tous deux se

trouvèrent à Dinard, chez un écrivain anglais avec lequel Bruno s'était lié intimement. Un soir, leur hôte les emmena chez une de ses compatriotes, lady Ernolds, qui réunissait dans sa villa une société choisie et aimait recevoir les célébrités littéraires. Bruno, très fatigué ce jour-là, réussit au bout d'une demi-heure à quitter les salons sans être remarqué et, contournant une pelouse éclairée par la lumière de l'intérieur, alla s'accouder à une terrasse dominant la mer.

Une nuit claire s'étendait sur les flots, dont Bruno distinguait les petites vagues courtes sur lesquelles dansait le reflet des étoiles. L'air sentait le sel et les pins. Mais Bruno ne l'aspira pas. Rien, maintenant, n'éveillait en lui une sensation agréable. Il était las, las de tout. Il voulait en ce moment se reposer un peu – quelques instants seulement, pour ne pas sentir trop longtemps cette soif inextinguible dont son âme brûlait et que la distraction sans trêve apaisait factivement.

Mais telle était sa fatigue, ce soir, qu'il s'engourdit dans cette immobilité. Les images

familiales, alors, se mirent à accourir en foule – les images d’autrefois, parmi lesquelles dominait le cher visage de sa mère.

Un bruit de pas et de voix vint l’enlever à son rêve. Il se détourna et vit un couple qui se dirigeait de son côté. Il reconnut un cousin d’Henry de Marges, M. de Vrigné, qui possédait une villa à Dinard et que Bruno avait connu à Varlaumont. La jeune femme vêtue de blanc qu’il accompagnait était M<sup>me</sup> de Marges.

Bruno avait rompu sans bruit avec ses amis, comme avec sa famille. À Paris, quand il leur arrivait de se rencontrer, au-dehors ou chez des connaissances communes, ils se saluaient, échangeaient quelques phrases banales, sans aucun rappel du passé, comme des étrangers. Mais Bruno évitait les occasions de ce genre, qui lui laissaient une impression désagréable, car il savait trop bien ce qu’Henry et Hélène pensaient de lui et le ferme regard de son ami lui était insupportable.

Cependant, comme il ne pouvait ce soir passer inaperçu, il s’avança et s’inclina devant la jeune

femme, qui avait eu un léger mouvement de surprise.

– Ah ! monsieur Fervières ! dit-elle.

Elle ne lui tendit pas la main. Bruno serra celle de M. de Vrigné, tout en disant d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente :

– Je ne vous savais pas à Dinard, madame.

– Nous sommes pour quinze jours chez notre cousin, avec les enfants.

– Henry va bien ?

– Très bien, merci.

Tout en lui répondant, elle le considérait discrètement et, en dépit de la demi-obscureté, fut frappée de son changement physique. Ce visage creusé, ces yeux mornes et fiévreux étaient ceux d'un malade. Elle demanda, d'un ton tout à coup moins froid :

– Et vous, monsieur, comment allez-vous ?

Il eut un geste vague.

– Je n'en sais rien. Je ne m'occupe pas de ma santé.



– C’est un tort.

– Cela dépend.

Elle n’insista pas et parla de la soirée de lady Ernolds, amie intime de M<sup>me</sup> de Vrigné. Bruno écoutait et répondait machinalement. La jeune femme dit tout à coup :

– Robert, vous seriez très aimable d’aller me chercher mon manteau. Je sens la fraîcheur et cependant j’aimerais demeurer encore ici, car la chaleur des salons me fatigue.

M. de Vrigné s’éloigna. Hélène, alors, se rapprocha de Bruno et posa sa main sur son bras.

– Votre pauvre mère a été très malade cet hiver, dit-elle gravement.

Il tressaillit, resta un moment silencieux et balbutia :

– Elle va mieux ?

– Oui, mais elle souffre beaucoup, moralement.

Il garda le silence. M<sup>me</sup> de Marges vit qu’il frissonnait.

– Vous ne voulez pas la voir ?

Il recula.

– La voir ! Non, c'est impossible !

– Elle vous attend chaque jour. Elle dit : « Il reviendra. Il n'est pas possible que mon enfant se perde irrémédiablement. » Et elle expie durement pour vous, je le sais, je m'en suis aperçue.

Il eut une sorte de rauque sanglot. Devant lui, dans la pénombre, se dessinait le beau visage d'Hélène où les yeux brillaient d'un doux éclat. Il s'aperçut qu'elle pleurait, la jeune femme pure et fervente, celle qu'il n'avait jamais osé comparer à Floriane, celle qui complétait si bien dans une admirable union chrétienne la forte personnalité d'Henry de Marges. Une émotion violente le bouleversa. Il se courba devant Hélène en murmurant :

– Ah ! si « elle » avait été comme vous !

M. de Vrigné revenait. M<sup>me</sup> de Marges demanda, la voix étouffée par les larmes :

– Que dirai-je à votre mère ?

Il répondit tout bas, d'un ton de désespoir :

– Dites-lui que je souffre... que je souffre comme tous les damnés ensemble... et que je l'aime toujours.

Il s'éloigna et rentra dans les salons. Mais peu après il s'éclipsa sans prévenir Floriane et s'en alla errer sur la grève tout le reste de la nuit. La brise du large séchait sur ses joues des larmes brûlantes. Mais elle ne pouvait calmer cette douleur désespérée qui refusait de se tourner vers Dieu dont elle avait peur.

À l'aube, il rentra. Dans sa chambre Floriane l'attendait. Elle s'élança vers lui.

– Enfin ! Qu'as-tu fait ? Pourquoi me laisses-tu dans cette inquiétude ?

Il répondit d'un ton lassé :

– J'ai oublié, c'est vrai...

– Tu as oublié que j'attendais ?... que je me tourmentais ? Mais tu ne penses donc plus à moi ?

Elle jetait ces mots dans un cri de surprise douloureuse. Sa main s'appuyait sur l'épaule de Bruno, son visage s'approchait de cet autre

visage émacié, blêmi, près duquel s'avivait l'ardente blancheur de son teint. Avidement, elle cherchait à lire dans les yeux fatigués.

Mais elle les vit se détourner. Bruno n'avait même pas tressailli à cette interrogation passionnée.

– Voyons, tu ne vas pas me faire de scène, Floriane ? Ce serait un peu ridicule.

– Ridicule !... ridicule de m'inquiéter, de te demander si je suis encore ta Flory, uniquement aimée ? Ah ! tu ne m'aurais pas dit cela, naguère ! Mais je veux savoir à qui tu penses, puisque ce n'est pas à moi ?

Il s'écarta légèrement, en répondant avec froideur :

– Tu n'as rien à exiger. Si je déserte mes devoirs, c'est toi qui m'y as amené en m'enlevant le soutien de mes croyances, en me séparant de tous les miens.

– C'était pour que tu m'aimes davantage !... pour que tu m'aimes seule, plus que tout, comme tu me l'as si souvent assuré, souviens-toi ?

Elle s'avavançait, approchait son visage de celui de Bruno. Il répondit d'une voix âpre, sans la regarder :

– Oui, je me souviens.

– Redis-le-moi !... redis-le-moi, Bruno !

Il s'écarta de nouveau et, cette fois, la regarda. Rien ne frémit sur sa physionomie, devant cette figure de femme toute palpitante de supplication passionnée. Il dit d'un ton las, un peu brisé :

– Je ne peux plus. Ce ne serait pas vrai. Tu as été tout pour moi. Maintenant, tu n'es plus qu'une habitude, un souvenir... un remords.

Elle lui saisit le bras et le serra inconsciemment.

– Qui aimes-tu ? Qui t'enlève à moi ?

Il se dégagea en répondant :

– Ma mère. Cette nuit, c'est à elle que j'ai pensé, c'est vers elle que s'élançait mon cœur fatigué.

– Ta mère ! Ah ! je le soupçonnais bien, va ! C'est elle qui te reprend à moi, par son seul

souvenir. Bruno, faut-il donc que tu m'aies tout sacrifié pour t'éloigner de moi maintenant ?

Il s'écria douloureusement :

– Ah ! ne me rappelle pas ces sacrifices-là. Ils me rongent, ils me tuent ! Comment ai-je pu en arriver là ? Je t'ai livré mon âme, Floriane. Tu l'as perdue. Que réclames-tu encore ?

Il prit son front à deux mains en ajoutant :

– Laisse-moi ! J'ai la fièvre, il me faut la solitude. Va, Floriane, va te reposer. Je regrette de t'avoir inquiétée, mais tu as eu tort de m'attendre.

Elle dit avec une sourde véhémence :

– Je t'attendrai tous les jours... Je t'attendrai jusqu'à ce que tu me reviennes.

## XIX

La pourpre et l'azur lumineux s'étendent en nappes sur les dalles et sur les vieux piliers noircis, les ors pâles de l'autel s'allument au reflet du soleil et des cierges, l'encens monte dans un rayon couleur d'émeraude. Les orgues jouent. C'est un chant très doux qui berce Bruno, qui endort sa souffrance. Il est à Sainte-Cécile, agenouillé à sa place habituelle, et suit la messe dans son vieux livre à ferrures d'acier qui vient de Joseph Fervières, l'aïeul dont le nom figure en bonne place dans les annales de la chouannerie. C'est Jacques qui officie. Le vieux curé, dans sa stalle, est tout enveloppé d'une lueur orangée qui teint ses cheveux blancs. La robe rouge des enfants de chœur met une note vive dans la tonalité adoucie des couleurs de vitrail et des ors fanés. Voici le petit Armand qui s'avance, son encensoir à la main. Il est le préféré de Bruno, parmi tous les enfants du patronage. Le ciel est

dans ses yeux purs et son âme a gardé la blancheur baptismale. Le prêtre s'est détourné. Bruno voit l'énergique visage sérieux qui se penche un peu tandis que la main attentive met les grains d'encens sur les braises ardentes. La fumée odorante s'élève. Bruno cherche à l'aspirer...

Mais non, ce parfum n'est pas celui de l'encens. C'est l'autre, celui qu'il abhorre maintenant, ce parfum d'ambre et de violette qui l'a si longtemps grisé.

Le rêve était fini. Il sentait près de lui la présence de Floriane. À regret, il souleva ses paupières lourdes. Non, il n'était pas à Sainte-Cécile. Devant lui se dressait l'armoire flamande de sa chambre. Il se trouvait sur son lit, très malade à la suite d'un refroidissement contracté au retour de Dinard. Ce matin il avait deviné, à la façon dont le médecin l'examinait, qu'il était gravement atteint.

L'oppression le suffoquait, la fièvre le brûlait. Mais ces souffrances physiques n'étaient rien près du tourment de son âme. Il voyait nettement



toutes les fautes de sa vie et frémissait d'épouvante. Ses doigts s'agitèrent, se crispèrent sur le drap.

– As-tu besoin de quelque chose, mon ami ?

Floriane se penchait vers lui, attentive et inquiète.

– Non, merci.

Elle insista :

– Dis-moi ce que tu désires, mon chéri ?

Les yeux bleus, qui luisaient de fièvre, se fixèrent sur elle.

– Je ne désire qu'une chose : voir ma mère. Écris-lui que je suis très mal et que je la demande.

La jeune femme tressaillit.

– Mais non, tu n'es pas si mal ! Il est inutile de la déranger.

– Si. Je veux la voir avant de mourir.

– Mourir ! À quoi songes-tu ? Mais non, tu vivras, tu vivras, mon Bruno adoré ! Je te garderai, je te défendrai contre la mort. Car je

t'aime toujours, moi !

Elle se courbait vers lui, l'entourait de ses bras. Mais Bruno la repoussa. Sa voix oppressée murmura :

– Non, non, plus de ces joies mensongères ! Comme on juge cela, à l'heure où je suis !

Une suffocation vint l'interrompre. Floriane appela la garde-malade. C'était une religieuse, Bruno l'avait voulu. Quand la crise fut passée, elle s'éloigna sur un signe du malade. Floriane resta debout près du lit, tenant la main de son mari. Celui-ci demeura un long moment silencieux, les yeux clos. Par la pensée, il était à Sargé, il était près de tous les siens. Et il se trouvait bien.

Ses paupières se soulevèrent.

– As-tu télégraphié ?

– À qui, mon ami chéri ?

– Mais à ma mère !

– Tu le veux absolument ?

– Oui, je le veux ! Tu vas le faire ?

Elle ne répondit pas aussitôt. Bruno crut qu'elle allait refuser. Il dit âprement :

– Qu'as-tu à craindre, maintenant ? Je vais mourir, tu ne m'auras plus.

– Je voudrais avoir ta pensée, jusqu'au dernier moment !

Il détourna son regard des yeux où brûlait toujours cette tendresse qui l'avait si longtemps enchaîné.

– Ma pensée ? Elle n'est déjà plus à toi. Elle est à mon passé, à ma mère. Je te dis que tu n'as plus rien à perdre, Floriane.

Elle se redressa, s'écarta, en disant d'une voix qui tremblait :

– C'est bien. Je vais télégraphier.

\*

La nuit avait été longue, dans l'interminable insomnie coupée d'étouffements, traversée d'angoissantes réflexions. Bruno, cependant,

puisait un réconfort dans cette pensée : « Elle va venir ! Demain je la verrai. » Il lui semblait que tout son effroi, toutes ses souffrances physiques s'évanouiraient quand « elle » serait là et qu'il pourrait se réfugier dans ses bras, comme autrefois.

Au matin, il s'assoupit. Quand il ouvrit les yeux, il vit au pied de son lit sa mère et le curé de Sainte-Cécile. Il balbutia joyeusement :

– Maman ! Monsieur le curé ! Je suis sauvé !

M<sup>me</sup> Fervières, refoulant ses larmes, prit entre ses bras le buste amaigri, appuya contre sa poitrine la tête fine qui se laissait aller et baisa le jeune visage au teint terreux, aux yeux las enfoncés dans l'orbite. Son fils ! Voilà dans quel état elle le retrouvait ! Contre elle, le pauvre corps mourant frissonnait de fièvre et de bonheur.

– Embrassez-moi encore, maman ! Que c'est bon ! que c'est bon !

Il s'abandonnait dans ses bras, écoutait avec délices les mots tendres qu'elle lui disait et répétait :

- Vous voilà ! Je suis sauvé !
- Mon enfant chéri ! Mon Bruno !
- Maman, maman ! Oh ! J’avais soif de vous voir ! Je ne suis plus digne, pourtant... Je suis un misérable !

Le vieux prêtre se penchait vers lui. Ses mains nouées par les rhumatismes serraient les mains blanches où les os saillaient. Sa voix cassée disait :

- Mon pauvre petit ! Mon pauvre petit !
- Vous venez pour moi, monsieur le curé ? Vous avez fait ce voyage ?
- Mais oui, mon petit enfant. J’ai rendu ton âme bien blanche au jour de ton baptême, et comme elle s’est un peu noircie en route, pauvre petit, je veux recommencer aujourd’hui.

Deux lourdes larmes glissèrent des yeux de Bruno. Il balbutia :

- Oui, oui... Oh ! j’ai hâte ! Quel chemin j’ai fait ! Quel terrible chemin ! Je n’en puis plus !

Quelques instants plus tard, M<sup>me</sup> Fervières,

laissant son fils seul avec le prêtre, entra dans la pièce voisine qui était le cabinet de Bruno. Floriane se trouvait là. Assise devant le bureau de son mari, les mains appuyées aux tempes, elle tenait ses yeux fixés sur un livre ouvert devant elle. À l'entrée de sa belle-mère, elle se détourna et se leva. Son teint avait l'ardente blancheur accoutumée. Seul, un cerne sous les yeux décelait la fatigue, l'inquiétude. Elle demanda :

– Comment le trouvez-vous ?

La voix de sa mère se brisa en répondant :

– Très mal.

Elles restèrent un moment silencieuses, se regardant. M<sup>me</sup> Fervières retenait des larmes qui montaient à ses yeux et les rides menues de son visage vieilli s'accroissaient. Floriane gardait son air calme, sans émotion apparente. Mais ses épaules frémissaient.

M<sup>me</sup> Fervières dit d'un ton étouffé :

– Comme vous l'avez fait souffrir !

– Je l'ai aimé.

– Vous l'avez détaché de tout ce qui était sa

vraie vie. Il en meurt. Je vous l'avais dit, Floriane, souvenez-vous, dans le petit salon de la Hermellière, la veille de votre mariage, et plus tard, à Paris...

– Je me souviens. Mais je ne regrette rien.

– Vous ne regrettez pas ?

Une surprise douloureuse s'exprimait dans l'accent de M<sup>me</sup> Fervières.

Floriane secoua lentement la tête.

– Non. Je l'ai voulu à moi, je l'ai eu... à moi toute seule, vous entendez ? Son Dieu, sa famille, son pays, il m'a tout sacrifié, pendant des mois. Il vous a délaissés, oubliés, il vous a meurtri le cœur... pour moi, pour moi ! Qu'il meure maintenant, vous n'empêcherez pas qu'il m'ait aimée plus que vous, plus que tout !

Sa voix restait basse et tranquille. Mais M<sup>me</sup> Fervières savait quelle force tenace et brûlante se cachait sous ce calme. Et les yeux à l'indéfinissable nuance s'éclairaient d'une flamme de joie triomphante qui fit tressaillir la mère.

– Croyez-vous qu’il nous ait jamais oubliés tout à fait ? Non, non, je le sais, j’en suis sûre ! On n’oublie pas tout un passé comme celui-là. Un jour, il revient avec tous ses souvenirs, il reprend l’âme égarée. Floriane, ne voulez-vous pas comprendre ?...

La jeune femme l’interrompt d’un geste bref.

– Non, jamais. J’ai adoré Bruno. Cet amour a fait ma joie, il est devenu ma torture depuis qu’il s’éloigne de moi. Mais ne me demandez pas autre chose. Je hais sa religion, sa famille, ses amis, tout ce qui a été sa vie avant qu’il me connût, tout ce qui est revenu me l’enlever depuis quelque temps, sous la forme du souvenir. Je hais tout ce qui n’est pas lui et moi.

– Ma pauvre enfant !

M<sup>me</sup> Fervières considérait avec une pitié immense la jeune femme debout devant elle, avec sa taille souple qui se penchait un peu tandis qu’elle parlait et ses prunelles qui brûlaient de vie ardente.

Floriane dit froidement :



– Ne me plaignez pas. J’ai eu ce que je voulais, trop peu de temps... mais je l’ai eu. Tout le reste n’est rien.

Un peu de soleil entrait dans la pièce, s’étendait en coulées lumineuses sur le grand bureau où plus jamais ne travaillerait Bruno et venait aviver l’or fauve des cheveux de Floriane. M<sup>me</sup> Fervières regarda encore la jeune femme, longuement, et soupira. Elle comprenait que l’âme sans élévation, l’âme égoïste et passionnée resterait inaccessible au repentir et à l’attrait du bien.

## XX

Le jour baissait, mais la chambre restait claire, car le soleil se couchait de ce côté. Une lumière pâlie caressait les vitres dont les rideaux avaient été relevés pendant que Bruno recevait l'Extrême-onction. Sa mère se tenait penchée vers lui, elle offrait au contact de l'huile sainte ces membres formés de sa chair et de son sang, que la mort allait saisir tout à l'heure et que la résurrection attendait. En face de Bruno, Floriane était debout. Il avait voulu qu'elle fût là. Tandis que le prêtre lui faisait les onctions, le jeune mourant la regardait. Ses yeux disaient : « C'est pour toi, c'est pour toi que j'ai péché. » Mais rien ne bougeait sur la blanche figure et les longs cils roux ne palpaient même pas sur le regard qu'ils voilaient à demi.

Quand ce fut fini, Bruno l'appela du geste. Elle s'avança et lui prit la main. Il eut un

mouvement pour la retirer, mais se contenta. Et il dit de cette voix sifflante qui faisait mal à entendre :

– Je te pardonne.

Elle répondit brièvement :

– Tu n’as rien à me pardonner. Je t’ai donné le bonheur.

– Le bonheur ! Oh ! non, ce n’est pas cela... pas cela ! L’ombre, oui... L’ombre du bonheur.

Il s’interrompit. Un silence passa dans la pièce où M<sup>me</sup> Fervières, son mari, Louis et Marthe, arrivés tout à l’heure, le curé de Sainte-Cécile et Henry de Marges se tenaient debout, regardant celui qui allait les quitter pour entrer dans l’éternité.

Bruno murmura :

– Penche-toi. Je veux te dire quelque chose.

Floriane approcha son oreille de la bouche qui s’entrouvrait péniblement. Bruno prononça quelques mots, que nul n’entendit. Ses yeux s’éclairèrent d’un dernier reflet de vie en regardant Floriane, en la suppliant. Elle détourna

les siens, se redressa et dit d'un ton tranquille :

– Ne me demande pas cela. Ta religion ne sera jamais la mienne. Je l'ai toujours sentie entre toi et moi, glissant une amertume au milieu de tes joies. Même pour l'amour de toi, je n'irai pas à elle.

Des yeux de Bruno, deux larmes glissèrent, très lourdes, sur ses joues blêmies. Il dit tout bas :

– Pauvre Flory !

\*

Un mieux léger se manifesta pendant la nuit et le jour suivant. Personne ne s'y trompa cependant, parmi ceux qui entouraient Bruno. M<sup>me</sup> Fervières ne le quittait pas, jouissant douloureusement de ces dernières heures pendant lesquelles son fils était à elle, comme autrefois. Floriane s'écartait de lui, et il ne la réclamait pas. Mais il voulait constamment sa mère près de lui.

– Que c'est bon, chère maman, de vous avoir là ! Vous savez me reconforter, me dire ce qu'il

faut à des heures comme celles-ci... des heures où l'on voit tout sous un jour si différent !

Il voulait qu'elle lui parlât de Sargé, qu'elle rappelât les souvenirs de sa jeunesse. Il lui demanda de prier tout haut et disait avec un sourire heureux :

– Oh ! que c'est bon d'avoir la paix, d'être pardonné !

Vers le soir, un étouffement survint. Ce n'était pas encore la fin cependant. Mais Bruno ne bougea plus et ses longues paupières mates demeurèrent closes. Il conservait une demi-conscience, sans souffrir. Des visions d'autrefois s'estompaient dans une brume. Il revoyait sa chambre, dans la vieille maison, la table où il travaillait, où il avait écrit *L'ombre qui vient*, son ouvrage préféré. La fenêtre, très large, laissait entrer le soleil du soir. Quelle senteur délicieuse ! C'étaient les glycines et les roses de la façade qui envoyaient à Bruno leur bonsoir parfumé.

Et le matin, il partait dans la fraîcheur de l'aube pour aller servir la messe de Jacques. L'église était toute sombre. Bruno l'aimait mieux

aux heures du soir, quand ses verrières flamboyaient et que ses nefs restaient vides. Mais elle lui était chère toujours, n'importe comment, sa vieille église où il avait tant prié.

De grands vides se faisaient dans sa pensée. Puis il se trouvait assis aux pieds de sa mère, dans le petit salon garni de vieux meubles d'acajou. Une main douce lui caressait les cheveux, tandis qu'il racontait les impressions de sa journée, demandait des conseils, disait ses joies et ses découragements. Oh ! le cher regard tendre des deux yeux clairs, où se reflétait tant de vie noble et pure et qui insufflait un peu de cette vie en lui !

Mais il ne voyait plus maintenant qu'à travers un voile épais le visage aimé. Qu'était-ce donc ? Il avait peur... il étouffait. Des voix disaient : *Ave Maria, gratia plena*. Un calme soudain se fit en lui. Le visage d'ivoire jauni de la petite Vierge de bois se montra resplendissant de la clarté d'innombrables lumières. Puis l'ombre se fit, et la nuit...

Le dernier lien se brisa et Bruno vit la Lumière

du monde.

\*

Dans son testament, il demandait que ses restes mortels fussent ensevelis à Sargé, dans le caveau de famille. Floriane n'opposa aucune résistance à cette volonté. Elle se montra d'ailleurs très correcte, sans quitter un instant son air de calme froideur. M<sup>me</sup> Fervièrès ne l'avait pas vue pleurer près du corps de son mari. Mais elle remarquait que les cernes de ses yeux s'accroissaient, que la pourpre de ses lèvres n'avait plus son palpitant éclat de fleur.

Quand le cercueil fut parti pour la gare, après une courte cérémonie religieuse, M<sup>me</sup> Fervièrès prit congé de la jeune femme. Elles se trouvaient toutes deux dans le cabinet de Bruno. Le crépuscule enveloppait d'ombre les meubles aux fines ciselures, les statues blanches, le vert délicat des tentures et les deux femmes en deuil debout près de la table de travail. Des iris blancs, les

fleurs préférées du jeune mort, dressaient leurs longues tiges dans un vase de cristal. Les livres, les papiers étaient rangés avec le soin accoutumé, le stylo se trouvait à sa place habituelle, comme si l'écrivain venait de le poser là pour une courte absence.

M<sup>me</sup> Fervières dit à Floriane :

– Ne voulez-vous pas garder ce souvenir ?

Elle lui tendait le crucifix qui avait reçu le dernier baiser de Bruno. Il lui était toujours douloureux de s'en séparer, mais elle faisait ce sacrifice dans l'espoir que ce souvenir sacré toucherait un jour l'âme fermée de la jeune femme.

Floriane eut un geste de refus, en répondant froidement :

– Non, merci. Son Dieu n'a jamais été mon Dieu et Il me l'a pris aux derniers jours de sa vie.

– Pauvre enfant, qui ne voyez que la terre et ses joies fugitives !

Le regard triste de M<sup>me</sup> Fervières enveloppa la jeune femme, ses doigts serrèrent plus fort le



crucifix sur lequel s'étaient purifiées les lèvres de Bruno.

– Adieu, Floriane.

– Adieu, madame.

Elle sortit, toute mince dans ses vêtements de deuil, sous le long voile qui cachait ses cheveux grisonnants. Dans la pièce où l'obscurité venait, Floriane resta seule. Elle se pencha, prit un des iris et l'approcha de ses lèvres. Elle ne pleurait pas. À peine ses paupières battaient-elles un peu. Mais elle songeait : « Je ne pourrai pas vivre sans lui. »

À travers Paris, M<sup>me</sup> Fervièrès s'en allait vers cette gare d'où elle partirait pour rentrer à Sargé avec le corps sans vie de celui qui avait été, en ces dernières années, la torture de son cœur maternel. Mais une joie surnaturelle se mêlait à sa douleur, car elle emportait, reconquise sur l'étrangère, l'âme purifiée de son fils.



Cet ouvrage est le 274<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.